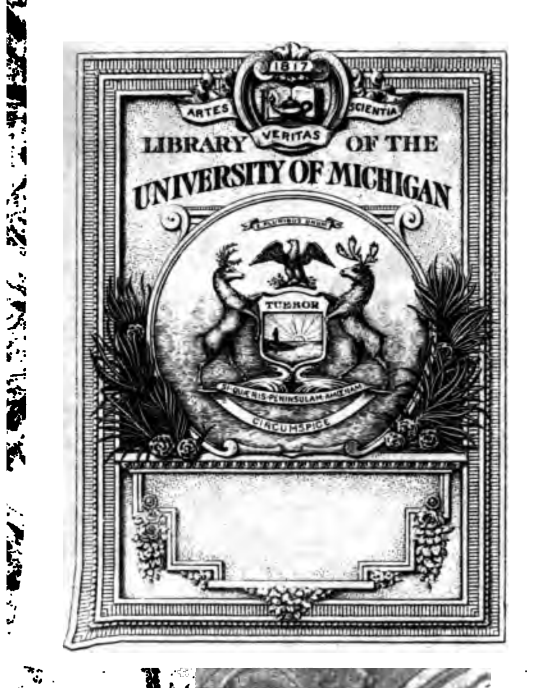



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA VIE
ET
LA DOCTRINE
SPIRITUELLE
DU PERE
L. LALLEMANT,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.



A LYON,

Chez PIERRE VALFRAY, Imprimeur du Roy & du Clergé, ruë Merciere, à la Couronne d'Or.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege de Sa Majesté.

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR GILLES DE BEAUVAU EVÊQUE DE NANTES.

MONSEIGNEUR,

Je presente à V. G. la Vie & la Doctrine spirituelle d'un des hommes du monde qui a le mieux sçû, le plus solidement enseigné, & le plus exactement pratiqué la perfection de la vie apostolique, dont les premiers Maîtres sont les Evêques, & les Princes de l'Eglise. Vous y reconnoîtrez ces saintes maximes de la morale de l'Evangile la plus pure, qui sont les regles de vôtre conduite; ces nobles sentimens d'un cœur penetré de Dieu; cet esprit de pieté, cet esprit de zele que vous joignez ensemble avec tant d'édification. C'est-là, Monseigneur, ce que je considere plus, que tant d'autres grands avantages qu'on admire en vous: la noblesse d'un sang allié

lance à qui rien n'échape ; une attention à la presence, & aux volontés de Dieu, une singuliere affection à l'oraison. Oüy, Monseigneur, je le diray sans flaterie, ces precieux dons de la grace, si rares même dans ceux qui par l'obligation de leur état, les devroient posseder dans leur plenitude sont les biens que vous prisez le plus & dont vous faites vôtre plus chere possession. Ainsi je puis me promettre qu'un ouvrage qui les développe si bien, ne vous sera pas desagreable Je vous demande pour comble de faveur, que vous le receviez comme une marque sincere & publique de ma reconnoissance pour toutes vos bontés, & du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De V. G.

Le très-humble & très-obéïssan serviteur en J. C. Pierr Champion, de la Compagnie de JESUS.

AVERTISSEMENT.

LE P. Loüis Lallemant a laiſſé parmi nous une odeur de ſainteté qui dure encore. C'eſt pour la conſerver, & pour la faire paſſer à la poſterité, que j'ay pris le deſſein de donner au public avec ſa Doctrine ſpirituelle un abregé de ſa vie. J'aurois mieux exécuté ce deſſein, ſi j'avois pû avoir la communication des memoires qu'on a mis entre les mains d'un de nos Peres de la Province de Champagne, qui promettoit de compoſer l'Hiſtoire entiere de la vie du ſaint Homme.

Ce que j'en rapporte eſt appuyé ſur le témoignage public de tous ceux qui l'ont connu, & ſur-tout de ſes diſciples : & les graces interieures qu'on n'a pû apprendre de luy-même, ont été remarquées par quelques-uns de ſes Confeſſeurs, & de ſes plus intimes amis : par le P. Pierre Meſlant : par le P. Jean Bagot : par le P. Antoine Vaher : par le P. Jacques Grand-ami, quatre Theologiens, qui par leur éminente vertu, & leur grande capacité, meritoient d'être ſes confidens.

Quant à ſa Doctrine ſpirituelle, elle a

été fidelement recueillie par le P. Jean Rigoleu, qui loin de luy rien ôter de sa force, ni de son onction, luy en a plûtôt ajoûté. Le recueil qu'il en avoit fait a été gardé par un autre saint Homme, que la reconnoissance demande que nous fassions aussi connoître à son tour. C'est le P. Vincent Huby, qui par le pouvoir qu'il avoit sur mon esprit m'a engagé à entreprendre les petits ouvrages ausquels je donne le peu de temps que mes occupations me laissent libre.

J'ay trouvé depuis peu parmi les papiers du P. Jean Joseph Seurin un cahier, où il avoit écrit de sa main quelques pieux sentimens de son Directeur le P. Loüis Lallemant. Comme l'on ne pouvoit plus les mettre chacun en son lieu dans le recueil du P. Rigoleu, on les donne à part, de la maniere que le P. Seurin les avoit marqués.

Au reste, pour obéïr aux Decrets d'Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteste qu'en la vie du P. Lallemant, je ne demande du Lecteur qu'une foy humaine, & qu'en parlant de ce Pere comme d'un saint Homme, je ne prétens nullement luy attribuer un titre qu'il n'appartient qu'au Saint Siege Apostolique de donner à ceux qu'il en juge dignes.

TABLE

DES PRINCIPALES Matieres contenuës dans la Vie du P. Loüis Lallemant.

TABLE

DES PRINCIPAUX SUJETS contenus dans sa Doctrine spirituelle.

TABLE

De l'Addition à la Doctrine spirituelle du P. Loüis Lallemant.

Fin de la Table.



LA VIE DU PERE L. LALLEMANT, DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

LE Pere Loüis Lallemant nâquit en Champagne à Châlons-ſur-Marne. Il étoit fils unique du Bailly de la Comté de Vertus, qui a été autrefois un apanage des filles de France. Son pere l'envoya dès ſes plus tendres années à Bourges, pour y commencer ſes études au College des Peres de la Compagnie de JESUS. *Son païs & ſa naiſſance.*

Dieu lui avoit donné toutes les diſpoſitions de la nature, & de la grace, qui étoient neceſſaires pour l'accompliſſement des grands deſſeins, qu'il avoit ſur lui; un eſprit éminent, & capable de toutes les ſciences; un juge- *Ses qualités naturelles & ſes diſpoſitions pour la ſainteté*

ment pénétrant & solide ; un naturel doux, franc, & honnête ; beaucoup d'amour pour l'étude ; une horreur extrême du vice, & principalement de l'impureté ; une haute idée du service de Dieu, & un attrait particulier pour la vie interieure.

Tout enfant qu'il étoit, il pratiquoit le recueillement interieur, sans le connoître. *Il faut*, disoit-il, *que je demeure toûjours chez moi. Il n'en faut jamais entierement sortir.* Cette maxime qu'il avoit apprise du Saint-Esprit, sans que les hommes lui en eussent fait de leçon, étoit gravée si avant dans son cœur, qu'il avoit dès-lors une continuelle attention sur lui-même, ne fuyant rien tant, que de s'épancher au dehors.

La devotion, qu'il avoit pour la sainte Vierge, lui fit desirer d'être de la Congregation, qui lui est consacrée au College de Bourges, où l'on peut dire que ce fut là son premier Noviciat de la vie Religieuse, dont il avoit déja formé le dessein.

L'image de la perfection que Dieu lui avoit découverte, se presentoit sans cesse à son esprit avec des attraits qui le charmoient ; & le desir qu'il en ressentoit souvent, même dans les recréations avec ses compagnons, lui causoit de si grands

transports, que son visage en paroissoit tout enflammé, ses yeux étincelloient, & il étoit obligé de quitter la compagnie, pour s'aller abandonner en secret aux mouvemens de la grace.

Ses études & son entrée en la Compagnie de Jesus

Ayant fait ses Humanités & une année de Rétorique à Bourges, son pere l'en rappella pour l'envoyer à Verdun faire une seconde année de Rétorique. Il la fit avec beaucoup de succès, & ensuite ayant demandé d'être de la Compagnie de JESUS, il y fut reçû, & il entra au Noviciat de Nancy le dixiéme de Decembre de l'an 1605. à l'âge de dix-huit ans.

Dieu lui fit la grace de concevoir d'abord la vraye idée de la perfection, que S. Ignace propose à ses enfans. La vie, & la conduite de ce saint Patriarche fut le modéle, qu'il entreprit d'imiter, & il s'étudia particulierement, à son exemple, à mortifier l'activité de son esprit, & à soumettre à la grace, comme lui, tous les mouvemens de son cœur. En quoi il fit bien-tôt de si grands progrès, que ceux qui l'avoient connu auparavant, étoient surpris de voir qu'il eût acquis en si peu de temps cette paix & cette égalité, qui est le temperament d'une vertu consommée.

Après son Noviciat on lui fit faire

ses études de Philosophie & de Theologie tout de suite à Pont-à-Mousson, un mal habituel de tête & d'estomac, dont il étoit travaillé, n'ayant pas permis aux Superieurs de l'appliquer à la Regence des basses classes, & des Humanités selon la coûtume de la Compagnie.

Ses emplois dãs la Compagnie. L'an 1616. les Colleges de Champagne, de Bourgogne & de Lorraine ayant été détachés de la Province de France, pour faire à l'avenir une Province particuliere, qui porte le nom de Champagne, le P. Loüis Lallemant demeura dans celle de France, & fit sa profession solemnelle des quatre vœux à Paris le vingt-huitiéme d'Octobre 1621. Il enseigna en divers lieux les sciences spéculatives; trois ans la Philosophie; quatre ans les Mathématiques; trois ans la Theologie morale, & deux ans la scolastique à Paris. Ensuite il fut quatre ans Recteur au Noviciat, & Maître des Novices; trois ans Directeur du second Noviciat, Prefet des hautes études, & quelques mois Recteur du College de Bourges.

Les rares dons que le S Esprit lui avoit Voilà le cours de sa vie, & la suite de ses Emplois, dont il s'acquitta si excellemment, qu'il peut être mis au rang des plus illustres sujets de la Compagnie.

Mais quoiqu'il fût propre à tout, il est pourtant vrai, que le gouvernement, & la direction étoient les deux emplois, pour lesquels il avoit reçû du Ciel de plus rares talens.

communiqués pour le gouvernement & pour la direction.

Le Saint Esprit, qui en vouloit faire un Superieur & un Directeur accompli, & capable d'en former un grand nombre d'autres, lui avoit servi de Maître, & l'avoit lui-même instruit dans la vie spirituelle dès ses premieres années, comme nous l'avons déja remarqué. Il se l'étoit attaché par une devotion toute particuliere, qu'il lui avoit inspirée pour sa personne adorable. Il lui avoit découvert tous les mysteres de la grace les plus secrets. Il l'avoit fait entrer profondément dans la connoissance de ses dons : & il les lui avoit communiqués avec cette liberalité, dont il n'use qu'envers les ames, qu'il veut élever à la plus éminente sainteté.

Le Don de crainte.

La crainte du Seigneur, qui est la bâse des autres dons, & le fondement de tout l'édifice spirituel, fut toûjours en lui de la maniere qu'elle est dans les vrais enfans de Dieu; fondée sur une solide humilité, & accompagnée des autres vertus qu'elle introduit, & qu'elle conserve dans les ames; sçavoir, l'innocence, la pureté, la mortification,

& le dégagement des choses de la terre.

Son humilité. La connoissance qu'il avoit de son neant, de la corruption de la nature, & de ses miseres ; de la grandeur de Dieu, & de la dépendance, que les creatures ont du Createur, le tenoit dans un continuel abaissement sous cette souveraine & adorable Majesté. Les bas sentimens, qu'il avoit de lui-même, lui faisoient aimer sa propre abjection, & l'amour de l'abjection le portoit à chercher toutes les occasions de s'humilier, & d'être humilié, & à embrasser avec joye celles qui se presentoient. L'esprit d'aneantissement du Fils de Dieu dans l'Incarnation, étoit le modelle d'humilité qu'il se proposoit, & le sacré cœur du Verbe incarné étoit l'école, où il s'instruisoit de la pratique de cette vertu. C'est dans cette école, & c'est de ce divin Maître, qu'il avoit appris cette sublime leçon d'humilité, de s'oublier soi-même, & de demeurer enseveli dans son neant de telle sorte, qu'il ne s'occupoit non plus de ce qui le regardoit, qu'il n'en parloit, & qu'il n'y pensoit non plus, que s'il n'eût point été, à moins que la necessité ne l'y obligeât, ou qu'un mouvement manifeste de la grace ne l'y portât.

Son exterieur, & toutes ses manieres respiroient l'humilité. Tout ce qu'il fai-

ſoit, il le faiſoit ſans empreſſement, à petit bruit, & comme s'il eût voulu ſe le cacher à luy-même, tant il étoit humble & ennemi de l'oſtentation. Pour la même raiſon il ſe portoit plus volontiers à cooperer ſecretement aux bonnes œuvres des autres, qu'à les entreprendre lui-même: & bien qu'il ne parût point dans leur execution, ſouvent il y avoit la meilleure part, ſoit pour en avoir été l'auteur par ſon conſeil, ou par ſes exhortations; ſoit pour les avoir ſoûtenuës par ſon credit, & par ſon autorité; ſoit pour y avoir plus contribué que nul autre par ſa conduite, & par ſes ſoins. Il eſtimoit que les Superieurs en doivent uſer ainſi à l'égard de leurs inferieurs, s'intereſſant dans leurs travaux, leur aidant, & les favoriſant dans leurs ſaintes entrepriſes; les employant dans les occaſions qui ſe preſentent de procurer la gloire de Dieu, & le bien des ames, ſans vouloir tout faire par eux-mêmes, & ſe charger d'une multitude d'occupations au dehors, qui les empêchent ordinairement de s'appliquer, autant qu'il faudroit, au gouvernement de leur maiſon. Il diſoit que cette maniere d'agir des Superieurs gagne extrêmement les inferieurs, & les encourage à bien faire leur devoir, ſe voyant aſſiſtés & ſecon-

dés dans leurs fonctions par ceux qui leur tiennent la place de Dieu.

Son innocence & sa pureté.

L'esprit de crainte filiale, qu'il eut dès son enfance, fut le fidele gardien, qui luy conserva sans tache la robe d'innocence, qu'il avoit reçûë au baptême, & le précieux tresor de la virginité. Celui de nos Peres, qui entendit sa Confession generale dans sa derniere maladie, homme très-capable, & d'une singuliere prudence, protesta qu'il ne craindroit point d'assurer par serment, s'il en estoit besoin, qu'il n'avoit jamais commis de peché mortel ; & qu'il étoit si chaste, qu'il sembloit ne rien tenir de la corruption de la nature. Jamais il n'eut de tentations, ni de mouvemens contraires à la pureté.

Sa grande maxime étoit, qu'on n'avance dans la perfection, qu'à proportion du progrès qu'on fait dans la pureté de cœur; qu'elle est le chemin le plus court, & le plus assuré pour arriver à l'union divine, & le moyen infaillible de se disposer aux grandes communications de Dieu. Il le sçavoit par son experience, & il n'y avoit rien à quoi il s'appliquât davantage, qu'à tenir son ame pure, sans y souffrir volontairement la moindre tache qui pût déplaire aux yeux de Dieu, C'est pour cela, qu'il

veilloit ſans ceſſe ſur ſon interieur, qu'il examinoit ſi ſoigneuſement tous les mouvemens de ſon cœur, & qu'il ſe confeſſoit tous les jours avec la derniere exactitude.

La Confeſſion journaliere étoit un des points qu'il recommandoit le plus à ceux de nos Peres qu'il voyoit touchés d'un deſir particulier de leur perfection. Il leur conſeilloit de ſe preſenter chaque jour au Tribunal de la Penitence; pour s'y accuſer des moindres déreglemens de leur vie, & pour y rendre compte de tout ce qui concernoit leur conduite ſpirituelle.

Il en uſoit lui-même de la ſorte: & comme il apportoit toûjours à la Confeſſion toutes les diſpoſitions qu'elle demande, une vive foy de J. C. preſent en la perſonne des Prêtres, une parfaite confiance en la puiſſance qui leur a été donnée, une humble & amoureuſe contrition de ſes fautes, un zele ſincere de les réparer, & de ſatisfaire pleinement à Dieu; il experimentoit ſenſiblement les effets du Sacrement, dont la grace propre eſt la pureté de conſcience.

Il étoit ſi fidele à la grace, que jamais il ne commettoit de faute avec vûë. Dès qu'il appercevoit l'ombre du moindre

Sa fidelité à la Grace.

peché, il s'en éloignoit de toutes ses forces; & le P. Rigoleu témoigne, que dans les recréations on remarquoit quelquefois, qu'il se taisoit tout court, pour obéïr à la Lumiere, qui lui montroit quelque imperfection en ce qu'il avoit commencé de dire.

Ses mortifications corporelles. Bien loin de donner à son corps des satisfactions, qui pussent soüiller son ame, il ne pensoit continuellement qu'à le mortifier en tous ses sens. Il est certain que ses austerités corporelles surpassoient ses forces, & leur excès abregea de beaucoup sa vie, au jugement de ses plus intimes amis.

Son abnegation interieure Quant à l'abnégation interieure qui fait la plus noble partie du sacrifice spirituel, il la pratiquoit sans relâche avec une extrême rigueur, combattant toutes ses inclinations, ou les assujettissant à l'esprit de Dieu. De sorte que par une pleine victoire de ses passions, il en étoit venu à cet heureux état de mort, où la nature étant parfaitement soumise à la grace, n'apporte plus d'obstacle à la vie divine, que le S. Esprit veut communiquer à l'ame.

Sa pauvreté. Il aimoit autant la pauvreté, que le monde la fuit ordinairement. Depuis qu'il se fut engagé à la suite de J. C. il ne voulut avoir à son usage, que les cho-

ses qui lui étoient précisément nécessaires, les plus viles, les plus usées, les moins commodes de la maison. Tous les meubles de sa chambre ne consistoient qu'en un méchant petit lit sans tour, une table, deux chaises, un Prie-Dieu, un Bréviaire, une Bible, & trois ou quatre autres livres dont il ne pouvoit se passer. Il se faisoit un plaisir de manquer toûjours de quelque chose, pour être dans un continuel exercice de pauvreté; cachant ses besoins, & ses petites incommodités avec plus de soin, que les avares ne cachent leurs tresors, de peur que la charité des Superieurs, ou des Officiers, ne luy ôtât l'occasion de les souffrir. Mais l'idée qu'il avoit de la pauvreté évangelique ne se bornoit pas au dépoüillement des choses exterieures. Il la portoit jusqu'au plus haut degré, où elle puisse monter, qui est le dégagement géneral de toutes les creatures, & cette parfaite nudité d'esprit, qui s'élevant même au-dessus des graces, & des dons de Dieu, ne cherche que Dieu seul, n'envisage que Dieu, & ne s'attache qu'à Dieu. C'étoit là un des sublimes points de sa doctrine, par la pratique duquel il étoit parvenu au pur amour.

Le Don de force

Il avoit naturellement un grand cou-

rage, & une fermeté d'esprit à ne se rebuter de rien dans l'execution, & dans la poursuite de ses desseins. Mais sa principale force venoit d'un don de la grace, qui le revêtant de l'esprit de Dieu, lui faisoit tout entreprendre, & tout souffrir quand il s'agissoit de l'interêt de Dieu. Il s'y sentoit si puissamment animé, que rien n'étoit capable de l'arrêter, ni les difficultés de l'entreprise, & le travail, ni les oppositions du monde, ni les considerations de la prudence humaine, ni la crainte du mauvais succès. Il lui suffisoit de connoître que Dieu vouloit cela de lui, pour le porter à l'embrasser, & pour lui faire croire qu'il en viendroit à bout.

Bien que sa santé ne fût pas des plus robustes, il ne s'épargnoit nullement, travaillant sans relâche dans l'exercice de son employ, & dans toutes les occasions où l'obéïssance, & la charité l'engageoient pour la gloire de Dieu, & pour le service du prochain. La ferveur de l'esprit suppléoit à la foiblesse du corps, & le soûtenoit de telle sorte, qu'il paroissoit infatigable.

Sa patience, & sa douceur

La patience & la douceur sont les plus nobles effets, & les plus solides preuves de la force. Le P. Lallemant a excellé en l'une & en l'autre, Il souffroit de si

bonne grace, qu'à le voir souffrir, on eût jugé qu'il n'eût rien souffert. Comme il étoit parfaitement maître de lui-même, jamais on ne remarquoit en lui d'inégalité d'esprit, ni d'humeur. Il possedoit son ame dans une paix profonde, & la sérénité paroissoit toûjours sur son visage. Jamais il ne disoit une parole plus haute que l'autre.

Ce courage surnaturel, dont il étoit animé, lui faisoit demander à Dieu, comme S. Ignace, d'être contredit & traversé de tout le monde dans ses desseins, non seulement pour avoir occasion de souffrir, mais encore afin que le succès de ses entreprises fût d'autant plus glorieux à Dieu, qu'il lui auroit falu surmonter plus de difficultés pour en venir à bout. *Son amour des croix.*

Il demanda pendant trois ans d'être envoyé aux Missions étrangeres, & particulierement en celle du Canada, quoiqu'on n'y fasse pas tant de conversions qu'ailleurs : mais elle est plus féconde en travaux & en croix ; elle est moins éclatante, & contribuë plus que les autres à la sanctification de ses Missionnaires. C'est ce qui la lui faisoit aimer par dessus toutes les autres ; & n'ayant pû obtenir d'y aller lui-même, il s'emploia toûjours à procurer à cette Mis-

sion de fervens ouvriers, & à lui rendre en France tous les services qui dépendoient de lui.

Le Don de pieté. L'amour des Missions naissoit de cet esprit de pieté, qui lui faisant regarder les ames comme les images de Dieu, ornées du caractere de sa ressemblance, & rachetées par le Sang de son Fils, lui inspiroit une sensible douleur de leur perte, & un desir ardent de leur salut. Car c'est le don de pieté qui met dans le cœur des Saints les tendresses d'amour & de zele qu'ils ont pour Dieu, & pour le prochain. C'est ce don, qui communique à la charité un attrait & une suavité, qu'elle n'a point sans lui. Ce don est aussi rare, qu'il est précieux, & nécessaire aux hommes de lettres, & aux ouvriers de l'Evangile, pour empêcher que l'étude & le tracas des fonctions exterieures ne leur desseche l'esprit.

Le Pere Lallemant étoit rempli d'une onction de pieté qui paroissoit dans toutes ses actions, & particulierement dans celles qui regardoient immédiatement Dieu, comme lorsqu'il récitoit l'Office divin, qu'il célebroit la sainte Messe, qu'il administroit les Sacremens; & jusques dans les plus petites choses, comme quand il faisoit un signe de croix, ou qu'il prenoit de l'eau bénite. Il faisoit

cela d'un air qui marquoit un fonds de dévotion également tendre & solide.

Il n'avoit point de plus doux plaisir, que de s'entretenir familierement avec Dieu, appellant l'oraison sa felicité sur la terre, & lui donnant plus de temps qu'à nulle autre de ses occupations. Il y passoit même quelquefois la nuit plusieurs heures, qu'il déroboit au sommeil. Un jour étant seul avec un de ses amis auprès du feu, il lui avoüa qu'il n'avoit nulle peine à élever son esprit à Dieu : que cela lui étoit aussi aisé, que de jetter les yeux sur les chenets, qui soûtenoient le bois du foyer.

Son Oraison & sa familiarité avec Dieu.

Rien ne le touchoit hors de l'interêt de Dieu. Toute son occupation interieure étoit de découvrir en châque chose particuliere les desseins de Dieu, & ensuite les ayant reconnus, se livrer à Dieu pour les executer selon les lumieres de la grace par l'esprit de J. C.

Il éprouva toûjours sensiblement la direction du saint Esprit dans l'oraison, même avant qu'il fût arrivé à cet état que les Mystiques nomment passif ou surnaturel, parceque l'ame ne fait qu'y consentir à l'operation de Dieu, d'une maniere qui ne lui est point naturelle. Ainsi quand il alloit à l'oraison, il se trouvoit éclairé d'une lumiere divine,

qui lui en montroit le sujet,& les points;
& qui luy en faisoit former tous les actes, comme il témoigne dans un de ses écrits.

Sa devotion envers N. S. la Ste. V. les Anges & les Saints.

Sa grande devotion étoit le Verbe Incarné. Toutes les puissances de son ame étoient remplies de sa personne adorable, de ses états, & de ses mysteres. Celui de la sainte Eucharistie étoit l'objet de son culte particulier, & le sujet le plus ordinaire de ses entretiens; & quand il en parloit, il se surmontoit lui-même. Toutes ses pratiques de pieté regardoient l'Homme-Dieu, ou se rapportoient à lui, & l'amour de nôtre Seigneur étoit le fonds de toute sa conduite. Rien ne lui faisoit paroître les vertus plus aimables, que de les considerer comme déïfiées en J. C. Dans cette vûë celles qui sont naturellement les plus rebutantes, ou les plus difficiles, avoient pour lui plus d'attrait.

Tout ce qui porte le caractere du Fils de Dieu, tout ce qui a liaison avec lui, & qui le touche, lui étoit infiniment cher; & par cette consideration il avoit des tendresses inconcevables pour la sainte Vierge, & pour S. Joseph; & il entretenoit un commerce d'amour & de familiarité avec ceux d'entre les Anges, qui sont spécialement dévoüés au Verbe

Incarné, & à sa sainte Mere.

On a remarqué, qu'il disoit tous les jours une partie du Rosaire : mais il honoroit bien plus la sainte Vierge par de sublimes sentimens d'estime, de respect, d'amour & de confiance, que par des pratiques exterieures.

Il avoit une grace extraordinaire pour inspirer à tout le monde la dévotion de saint Joseph, & il conseilloit aux personnes qui vouloient entrer dans les voies spirituelles, de se proposer pour modele d'humilité J. C. pour modele de pureté la sainte Vierge, & pour modele de vie interieure S. Joseph. C'étoit sur ces divins modeles qu'il travailloit à sa perfection, & il étoit aisé de reconnoître combien il les avoit heureusement exprimés en lui-même.

Il pratiquoit chaque jour en l'honneur de saint Joseph, quatre petits exercices, dont il tiroit de merveilleux avantages. Les deux premiers étoient pour la matinée, & les deux autres pour l'aprés-dînée. Le premier étoit de faire une élevation d'esprit vers le cœur de saint Joseph, pour y remarquer combien il avoit été fidele à recevoir la grace : puis faisant un retour sur son cœur, pour y reconnoître son peu de fidelité, il s'humilioit, & s'encourageoit. Le second

étoit de considerer comment S. Joseph accordoit parfaitement la vie interieure avec ses occupations exterieures. Ensuite refléchissant sur lui-même, & sur ses occupations, il voioit ce qui leur avoit manqué de la perfection de son modele. Par cet exercice il fit un tel progrès, que sur la fin de ses jours il ne sortoit jamais de son recueillement interieur; & l'application qu'il donnoit aux choses exterieures, au lieu de diminuer son union avec Dieu, servoit plûtôt à l'accroître. Le troisiéme étoit d'accompagner en esprit saint Joseph comme époux de la sainte Vierge, & de considerer les admirables connoissances, qu'il avoit euës de sa virginité, & de sa maternité, ensuite de son humble soumission à croire la revelation de l'Ange touchant le Mystere de l'Incarnation. Par cet exercice il s'excitoit à aimer saint Joseph pour l'amour de sa très-sainte épouse. Le quatriéme étoit de se representer les adorations, & les hommages d'amour & de reconnoissance, que saint Joseph rendoit au S. Enfant Jesus, & d'en demander la participation pour adorer & aimer ce divin Enfant avec les sentimens du plus profond respect, & du plus tendre amour dont il étoit capable. Il voulut porter jusqu'au com-

beau des marques de ſa devotion envers S. Joſeph, & il pria qu'on mît avec lui dans ſon cercüeil une image de ſon bien-aimé Patron.

L'on a reconnu en diverſes rencontres, que S. Joſeph ne lui refuſoit rien de ce qu'il lui demandoit ; & lorſqu'il vouloit le faire honorer par quelques-uns, il les aſſuroit qu'il n'y avoit point de graces qu'ils n'obtinſſent par ſon entremiſe. Il en uſa de la ſorte à l'égard du P. Paul Ragueneau, & du P. Jacques Noüet, qui étoient Regens des baſſes Claſſes au College de Bourges, pendant qu'il en étoit Recteur. Comme il reconnoiſſoit en eux de grandes diſpoſitions à la vertu, il prenoit un ſoin particulier de leur avancement ſpirituel. La fête de S. Joſeph approchant, il les appella tous deux, & leur promit de leur faire obtenir par l'interceſſion de ce grand Saint, tout ce qu'ils demanderoient, s'ils vouloient exhorter leurs écoliers à lui être devots, & à faire quelque choſe d'extraordinaire le jour de ſa fête. Les deux jeunes Regens s'y engagerent, & firent communier ce jour-là tous leurs écoliers. Enſuite ils allerent propoſer au Pere Recteur, chacun ce qu'ils ſouhaitoient que Saint Joſeph leur obtînt. Le P. Noüet deman-

da la grace de parler & d'écrire dignement de nôtre Seigneur. Et le lendemain étant allé trouver le P. Lallemant pour lui dire, qu'après y avoir bien pensé, il avoit envie de demander une autre grace, qu'il croyoit plus utile pour sa perfection : le Pere lui répondit qu'il n'étoit plus temps de demander une autre grace ; que la premiere lui avoit déja été accordée : & qu'il ne s'étoit engagé que pour celle-cy. Cette grace a paru avec éclat dans tout le cours de la vie du P. Noüet. Ses prédications & ses livres, en ont été des preuves, & sur tout son grand ouvrage de Jesus-Christ, qui lui a coûté le travail de plusieurs années, & qu'il n'acheva qu'un peu avant sa mort. Quant au P. Ragueneau, qui a raconté tout ceci à Madame Marin, Religieuse Benedictine de Mont-Martre, il n'a point voulu dire la grace, qu'il avoit fait demander à S. Joseph par le P. Lallemant. C'étoit apparemment quelque grace interieure, que son humilité l'obligeoit de cacher, comme quantité d'autres faveurs, & de précieux dons, qu'il avoit reçûs du Ciel. Car c'étoit un parfait Religieux, d'une vaste étenduë d'esprit, d'une singuliere pénétration, & solidité de jugement ; d'un courage heroïque, & capable des

plus grandes entreprises, d'une sainte simplicité, d'une admirable confiance en Dieu, & d'une experience consommée dans les choses spirituelles : un homme entierement dégagé de tous les interêts temporels, & qui ne respiroit que l'amour de Dieu, & le zele des ames. Il fut un des premiers Missionnaires de la Nouvelle France, & j'ai appris du P. Joseph Poncet, & du P. François le Mercier, deux saints Religieux qui avoient été ses collegues dans ses travaux apostoliques, qu'il n'y avoit personne, qui eût rendu plus de service à l'Eglise du Canada, ni qui meritât à plus juste titre le nom d'Apôtre. Etant depuis repassé en France, pour y être Procureur de sa chere Mission, il y fit éclater le rare talent, que Dieu lui avoit donné pour la direction. La Providence lui adressoit une infinité de bonnes ames, & sur tout de celles qui étoient conduites par des voies extraordinaires, & il s'employoit avec une charité immense à les assister, & de bouche, & par lettres. On lui écrivoit de tous côtés, & ses réponses portoient la lumiere & l'onction du Saint-Esprit dans le cœur des personnes, qui les recevoient. Il mourut saintement à Paris le 3. jour de Septembre l'an 1680. âgé

de 75. ans. Il seroit à souhaiter, que quelqu'un voulût prendre le soin de ses lettres, pour les donner au public. Revenons au P. Loüis Lallemant.

Il étoit du sentiment de ceux, qui croient, que quand l'Incarnation du Fils de Dieu fut proposée aux Anges, outre l'hommage, que tous les Anges fideles rendirent à l'Homme-Dieu, quelques uns se dévoüerent particulierement à lui, & à la Vierge Mere, de laquelle il devoit naître, qu'ils les accompagnoient d'ordinaire l'un & l'autre durant leur vie mortelle, & qu'un de leurs offices est d'inspirer leur devotion aux ames, & de rendre toutes sortes d'assistances à leurs devots. Par cette consideration, il honoroit specialement ces Saints Anges, & il avoit fait une alliance spirituelle avec eux pour honorer & aimer JESUS & Marie, pour les faire connoître & aimer de tout le monde, & pour procurer l'accroissement de leur gloire. Il ne disoit jamais la Messe, qu'il ne priât les Anges du Verbe Incarné, de l'accompagner à l'Autel, & quand il se mettoit à reciter son office, il invitoit les Anges de la Cour de la S. V. de se joindre avec lui pour chanter les loüanges de Dieu.

Depuis qu'il eut formé le dessein d'en-

trer dans la Compagnie de JESUS, il commença de regarder Saint Ignace comme ſon pere, ayant pour lui des ſentimens de fils, & recourant à lui avec confiance dans tous ſes beſoins.

Il poſſeda la pieté dans toute ſon étenduë, & ce don celeſte operoit en lui tous les effets qu'il peut produire : une ſoumiſſion filiale pour ſes Superieurs ; une bonté paternelle pour ſes inferieurs ; une charité fraternelle pour tout le monde.

Son obéïſſance & ſa regularité.

C'eſt la pieté, qui perfectionne l'obéïſſance, en faiſant qu'on ne regarde que Dieu dans les Superieurs, & qu'on a pour eux des ſentimens de fils. Le Pere Lallemant étoit dans cette diſpoſition, & ſa joye étoit de regler ſes emplois & ſa conduite par l'obéïſſance, comme par la vraïe interprête de la volonté de Dieu. Pour le pouvoir faire avec plus de perfection, il ne demandoit rien, ni ne refuſoit rien, ne ſe permettant pas même la liberté des deſirs & des repugnances, toûjours prêt à faire ce qui étoit le plus laborieux, ou le moins à ſon goût, dès qu'il connoiſſoit que les Superieurs le ſouhaitoient, ſans attendre qu'ils lui en donnaſſent un ordre exprès.

Il recommandoit ſingulierement à ſes novices l'obéïſſance, & il leur fai-

soit faire l'examen particulier sur cette vertu, les cinq & les six mois de suite. *Ne vous ennuyez pas, mes freres*, leur disoit-il, *si je vous retiens si long-tems sur l'obéissance. Si vous pouvez vous y rendre parfaits, tenez pour certain, que vous serez dans la voye droite & assurée de la sainteté.*

Son exactitude en l'observance des regles venoit du même principe, parce qu'elles lui marquoient en détail ce que Dieu vouloit de lui, il les avoit en une singuliere vénération, & les gardoit avec cet esprit d'amour, qui est le propre des parfaits Religieux.

Sa tendre charité envers le prochain, & sa bonté paternelle envers ses inferieurs.

Mais le point où son esprit de pieté a paru avec plus d'éclat, c'est en sa conduite à l'égard de ses égaux & de ses inferieurs. C'est en cela qu'on peut dire, qu'il n'a point eu son pareil.

La charité avoit en lui toutes les qualités que S.Paul lui attribuë. Il n'y avoit rien de plus patient, de plus doux, de plus humble, de plus désinteressé, de plus condescendant, ni de plus obligeant.

Son beau naturel, ses manieres honnêtes & engageantes, sa rare modestie, sa composition exterieure mêlée de douceur, & d'une sainte gravité, cet air divin qui paroissoit sur son visage & dans ses paroles, lui donnoient d'abord entrée dans les cœurs. Dès qu'on lui avoit

avoit une fois parlé, on recherchoit ensuite avec empressement sa conversation & ses entretiens.

Il sçavoit si bien s'accommoder aux personnes que la Providence lui adressoit, supporter leurs defauts, chercher les occasions de les servir, s'insinuer dans leur esprit, qu'à la fin par cette sainte condescendance, & par cette patience il s'en rendoit absolument maître.

En quelque temps qu'on l'abordât, quelque occupé qu'il fût, il recevoit tout le monde avec un visage riant, & un cœur ouvert, & il sembloit toûjours n'avoir rien à faire, qu'à écouter ceux qui luy vouloient parler, ne leur marquant jamais qu'ils lui fussent importuns.

Le P. Rigoleu a remarqué dans une de ses lettres, que quelques-uns des Peres qui firent avec luy leur second noviciat sous ce saint Directeur, se trouvoient d'abord un peu opposés à ses sentimens, mais qu'il les gagna tellement par sa douceur, par sa bonté, par son humilité, qu'avant trois mois il n'y en avoit pas un, qui ne fût absolument soûmis à sa conduite, tous generalement se disant les uns aux autres, qu'ils n'avoient jamais vû un tel Superieur.

Dieu permit pourtant assez souvent

que quelques-uns de ceux qui devoient avoir pour luy, ou plus de bonté comme ses Superieurs, ou plus de respect & de soûmission comme ses inferieurs & ses disciples, s'oubliassent un peu à son égard, & luy fissent de la peine. Mais bien loin d'en témoigner du ressentiment ou de s'en plaindre, il s'en rejoüissoit, & s'employoit plus volontiers à leur rendre service. Toute sa vengeance aboutissoit à desirer plus ardemment leur progrès spirituel : & il avoüa un jour en confidence à un de ses amis, que ce desir étoit en luy si ardent, qu'il en étoit consumé, n'en pouvant supporter l'excès. En effet ceux qui l'ont le mieux connu, ont crû que le feu du zele qui le brûloit, n'avoit pas moins contribué à abreger sa vie, que la rigueur de ses penitences.

Peu de temps après qu'il fut Recteur du College de Bourges, un Frere qui faisoit l'office de boulanger, vint un jour se plaindre à luy brusquement, qu'il étoit trop chargé de travail, qu'il y mît ordre, & qu'il envoyât quelque autre en sa place. Le Pere l'écouta paisiblement, & luy promit de le soulager. Ensuite il s'en va luy-même secretement à la boulangerie, & se met à paîtrir la pâte de toutes ses forces. Le Frere après

que le premier feu de son emportement fut passé, revenant à la boulangerie, fut bien surpris d'y trouver le Pere Recteur, qui suppléoit à son office. Il se jette à ses pieds, & luy demande pardon, tout confus de sa faute, & charmé de la douceur & de l'humilité d'un Superieur si charitable.

C'est ainsi qu'il en usoit en de semblables rencontres, ménageant si bien la douceur, que par elle il gagnoit sur les cœurs tout ce qu'il vouloit. Il disoit que l'experience luy apprenoit tous les jours de plus en plus, que le gouvernement de la Compagnie doit être extrêmement doux, & que les Superieurs doivent étudier la maniere de se faire obeïr plûtôt par amour que par crainte; que le moyen de maintenir la regularité, n'est pas la rigueur & les penitences, mais la bonté paternelle des Superieurs, & leur application à pourvoir aux besoins des inferieurs, & à conserver & avancer en eux l'esprit interieur, & l'oraison.

Sa grande capacité luy attiroit autant l'estime & la confiance des ames, que sa tendre charité luy gagnoit leur affection. Outre les lumieres naturelles d'un excellent esprit, & d'un sens droit & solide; outre celles qu'il avoit acqui- Le Don de science.

ſes par une profonde étude de la Theologie, & par ſon experience ; il étoit merveilleuſement éclairé des lumieres infuſes, que Dieu donne à ſes Miniſtres, ſoit pour leur propre conduite, ou pour celle des autres.

Il poſſedoit la ſcience des Saints, de la maniere qu'il la décrit luy-même dans l'explication du S. Eſprit. Ce qu'il en dit, fait aſſez voir, qu'il a été un des hommes du monde, qui a le mieux ſçû la vie ſpirituelle ; il en parloit divinement, & les Peres qui faiſoient leur troiſiéme année de noviciat ſous ſa conduite, admiroient en luy ce rare talent de ſcience infuſe, cette abondance & cette varieté de connoiſſances ſurnaturelles, qu'on voyoit bien qui ne venoient que de ſon union avec Dieu, dont elles portoient le caractere. Car il n'avoit pas le loiſir d'étudier, & il paſſoit tant de temps à prier & à parler à ſes Novices, qu'il ne luy en reſtoit preſque point pour preparer les exhortations & les conferences, qu'il leur faiſoit chaque jour ; & cependant elles étoient ſi remplies & ſi belles, qu'on eût dit, qu'il avoit mis tout ſon temps à les étudier.

Les Peres les plus anciens, & les plus conſiderables de la maiſon, étoient

si charmés de ses discours, qu'ils n'eussent pas voulu perdre un moment de récreation, pour ne se pas priver de l'avantage de l'entendre parler des choses spirituelles. Un Pere fort capable a assuré qu'il ne s'étoit jamais entretenu avec ce saint homme, qu'il n'eût remporté de son entretien quelque nouvelle connoissance, soit touchant le sens de l'Ecriture, en quoy il étoit admirablement versé, soit sur quelque point de Theologie, ou de spiritualité.

Le P. Julien Hayneuve, qui a merité par ses écrits & par ses heroïques vertus, l'estime & la veneration de tout le monde, étant Recteur du Noviciat de Roüen, pendant que le P. Lallemant y étoit Directeur des Peres qui y faisoient leur troisiéme an de probation, voulut être un des disciples de ce maître si accompli, assistant comme les Novices à toutes les exhortations, & aux conferences, où il trouvoit, disoit-il, des lumieres, & une onction qu'il ne rencontroit point par tout ailleurs.

Il n'est pas concevable combien ses discours avoient de force, & faisoient d'impression sur les ames. Ce don celeste que S. Paul appelle *grace de la parole*, étoit visible en luy, soit pour exhorter, ou pour intimider, pour encou-

rager, & pour consoler. On a souvent remarqué, qu'un seul mot sorti de sa bouche, calmoit une ame troublée, ou convainquoit un esprit opiniâtre.

Quelques-uns ont estimé avec beaucoup de raison, qu'entre les Jesuites de France, le P. Loüis Lallemant avoit été ce que le P. Alvarez fut entre ceux d'Espagne. Il est certain, qu'il joignit éminemment, comme cet illustre Directeur de Sainte Therese, la connoissance & la pratique de la Theologie mystique, & qu'il eut comme luy pour disciples, les hommes les plus spirituels, & les plus interieurs, que la Compagnie ait eus parmy nous. On a remarqué jusqu'icy, que tous ceux qui avoient fait sous luy leur premier, ou leur second noviciat, se sont communément distingués des autres, par une conduite Religieuse, qui répondoit aux excellentes leçons qu'ils avoient apprises de luy, & sur tout par l'amour du recüeillement & de la vie interieure

Il reconnoissoit luy-même que Dieu luy avoit donné un talent particulier pour la direction de ceux de la Compagnie; & qu'il luy faisoit connoître les desseins qu'il avoit sur eux, les empêchemens qu'ils y apportoient, & la voye par où il faloit qu'ils marchassent

pour parvenir à la perfection. Il assuroit que la sainteté à laquelle ils sont appellés, surpasse tout ce qu'on en sçauroit imaginer, & que qui verroit les graces que Dieu a preparées à chacun d'eux, jugeroit qu'elles ne sont destinées que pour un S. Ignace, ou pour un Saint Xavier.

Il avoit une lumiere de discernement & de conseil, comme habituelle, qui luy faisoit distinguer en toutes choses ce qui étoit le meilleur, le plus convenable au temps & au lieu, dans les circonstances presentes, le plus propre pour la fin qu'on pretendoit, & le plus agreable à Dieu. Ce fut suivant cette lumiere, que sept ou huit ans avant sa mort il fit ce vœu si genereux, & si élevé au-dessus de la foiblesse humaine, de faire en toutes choses ce qu'il jugeroit le plus parfait. En quoy toutefois il agissoit avec tant de prudence, qu'en choisissant ce qu'il estimoit le meilleur, il ne rejettoit pas le moins bon, pourvû qu'il fût effectivement bon.

Le Don de conseil & de discernement

Il disoit que ce que nous devons nous proposer à imiter dans les Saints, ce n'est pas ce qui paroit le plus éclatant dans les rares exemples de leurs vertus, mais leur fidelité constante à suivre la grace en toutes choses, même dans les

moindres ; & que si nous étions aussi courageux, & aussi fideles que les Saints, nous nous rendrions égaux à eux en merites, quoy que nous ne fissions, ni ne souffrissions pas les mêmes choses qu'ils ont faites, & qu'ils ont souffertes. Sa maniere de gouverner étoit toute surnaturelle. L'esprit de politique n'y avoit point de part. Il déploroit les Communautés dont les Superieurs se conduisent par cet esprit, qui est, disoit-il, la ruine de l'obeïssance, & de la confiance que les inferieurs doivent avoir en ceux qui leur representent J. C. pour les conduire à Dieu.

Jamais il ne précipitoit rien, ni ne prenoit de résolution qu'il n'eût consulté le S. Esprit, estimant qu'un zele empressé, qui prévient le mouvement de la grace, & qu'une ferveur trop bouillante, qui ne fait point assez d'attention à la lumiere interieure, est un des defauts qui empêche le plus l'operation de Dieu dans les personnes spirituelles, & le fruit des ouvriers de l'Evangile dans leurs fonctions, & dans les travaux de leur ministere. Jamais on n'a remarqué dans toute sa conduite aucune faute contre la prudence.

Le Don d'intelligence.

Les plus hautes lumieres des ames, viennent des dons d'intelligence & de

ſageſſe. Le S. Eſprit en communiqua la plenitude au P. Loüis Lallemant, comme il a fait aux plus grands maîtres de la doctrine ſpirituelle ; & à peine en trouvera-t-on aucun qui ſoit entré plus avant que luy dans l'intelligence de nos myſteres, & particulierement de celuy de l'Homme-Dieu. Il pouvoit dire, comme S. Paul, qu'il avoit reçû la grace de faire connoître au monde les richeſſes incomprehenſibles de J.C.

Il ne s'arrêtoit pas ainſi que l'on fait ordinairement à l'exterieur, & comme au corps des myſteres du Verbe incarné, & des actions des Saints. Le don d'intelligence luy en faiſoit penetrer l'eſprit, & luy manifeſtoit les admirables diſpoſitions de l'interieur de J. C. & de celuy de la Sainte Vierge, & des autres Saints. C'eſt à quoy il s'appliquoit le plus. La haute idée qu'il avoit de la Sainte Vierge, étoit fondée ſur ce qu'il avoit découvert de ſes incomparables perfections, & des merveilles, qui ſe ſont operées en elle dès le moment de ſon Immaculée Conception, & pendant le cours de ſa vie, mais principalement lorſqu'elle fut élevée à la Maternité divine dans le myſtere de ſon Annonciation. Il eſtimoit qu'elle a été affranchie, non ſeulement du peché ori-

ginel, mais encore de l'obligation de le contracter.

Entre tous les Saints, ceux dont il eut une connoissance plus étenduë, & plus distincte, furent S. Joseph & S. Ignace. Il sembloit que ce dernier luy avoit donné son esprit, & luy avoit obtenu de Dieu le pouvoir de le communiquer à ses enfans. Il disoit que ce qui a paru aux yeux du monde des vertus, & des graces de ce grand Saint, & ce que les auteurs de sa vie en ont remarqué, n'est presque rien au prix de la perfection interieure, qui est demeurée cachée au fond de son ame.

Il avoit une grace particuliere pour expliquer l'Ecriture sainte, & pour en pénétrer les divers sens. Il la lisoit sans cesse, & il en faisoit presque toute son étude. Mais c'étoit plûtôt par la voye de l'oraison, que par la lecture des Interpretes. La priere étoit son recours dans les difficultés, qu'il rencontroit en lisant la parole de Dieu, & il a quelquefois demandé à nôtre Seigneur pendant une année entiere l'intelligence d'un passage de l'Ecriture.

Le don d'intelligence ne se borne pas aux choses divines, quoy qu'elles en soient le premier & principal objet. Il s'étend aussi aux actions humaines, &

aux choſes de la terre, pour y découvrir les deſſeins de Dieu, & le rapport, ou l'oppoſition qu'elles ont à ſa gloire. Mais il n'y a que les ames pures & dégagées de tout interêt propre, recueillies en elles-mêmes, & intimement unies à Dieu, qui puiſſent avoir cette divine penetration. Comme il n'avoit en vûë que Dieu, & qu'il ne cherchoit que Dieu en toutes choſes, la preſence de Dieu, & la pureté de ſes intentions lui ſervoient de flambeau, pour pénetrer au travers des artifices, & des déguiſemens de l'eſprit humain, pour démêler dans les affaires, & dans les intrigues des hommes les deſſeins & les interêts de Dieu d'avec les leurs, & pour reconnoître en chaque choſe ce qu'il y avoit de Dieu, & ce qu'il y avoit de la creature.

Il diſoit que ceux qui ſont bien vigilans ſur eux-mêmes pour obſerver & regler tous les mouvemens de leur cœur, ont une grande diſpoſition pour acquerir la connoiſſance du ſecret des cœurs, ſoit parce que Dieu ſe plaît à recompenſer de cette faveur l'étude qu'ils font de leur interieur, ſoit parce que l'experience de ce qu'ils ſentent en eux-mêmes, leur apprend à bien juger de ce qui ſe paſſe dans les autres.

Suivant ce principe ; ce n'est pas merveille qu'il penetrât, comme il faisoit, le fond des cœurs, & qu'il y découvrît les pensées même les plus secretes, qu'on luy vouloit cacher.

Un des nôtres a deposé, que se confessant une fois à luy, le saint homme l'avertit d'un peché secret dont il manquoit de s'accuser : & qu'une autre fois il lui manifesta les pensées qu'il rouloit dans son esprit, & luy déclara toutes les particularités d'une tentation, dont il étoit attaqué.

Un autre l'étoit allé voir à dessein de lui découvrir une playe secrete de son ame : mais comme il entroit en sa chambre, vaincu par la honte, changea tout à coup de sentiment, & se mit à parler de toute autre chose ; alors le Pere qui connut le mal qu'il lui cachoit, répondit aussi distinctement sur le sujet dont il n'avoit osé parler, que s'il luy eût entierement ouvert son cœur.

Un jour voyant venir de loin un jeune Religieux, qui par je ne sçai quelle consideration humaine apprehendoit de paroître devant luy, & cherchoit divers prétextes pour éviter sa rencontre, il l'appella, & luy dit tout ce qui se passoit en son ame, comme s'il l'eût vû de ses yeux. Celui-ci bien surpris,

que le Pere eût penetré ſa penſée, luy avoüa franchement ſa foibleſſe, & reprit enſuite ſa premiere confiance.

De cette maniere le Pere Lallemant préſerva pluſieurs de ſes enfans ſpirituels du malheur où ils étoient prêts de tomber: il en affermit d'autres qui chancelloient dans leur vocation, & il ralluma la ferveur en d'autres, qui commençoient à ſe relâcher.

Le don de ſageſſe perfectionne celuy d'intelligence, luy donnant une onction & une faveur, ſans laquelle les connoiſſances de celuy-cy ſeroient ſeches & inſipides. Le Do de Sa-geſſe.

C'étoit par la voye de la ſageſſe que le Pere Lallemant recevoit les lumieres de l'intelligence. Il experimentoit l'effet de la promeſſe de nôtre Seigneur à ſes diſciples. L'onction du ſaint Eſprit luy ſervoit de maître, & les viſions celeſtes, les douceurs les conſolations divines, dont il étoit ſouvent favoriſé dans l'Oraiſon & à l'Autel, luy rendoient comme évidentes les verités obſcures de la Foy, luy découvroient le ſens de l'Ecriture, & luy développoient ce que nos myſteres ont de plus caché.

Une nuit nôtre Seigneur l'ayant éveillé, luy dit que c'étoit là l'heure où le myſtere de l'Incarnation s'étoit ac- *Ses v-ſions e-traorà-naires*

compli : qu'il ſe diſpoſât à recevoir une petite participation de la grace qui fut faite à la ſainte Vierge dans ce grand myſtere. Il ſe leva, & ſe mit à prier, & dans la ferveur de ſon oraiſon il ſe ſentit interieurement comme inveſti, & tout pénetré de l'Homme-Dieu par une intime union, qui purifia ſon ame & ſon corps d'une maniere inexplicable. En même temps la ſainte Vierge luy apparut, & l'appellant du nom de fils, l'aſſura qu'elle l'aimoit tendrement, & l'exhorta d'être ſingulierement devot à la ſainte Humanité de ſon Fils, qui eſt, dit-elle, oubliée preſque de tout le monde. Il prit la liberté de luy demander deux graces. La premiere de ſe ſouvenir toûjours d'elle : car il avoit un peu de peine de paſſer quelquefois un temps notable ſans penſer à elle. La ſeconde, de n'être jamais ſeparé de cette adorable Humanité, à laquelle il avoit conſacré ſon cœur La ſainte Vierge luy promit ces deux graces, & en effet il joüit toûjours depuis également de la preſence du Fils & de celle de la Mere.

Quelque temps après ſe trouvant attaqué d'une tentation de défiance, & de de ſon ſalut, il la repouſſa par venir de l'aſſurance que la Mere a luy avoit donnée de n'être ja-

mais separé de la sainte Humanité de son Fils. Mais ensuite faisant reflexion sur l'appuy qu'il prenoit en cette assurance, il eut peur qu'il n'y eût en cela de la présomption. Dans cette inquietude la sainte Vierge se rendit presente, & dissipa sa crainte, en luy faisant remarquer que sa confiance n'étoit pas présomptueuse, puis qu'il ne l'appuyoit point sur lui-même, mais sur la grace qui lui avoit été promise; que ces sortes de promesses sont toûjours conditionelles, & supposent que ceux à qui elles sont faites, ne manqueront pas de fidelité; que s'il venoit à en manquer, il pourroit bien se perdre nonobstant la grace, qu'elle luy avoit obtenuë de Dieu.

Nôtre Seigneur lui donna pendant son troisiéme an de Noviciat un second Ange d'un ordre superieur pour luy servir de maître & de conducteur dans les voyes spirituelles.

L'un de ses deux Anges, ou quelque Saint l'éveilloit quelquefois la nuit, & l'invitoit à prier: mais le plus souvent c'étoit nôtre Seigneur même, ou saint Ignace qui luy faisoient cette faveur.

Saint Ignace le guerit miraculeusement d'une maladie qu'il eut étudiant

en Philoſophie ; & pendant ſon ſecond noviciat, il luy obtint de Dieu une entiere délivrance d'un mal de tête habituel, qu'il avoit eu durant ſes études, depuis neuf ans.

Etant un jour attaqué d'une tentation importune & violente, il ſe mit en oraiſon. Alors Ste. Thereſe luy apparut, & chaſſant l'ennemi, rendit la paix à ſon ame. La même tentation étant depuis revenuë, il eut recours à l'oraiſon à ſon ordinaire, & il vit S. Ignace & Ste. Thereſe, qui mirent le démon en fuite, & qui l'affranchirent pour toûjours de cette ſorte d'attaque.

Un jour comme il prioit Dieu dans l'Egliſe du Noviciat de Roüen, il fut viſité de S. Joſeph, & il en reçut des graces que l'on n'a pas ſçûës, non plus qu'un grand nombre d'autres viſites du ciel, qui l'inſtruiſoient dans ſes doutes, le conſoloient dans ſes peines, le fortifioient dans ſes travaux, & l'animoient dans les entrepriſes, que Dieu luy inſpiroit pour ſa gloire.

On ſçait pour certain, qu'il eut pluſieurs revelations de l'état des ames du Purgatoire. Il voyoit leurs ſouffrances: il en connoiſſoit la cauſe, & ſouvent il eut la conſolation de voir la pompe de leur entrée triomphante dans le ciel.

que quelque ſaint, par exemple ſaint Ignace, preſentoit à la ſainte Vierge l'ame de celui de ſes enfans qui ſortoit de ſes peines : que la ſainte Vierge la préſentoit à nôtre Seigneur ; de quelle maniere J. C. la recevoit ; l'accueil que les Anges & les Saints luy faiſoient ; comme ſon Ange Gardien l'accompagnoit juſqu'au Trône de gloire, où le Sauveur la plaçoit.

Ses oraiſons, ſes lectures, & ſon étude étoient ordinairement aſſaiſonnées des conſolations, & des douceurs de la grace ; & l'onction du ſaint Eſprit ſe répandoit ſur ſes lévres, & ſe faiſoit ſentir en ſes paroles.

Sa parfaite dépendance de la conduite du S. Eſprit.

On peut juger avec quelle perfection il pratiquoit luy-même ce qu'il recommandoit tant aux autres, de s'abandonner entierement à la conduite du ſaint Eſprit. Il s'y étoit livré dès ſon enfance, & tout le cours de ſa vie ne fut qu'une perpetuelle dépendance de la direction de ce divin Eſprit, qui l'ayant rempli de ſes dons, l'avoit rendu admirablement ſouple à tous ſes mouvemens.

Le S. Eſprit fut ſon maître dans la Theologie myſtique. Il ne l'apprit point des hommes ; & quoy qu'il eût eu pour Directeurs des Religieux d'une grande vertu & capacité, il n'avoit point trouvé en eux les avantages que le Pere

Scurin & le P. Rigoleu trouverent en luy pour devenir ce qu'ils ont été. Le S. Esprit fut son guide dans ces sublimes voyes de la vie interieure, où il a fait de si merveilleux progrès. La loy interieure, que le S. Esprit avoit gravée dans son cœur, étoit sa principale regle. Il la suivoit en tout, & n'agissoit que par elle. Toute sa conduite étoit surnaturelle. Ses sentimens, ses paroles, ses actions, paroissoient venir d'un fonds pleinement possedé de Dieu. On n'y remarquoit point de défaut. L'interieur & l'exterieur avoient en luy une parfaite correspondance. Sa vie interieure étoit toute cachée en Dieu avec J. C. & l'Esprit de J. C. se manifestoit sensiblement dans sa vie exterieure, comme dans un miroir; de sorte qu'on ne pouvoit le regarder sans se sentir touché de devotion, & porté au recueïllement.

Il a passé sans contredit pour un des plus parfaits Jesuites de son temps, animé du vrai Esprit de S. Ignace, & fort semblable à ce saint Patriarche. Les Superieurs des Ordres Religieux, & sur tout les Carmelites & les Religieuses de la Visitation, & toutes les personnes les plus spirituelles des lieux, où il a demeuré, avoient une sainte liaison avec luy, & le consultoient comme l'oracle

du S. Eſprit, ſoit pour leur propre conduite, ou pour celle des ames dont ils étoient chargés.

Tous ſes diſciples avoient une ſi haute idée de ſa vertu, que je n'en ay vû aucun, qui n'en parlât en toute rencontre avec admiration. Mais ſur tout le Pere Jean Joſeph Scurin, & le P. Jean Rigoleu, eurent pour luy toute l'eſtime & la veneration que l'on a pour les Saints, & leurs écrits marquent qu'ils avoient parfaitement retracé dans leur eſprit & dans leur cœur, la doctrine & la ſainteté de leur Maître.

Sa réputation paſſa juſques dans les païs étrangers, & le ciel fit connoître miraculeuſement ſon merite à la Mere Loüiſe de l'Aſcenſion, Religieuſe Clariſſe, qui vivoit alors à Carion en Eſpagne, rempliſſant tout l'Univers de l'éclat des merveilles que la grace operoit en elle. Ce ſaint homme luy fut montré en eſprit avec le degré de perfection où il étoit élevé. Elle deſira de lier avec luy une ſainte amitié, & trouvant l'occaſion de quelques perſonnes qui venoient à Roüen, elle les pria d'y ſaluer de ſa part le P. Loüis Lallemant, de la Compagnie de Jesus, & de la recommander à ſes prieres.

Il eût été à ſouhaiter que Dieu luy eût donné une vie auſſi longue, que *Sa mort*

l'interêt de sa gloire sembloit le demander. Mais les jugemens de Dieu sont impénetrables. Les Superieurs voyant que ses travaux excessifs dans l'employ du Noviciat de Roüen, achevoient de ruiner sa santé, l'en retirerent, & le firent Préfet des hautes études au College de Bourges, & ensuite Recteur du même College. Mais pendant tout ce temps-là, il ne fit que languir & soûpirer après la mort, la regardant comme le passage de cet état de corruption, où la loi du peché regne en nous malgré nous, à cet heureux état de sainte liberté, où la claire vision de Dieu rend ceux qui en joüissent impeccables pour une éternité. Sentant les approches de la mort, il prit d'une main un Crucifix, & de l'autre une image de Nôtre-Dame, jettant les yeux tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, leur parlant amoureusement, & les regardant alternativement avec des marques de confiance & de tendresse, qui faisoient fondre en larmes tous les assistans. Ce fut dans ces pieux sentimens qu'il rendit doucement son ame à son Createur le 5. d'Avril, jour de la sainte Cene, l'an 1635. étant âgé d'environ 47. ans, dont il en avoit passé 29. en la Compagnie.

Ses funerailles. La nouvelle de sa mort s'étant répanduë dans la Ville, augmenta les senti-

mens d'estime & de respect qu'on avoit pour luy. On n'en parloit que comme d'un Saint, & tout le monde accouroit en foule au College pour honorer son corps. Les uns luy faisoient toucher leurs chapelets; les autres luy coupoient de ses cheveux ou de ses habits: chacun s'empressoit pour avoir de ses reliques, & tous vouloient luy baiser les pieds, ou les mains, la plûpart avec une si tendre devotion, qu'ils ne pouvoient retenir leurs larmes.

Un Pere Augustin prêchant le Carême dans la Cathedrale, après avoir fait le Sermon de la Passion de N. S. le jour du Vendredy Saint, fit un petit éloge du défunt, exhortant ses auditeurs à se trouver à son enterrement, qui se devoit faire le soir, non tant, disoit-il, pour le secourir par leurs prieres, que pour luy demander l'assistance des siennes, dans l'esperance qu'ils auroient en luy au ciel un Patron, & toute la Ville un Protecteur, & un puissant mediateur auprès de Dieu. En effet, non seulement le peuple, mais le Clergé, les Religieux, & les personnes les plus considerables par leur naissance & par leurs Charges, assisterent à ses funerailles, & témoignerent l'opinion qu'ils avoient de sa sainteté, & de son pouvoir auprès de Dieu.

Revelations de sa gloire. L'on a eu diverses revelations de sa gloire, & plusieurs ont crû avoir reçû par son intercession, des graces fort particulieres.

Son portrait. Il étoit d'une taille haute, d'un port majestueux ; il avoit le front large & serein, le poil & les cheveux châtains, la tête déja chauve, le visage ovale, & bien proportionné, le teint un peu basané, & les jouës ordinairement enflammées du feu celeste qui brûloit son cœur; les yeux pleins d'une douceur charmante, & qui marquoient la solidité de son jugement, & la parfaite égalité de son esprit. J'ay oüi dire à ceux qui l'avoient connu, & qui étoient les plus capables d'en juger, qu'on ne pouvoit voir un homme ni mieux fait de corps, ni plus composé dans tous ses mouvemens, ni d'un exterieur plus devot & plus recueïlli; de sorte que sa seule vûë luy attiroit l'estime & l'affection de tout le monde.

Le plus fidele portrait qu'on puisse faire des dispositions interieures de son ame, est le recueïl de sa doctrine spirituelle, & de ses maximes, que je donne icy au public, tel que le P. Rigoleu l'a fait ; c'est un present que j'offre aux ames qui aspirent au recueïllement interieur, & particulierement aux Religieux de la Compagnie de JESUS, qui y trouveront toute la perfection propre de leur état.

LA DOCTRINE SPIRITUELLE DU PERE LOUIS LALLEMANT, DE LA C. DE JESUS.

TOUT ce que le P. Rigoleu a recueïlli des instructions de son Directeur le P. Lallemant touchant la vie spirituelle, se peut réduire à sept principes, sçavoir la vûë de la fin, l'idée de la perfection, la pureté de cœur, la docilité à la conduite du S. Esprit, le recueillement, ou la vie interieure, l'union avec nôtre Seigneur, & l'ordre ou les degrés de la vie spirituelle.

PREMIER PRINCIPE.

La vûë de la fin.

CHAPITRE I.

Que Dieu seul nous peut rendre heureux.

§. I.

NOus avons dans nôtre cœur un vuide que toutes les creatures ne

sçauroient remplir. Il ne peut être rempli que de Dieu, qui est nôtre principe & nôtre fin. La possession de Dieu remplit ce vuide, & nous rend heureux. La privation de Dieu nous laisse dans ce vuide, & fait que nous sommes malheureux.

Avant que Dieu remplisse ce vuide, il nous met dans la voye de la Foy, à condition que si nous le regardons toûjours comme nôtre derniere fin, usant des creatures avec moderation, & rapportant à son service l'usage que nous en faisons, contribuant fidelement à la gloire qu'il veut tirer de tous les êtres créés, il se donnera à nous pour remplir nôtre vuide, & pour nous rendre heureux. Mais si nous manquons de fidelité, il nous laissera dans ce vuide, qui n'étant point rempli, fera nôtre souveraine misere.

§. II.

Les creatures nous veulent tenir lieu de derniere fin, & nous-mêmes les premiers, nous voulons être nôtre fin. Une creature nous dit : *Viens à moy, je te remplirai.* Nous la croyons, elle nous trompe. Ensuite une autre, puis une autre, nous tient le même langage, & nous trompe de la même façon ; & tant que cette vie durera. Les creatures

, nous

nous appellent de tous côtés, & nous promettent de nous remplir. Mais toutes leurs promesses ne sont que des mensonges : & cependant nous sommes toujours prêts à nous laisser tromper. C'est comme si le lit de la Mer étant vuide, quelqu'un prenoit de l'eau dans sa main pour le remplir. Ainsi nous ne sommes jamais contens ; car les creatures, quand nous nous attachons à elles, nous éloignent de Dieu ; & nous jettent dans l'élement de la peine, du trouble & de la misere, qui sont des qualités aussi inséparables de la creature, que la joye, la paix & la felicité sont inséparables de Dieu.

§. III.

Nous sommes semblables à ces personnes dégoûtées qui tâtent d'une viande, puis la laissent, & portent incontinent la main sur une autre, qu'ils laissent encore ; & ainsi ils ne prennent goût à rien. Nous nous jettons sur toutes sortes d'objets, sans nous en pouvoir rassasier. Dieu seul est le souverain bien, qui nous peut rendre heureux ; & nous nous trompons quand nous disons : *Si j'étois en un tel lieu : si j'avois un tel employ, je serois content. Un tel est heureux, il a ce qu'il souhaite.* Vanité. Fussiez-vous Pape, vous ne seriez

pas content. Cherchons Dieu, cherchons uniquement Dieu, luy seul peut satisfaire tous nos desirs.

§. IV.

Autrefois le demon prenoit le masque de Dieu, se representant aux Payens dans les idoles comme l'auteur & la fin de tout ce qui est au monde. Les creatures font à peu près de même. Elles prennent le masque de Dieu, nous faisant accroire qu'elles nous contenteront, en nous donnant de quoy nous remplir. Mais tout ce qu'elles nous donnent ne sert qu'à augmenter nôtre vuide. Maintenant nous ne le sentons pas : on ne le sent bien qu'en l'autre vie, où l'ame separée de son corps a un desir presque infini, de se voir remplie de Dieu, & ce desir étant frustré de son attente, il fait souffrir une peine comme infinie.

§. V.

A l'heure de la mort nous reconnoîtrons combien malheureusement nous nous serons laissé tromper & enchanter par les creatures. Nous nous étonnerons, que pour des choses si petites & si basses, nous en ayons bien voulu perdre de si grandes & si precieuses, & la punition de cette folle conduite, sera d'être privé pour un temps de la vûë de

Dieu, sans laquelle rien ne peut contenter l'ame. Le desir qu'elle a de le voir & de le posseder, est inconcevable, aussi-bien que la peine, que ce desir luy cause, quand il n'est point satisfait.

C'est pourquoy il faut nous résoudre à renoncer genereusement à tous les desseins que nous pourrions prendre de nous-mêmes, à toutes les vûës humaines, à tous les desirs, & à toutes les esperances des choses qui pourroient satisfaire l'amour propre, & generalement à tout ce qui nous seroit un obstacle pour avancer la gloire de Dieu. C'est là ce qui s'appelle dans les termes de l'Ecriture, *Marcher devant le Seigneur, avoir l'ame droite, marcher en la verité, chercher Dieu de tout son cœur.* Sans cela nous ne serons jamais contens.

§. VI.

Pourquoy nous attacher aux creatures comme nous faisons? elles sont si bornées & si vuides des biens solides, que tout le plaisir & le contentement, que nous pouvons nous en promettre, n'est qu'un bonheur vain & imaginaire, qui ne fait que nous affamer, au lieu de nous rassasier, parce que nôtre appetit étant infini, il ne peut être satisfait, que dans la possession du souverain bien. Joint que les creatures sont de

sujetti à son pouvoir, pourveu qu'il le possede, il est content.

Aussi n'y a-t-il que Dieu qui puisse contenter nôtre cœur. Le cœur a un vuide, qui ne peut être rempli que de Dieu.

§. IV.

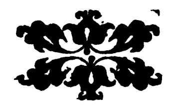
Les délices de Dieu sont de converser avec les cœurs. C'est-là le lieu de son repos : & reciproquement Dieu seul est le centre des cœurs, & ils ne doivent se reposer qu'en Dieu, & n'avoir de mouvement que pour Dieu.

Heureuse la vie interieure, qui fait vivre Dieu seul dans les cœurs, & qui fait que les cœurs ne vivent que pour Dieu seul, ne goûtent que Dieu. Heureuse la vie du cœur où Dieu regne, & qu'il possede pleinement ! vie separée du monde & cachée en Dieu ; vie d'amour & de sainte liberté ; vie qui fait que le cœur trouve dans le Royaume de Dieu sa joye, sa paix, les veritables plaisirs, la gloire, la solide grandeur, les biens & les richesses que le monde ne peut ni donner ni ôter.

§. V.

Nous nous figurons qu'on mene une vie triste & miserable, quand on se donne au recueillement & à la vie interieure. C'est tout le contraire. La

beatitude même de la terre consiste à posseder Dieu, & plus nous renonçons à nous-mêmes pour nous unir à Dieu, plus nous cessons d'être miserables & devenons heureux. Mais le démon se prévaut de nôtre ignorance & de nôtre foiblesse, pour nous jetter en des erreurs & en des infirmités perpetuelles, d'où il faut sortir pour nous rendre capables du souverain bonheur de cette vie, qui consiste à voir Dieu, en joüissant du don de sa sainte presence, sans laquelle les plus hauts Seraphins seroient malheureux. Une ame qui contemplant Dieu sans cesse, se tiendroit toûjours prête à exécuter ses volontés, seroit heureuse.



SECOND PRINCIPE.

L'IDE'E DE LA PERFECTION.

La perfection peut être considerée ou en géneral, ou en particulier, selon qu'elle est propre de la Compagnie de JESUS.

SECTION PREMIERE.

De la Perfection en géneral.

CHAPITRE PREMIER.

Le premier acte d'une ame qui tend à la perfection.

ARTICLE PREMIER.

Comment nous devons chercher Dieu en toutes choses, & ne chercher que luy seul.

§. I.

POur bien chercher Dieu, il faut nous le representer premierement comme le premier principe de la nature & de la grace; secondement, comme le conservateur de tous les êtres; troisiémement, comme le souverain Maître qui gouverne tout, & qui dispose tout par sa Providence.

Ainſi nous devons regarder tous les évenemens juſqu'aux plus petits dans la volonté de Dieu, & dans ſon bon plaiſir.

Chercher Dieu, c'eſt ne rien vouloir & ne rien deſirer, que ce qu'il veut & ce qu'il ordonne par ſa providence. Nous devons conſiderer en Dieu comme deux actes à nôtre égard. L'un, par lequel il veut nous faire telles & telles graces, pour nous conduire à un tel degré de gloire, ſi nous luy ſommes fideles. L'autre, par lequel il ne veut pas nous faire davantage de graces, ni nous élever à un plus haut degré de gloire. Peu de perſonnes ont aſſez de courage & de fidelité pour remplir les deſſeins de Dieu, & pour arriver par leur cooperation au point de grace & de gloire que Dieu deſire. Nous devons avoir tant d'eſtime, d'amour & de ſoûmiſſion pour les volontés de Dieu, pour ſes jugemens, & pour les ordres de ſa providence, que nous ne deſirions ni plus de grace ni plus de gloire, que ce qu'il luy plaît de nous en donner, quand même il ſeroit en nôtre pouvoir d'en avoir autant que nous voudrions. Il faut nous tenir dans ces bornes par le reſpect infini, qu'on doit avoir pour les diſpoſitions de la divine Providence.

§. II.

Une autre maniere excellente de chercher Dieu, est de n'avoir autre fin en toutes choses, que la gloire de Dieu.

Cette maxime pour le regard de l'étude des lettres, nous apprend à ne chercher de sçavoir que ce qui tend au plus grand service de Dieu. Le démon a incomparablement plus de science que nous, mais nous le surpassons en ce que nous pouvons réferer nôtre sçavoir à la plus grande gloire de Dieu, ce que le démon ne peut faire.

La même maxime se peut appliquer à tous nos emplois, & généralement à toutes choses. En quoy nous devons être tellement dégagés de nous-mêmes, de nos interêts, de nos goûts, de nos inclinations particulieres & de nos desseins, que nous soyions disposés à rénoncer à tout en vûë du service de Dieu, & de ce qui nous peut aider à chercher & à trouver Dieu : car rien n'est desirable pour soy-même que Dieu, & tout le reste n'est desirable que par rapport à Dieu. Si bien que chercher ce qui ne nous conduit point à Dieu, nous y appliquer, nous y plaire, c'est une erreur & une illusion.

Quand nous quittons cette regle, & que nous préferons ce qui nous est le

plus agreable à ce qui est le plus glorieux à Dieu, c'est comme si un Roy vendoit son Royaume pour un verre d'eau. Folie la plus grande du monde, puisque tout n'est que vanité, tout n'est que mensonge hors l'interêt de Dieu. D'où il s'ensuit que nous faisons tous les jours des pertes immenses: car nous perdons autant de gloire pour nous-mêmes, que nous en aurions dû procurer à Dieu le pouvant faire.

Mais agir en toutes choses pour la plus grande gloire de Dieu, c'est la fin la plus noble qu'on puisse imaginer. Tout ce que Dieu même peut donner au plus haut Seraphin, sans cela est moindre que cela; & il n'est pas possible que Dieu éleve une creature à une fin plus sublime que celle-là, quand même cette creature seroit mille fois plus parfaite que le plus haut Seraphin.

Cherchons donc Dieu en toutes choses, & faisons armes de tout pour sa plus grande gloire; de la prosperité & de l'adversité; des consolations & de la sécheresse; de nos péchés mêmes, & de nos imperfections. Tout sert à ceux qui sçavent chercher Dieu, & trouver Dieu dans tout ce qui leur arrive.

§ III.

Il y a encore une autre maniere de chercher Dieu, laquelle eſt difficile à entendre, ſi l'on n'en vient à la pratique. C'eſt de chercher non pas ſeulement ſa volonté & ſa gloire, non pas ſeulement ſes dons & ſes graces, ſes conſolations, & le goût de la devotion, mais le chercher lui-même, ſe repoſer en luy ſeul, & ne goûter que luy. Autrement ſi l'on s'attache à ſes graces, & aux douceurs ſenſibles, on s'expoſe à de grands dangers, & on ne parviendra jamais au but où l'on prétend. Mais quand c'eſt Dieu même qu'on cherche uniquement, on eſt au-deſſus de toutes les choſes créées, & l'on ne conſidere les Couronnes, les grandeurs de l'Univers, & mille mondes, & tout ce qui n'eſt pas Dieu, que comme un neant.

Nôtre plus grand ſoin & nôtre continuelle étude, doit être de chercher Dieu de cette maniere ; & juſqu'à ce que nous l'ayons trouvé, nous ne devons ſortir au dehors pour le ſervice du prochain, que comme faiſant des coups d'eſſay. Il faut être comme ces chiens de chaſſe qu'on tient encore à demi en leſſe. Quand nous en ſerons venus à poſſeder Dieu, nous pourrons donner une plus grande liberté à nôtre zele, &

alors nous ferons davantage en un jour, que nous ne faisions auparavant en dix ans.

§. IV.

Quand une ame n'a plus d'affection que pour Dieu ; qu'elle ne cherche que Dieu ; qu'elle est unie à Dieu, & ne goûte plus que luy ; qu'elle ne trouve de repos qu'en luy seul, rien ne peut luy faire de peine. Ainsi les Saints étant persecutés des hommes & battus des démons, ils se mocquoient de tout cela. Il n'y avoit que l'exterieur qui sentît les coups, l'interieur étoit en paix.

Jusqu'à ce que nous arrivions à cet état, nous serons miserables. Qu'un corps soit orné de mille pierreries, s'il n'a une ame, il se corrompt, & n'est qu'un cadavre plein d'infection. De même, qu'une ame ait tous les avantages qu'on peut desirer, si elle n'a pas Dieu, tout ce qu'elle a, ne la peut empêcher d'être malheureuse.

Quand les créatures nous presentent leurs attraits pour nous tenter, le meilleur moyen de nous garentir de leurs surprises, c'est de nous retirer d'abord en Dieu, soûpirer vers Dieu, goûter Dieu par quelque pieuse & sainte pensée, au lieu de nous arrêter à combattre & à disputer contre les amorces de

la tentation : ce qui est plus embarrassant & plus dangereux. On doit tenir la même conduite dans la premiere impression des peines, des traverses, & des adversités.

Nôtre étude doit être de chercher Dieu, & nôtre but de nous remplir de Dieu. Nous y parviendrons après une entiere purgation de nos péchés. Cependant nous y devons tendre, & nous servir pour cet effet de toutes les creatures comme de moyens, sans y attacher nôtre cœur.

§. V.

C'est pour nous un malheur extrême de pouvoir trouver de la satisfaction dans les creatures, pour lesquelles nous ne devrions avoir que du mépris & du rebut. Nous faisons grand cas d'un employ pécieux, ou commode. Nous nous empressons pour l'avoir, & quand nous y sommes parvenus, nous nous trouvons heureux. Un neant est capable de nous contenter, comme si Dieu n'étoit pas nôtre félicité.

Il ne faut pas même arrêter nos yeux ni attacher nôtre cœur aux dons de Dieu surnaturels. C'est luy seul que nous devons chercher ; c'est en luy seul que nous devons nous reposer. Hors de luy tout n'est rien. *Dieu est mon partage pour l'éternité.* *Pars mea Deus in æternum.*

Nôtre Pere Directeur, ajoûte le Pere Rigoleu, *ne nous recommande rien tant que de chercher Dieu purement en toutes choses, sans nous arrêter à rien hors de Dieu, non pas même à ses dons.*

ARTICLE II.

Qu'il faut se donner tous à Dieu.

§. I.

C'Est un grand avantage pour la perfection, que de servir Dieu avec une ame liberale, & un cœur plein, & sans reserve. Si l'on compare la vie d'un tiede & celle d'un fervent ; si l'on compte leurs bons & leurs mauvais jours, il se trouvera que le premier aura eu bien plus de mauvaises heures que le second.

§. II.

Considerez deux Religieux : l'un qui dès le commencement se donnant à Dieu, s'est proposé de ne rien épargner pour sa sanctification : l'autre qui marche à petits pas, & qui n'a le courage de s'élever qu'au dessus de la moitié des difficultés. Conferez la vie de l'un avec la vie de l'autre, je dis la vie entiere, & non pas seulement une partie, vous trouverez que le tiede aura eu bien plus de peine que le fervent. *Il n'y a qu'affliction & malheur dans leurs voyes*,

dit le Roy Prophête parlant des lâches, qui ne ſe donnent point à Dieu genereuſement. *Ils ne connoiſſent point le chemin de la paix.*

Contritio & infelicitas in viis eorum: Viam pacis nõ cognoverunt. Pſal. 13.

Ce mot de voyes ſignifie la diſpoſition interieure de celuy qui reſiſtant à Dieu, n'a dans ſon interieur que des peines & des gênes de conſcience. Il n'eſt content qu'en apparence, & dans la ſuperficie, & non pas au centre de l'ame, où les fervens ont la paix, qui ſelon l'Hebreu, ſignifie l'abondance de tout bien.

Au reſte, c'eſt une lâche infidelité, que de ſe contenter d'un peu de perfection, que nous aurons acquiſe, puiſque nous ſommes appellés à un état où nous pouvons tout eſperer de Dieu, ſi nous correſpondons fidelement à la grace de nôtre vocation.

§. III.

Nous paſſons les années entieres, & ſouvent toute la vie, à marchander ſi nous nous donnerons tout à Dieu. Nous ne pouvons nous reſoudre à faire le ſacrifice entier. Nous nous reſervons beaucoup d'affections, de deſſeins, de deſirs, d'eſperances, de prétentions, dont nous ne voulons pas nous dépouiller, pour nous mettre dans la parfaite nudité d'eſprit qui nous diſpoſe à être pleinement poſſedés de Dieu. Ce

ſont autant de liens par leſquels l'ennemy nous tient attachés pour nous empêcher d'avancer en la perfection. Nous reconnoîtrons la tromperie à l'heure de la mort, & nous verrons que nous nous ſerons laiſſé amuſer par des bagatelles, comme des enfans.

Nous combattons contre Dieu les années entieres, & nous réſiſtons aux mouvemens de ſa grace, qui nous pouſſent interieurement à quitter une partie de nos miſeres, en quittant les vains amuſemens qui nous arrêtent, & nous donnant à lui ſans réſerve & ſans remiſe. Mais accablés de nôtre amour propre, aveuglés de nôtre ignorance, rétenus par de fauſſes craintes, nous n'oſons franchir le pas; & de peur d'être miſerables, nous demeurons toûjours miſerables : au lieu de nous donner pleinement à Dieu, qui ne veut nous poſſeder que pour nous affranchir de nos miſeres.

Il ne faut donc que renoncer une bonne fois à tous nos interêts & à toutes nos ſatisfactions, à tous nos deſſeins, & à toutes nos volontés, pour ne dépendre plus deſormais que du bon plaiſir de Dieu, & nous réſigner entierement entre ſes mains.

ARTICLE III.

Combien la finesse & le déguisement nous éloigne de Dieu.

§. I.

Spiritus sanctus disciplinæ effugiet fictum. Sap. 1.

L'*Esprit saint, qui est le maître de la sagesse, fuit le déguisement*, dit le Sage. Jamais nous n'avancerons, si nous ne marchons en sincerité devant Dieu & devant les hommes. Les hommes sont infiniment pleins de mensonge. Nous nous déguisons sans cesse à nous-mêmes, & aux autres. C'est là un des défauts que nous voulons le moins reconnoître. Nous ne devrions jamais user d'excuses, ni pallier aucune chose. Ces duplicités, & ces artifices de l'amour propre nous éloignent extrêmement de Dieu.

§. II.

Une ame fine, & qui se sert de politique, & de ruses pour traiter avec le prochain, ne forme presque point de dessein, n'a presqu'aucune pensée dans l'esprit, qui ne soit un peché, toutes ses vûës ne tendant qu'à tromper les autres. Une telle conduite est un continuel mensonge. Elle est incessamment opposée à Dieu, & semble nier implicitement la providence de Dieu sur les cœurs.

§. III.

Nous ne devons jamais uſer de fineſſes ni de politique, quand nous traitons avec les Superieurs pour le regard de la diſpoſition de nos emplois, ni pour quelque autre ſujet, ou en quelque autre occaſion que ce ſoit : car tout cela eſt la prudence de la chair reprouvée par nôtre Seigneur. *La prudence de la chair eſt la mort. La ſageſſe de l'eſprit eſt la vie, & la paix.* *Prudentia carnis mors eſt : ſapientia ſpiritus vita, & pax.* Rom. 8.

CHAPITRE II.

Moyens principaux de la Perfection.

ARTICLE I.

Que les Sacremens ſont les principaux moyens pour acquerir la Perfection.

§. I.

Les principaux exercices de la perfection ſont les Sacremens, quand on y apporte la préparation requiſe : & cependant choſe étonnante ! c'eſt ce qu'il ſemble qu'on neglige le plus.

Les Sacremens donnent des graces, qui tendent à produire en nous les effets, qui leur ſont propres : la Confeſſion, une grande pureté de cœur : la Communion, une étroite union avec Dieu, & une ferveur d'eſprit dans nos actions.

§. II.

Il y a une demonstration morale, que rien ne contribuë davantage au progrès des ames que la Confession, & la Communion journaliere, supposé qu'on ait fait au commencement trois ou quatre bonnes Confessions pour s'établir en seureté de conscience : parce que plus vous approchez de ces Sacremens, plus vous recevez de graces pour participer à leurs effets. Or les effets de ces deux Sacremens, la pureté de cœur, & la ferveur d'esprit, sont la meilleure preparation qu'on puisse apporter à les recevoir.

§. III.

Une ame, qui avant la Communion se trouvoit foible, languissante, dans les ténebres ; & qui après la Communion se trouve éclairée, fervente, vigoureuse, ne peut douter du fruit de sa Communion, l'effet des Sacremens étant de donner aux ames la grace qui leur est propre, & qu'on appelle sacramentale. Ainsi après une Confession bien faite on reçoit en l'ame une grande lumiere pour connoître son interieur, une humble & amoureuse contrition, une paix & un repos de conscience. Après une bonne Communion l'on sent un goût de Dieu & une nouvelle force pour s'employer à son service.

ARTICLE II.

De l'usage des Pénitences.

LE temperament qu'il faut garder dans les pénitences, est de n'en pas faire tant, que la santé en soit alterée, ni si peu, que la rebellion de la nature se fasse trop vivement sentir.

Quand on est parvenu à une grande perfection, l'on en fait beaucoup assez aisément; & même par une speciale faveur de Dieu l'on en peut faire d'heroïques, telles qu'ont fait les Saints.

Les plus nuisibles sont celles, qui ôtent le sommeil, bien que Dieu accorde aussi aux personnes les plus parfaites, la grace de peu dormir.

Ainsi la mesure des pénitences est diverse, selon la diversité des personnes, des complexions, des âges, des conditions, des temps & des besoins.

CHAPITRE III.

L'exercice des vertus les plus necessaires pour la perfection.

ARTICLE. I.

De la Foy.

§. I.

LA Foy étant la plus excellente participation de la Sagesse increée, après

la claire vision de Dieu, il ne la faut point appuyer de raisons naturelles, ni de nos inventions humaines. Ces raisons neanmoins peuvent servir pour vaincre nos répugnances, & nos contradictions, pour nous défaire de nôtre stupidité, & pour disposer nôtre esprit à croire; mais non pas pour appuyer ce que nous croyons par la foy: car la foy comprend toute l'autorité de Dieu, & a pour fondement sa souveraine, & infinie sagesse, qui fait, qu'il ne peut être trompé; & son infinie fidelité, qui fait, qu'il ne peut nous tromper.

§. II.

Quelques-uns tremblent à la vûë des verités de la foy, & n'y veulent point penser, bien qu'ils n'en doutent pas: mais ils en fuyent la pensée, parce qu'ils ne s'y sont pas accoûtumés. C'est une grande erreur, & à la mort le demon pourra les attaquer du côté qu'ils sont foibles.

§. III.

La foy perfectionnant les connoissances, qui portent la volonté à agir, &, selon saint Thomas, résidant en partie dans la volonté, elle donne de la facilité à toutes les vertus: car une connoissance de la foy touchant la tempérance, par exemple, me fera plus aisément

exercer un acte de temperance, que l'honnêteté même de cette vertu, & en même temps elle rendra mon action surnaturelle.

Nous devons donc tâcher de nous établir de plus en plus dans la foy, marchant toûjours dans sa lumiere, la substituant en la place de ces raisonnemens, que l'esprit humain veut faire sur toutes sortes de sujets, & la faisant servir de flambeau, & de principe à toutes nos actions. Un acte de volonté appuyé sur la foy, vaut mieux que dix sentimens de goûts spirituels.

§. IV.

Quand Dieu veut se rendre parfaitement maître d'une ame, il commence par gagner l'entendement, luy communiquant une foy excellente. De là il descend dans la volonté, puis dans la memoire, dans l'imagination, dans l'appetit concupiscible, & dans l'irascible, gagnant peu à peu toutes ces facultés. Ensuite il passe aux sens, & aux mouvemens corporels, & de cette maniere il vient à posseder entierement l'interieur, & l'exterieur: & tout cela s'opere par la foy, qui contient toutes les vertus éminemment, comme parlent les Theologiens, & qui est le premier mobile pour les faire agir. C'est pourquoy nous

de ſon fils pour leur unique, & mortel ennemi, c'eſt un excès de miſericorde, & de bonté, qui ne ſe peut concevoir. C'eſt cependant ce que Dieu a fait, donnant ſon Fils à la nature humaine ſon ennemie, non ſeulement pour la ſauver, mais encore pour l'élever au trône de la Divinité. C'eſt ce qu'a fait le Fils de Dieu, qui pouvant ſauver les hommes par une parole, par une de ſes larmes, par un de ſes ſoupirs, a voulu leur mériter la grace du ſalut par une vie auſſi laborieuſe, & auſſi pauvre que celle qu'il a menée; par une mort auſſi cruelle, & auſſi honteuſe que celle qu'il a ſoufferte.

Et après cela nous n'aurons pas de confiance en une telle miſericorde? nous n'eſpererons pas, qu'un Redempteur ſi plein de bonté, qui nous a rachetés au prix de ſon Sang, nous délivrera de nos pechés & de nos imperfections?

§. II.

La défiance déplaît extrêmement à Dieu, ſur tout dans les ames, qu'il a prévenuës de graces extraordinaires. Ce fut en punition d'une légere défiance, que Moïſe n'entra point dans la terre de promiſſion. Il mourut à la vûë de cette terre tant de fois promiſe, & ſi

ardemment souhaitée : mais il n'y entra pas, & Dieu ne se laissa fléchir par aucunes prieres.

§. III.

Nous faisons tort à Dieu, lorsque nous disons : *Quand seray-je indifferent ? quand aurai-je le don d'oraison ?* Comme si Dieu étoit pauvre, ou avare de ses dons ; comme s'il n'avoit pas luy-même entrepris nôtre perfection. Suivons seulement ses volontés, cooperons à ses graces, étudions-nous à la pureté de cœur, & assurons-nous, qu'il ne nous manquera pas.

§. IV.

Plusieurs n'arriveront jamais à une grande perfection, parce qu'ils n'esperent pas assez. Il faut avoir une grande, & invariable esperance, fondée sur la misericorde, & sur la bonté infinie de Dieu, & sur les mérites infinis de J. C. *C'est vous seul Seigneur qui êtes l'apuy de mon espérance.*

Tu Domine singulariter in spe constituisti me. Psal. 4.

§. V.

Nous devons esperer, & attendre de Dieu de grandes choses, parce que les mérites de N. S. sont à nous ; & que c'est honorer beaucoup Dieu, que d'esperer beaucoup de lui. Plus nous esperons, plus nous l'honorons.

ARTICLE III.

De l'Humilité.

§. I.

SAint Laurens Justinien dit, que nous ne sçavons ce que c'est que l'humilité, si nous ne l'avons dans le cœur. Il n'y a que ceux qui ont le cœur humble, qui soient capables de la connoître; c'est pourquoi N. S. a dit : *Apprenez de moy, que je suis doux & humble de cœur.*

Discite à me quia mitis sum & humilis corde.

Pour acquerir l'humilité, il faut premierement ne rien omettre de toutes les actions exterieures, en quoi nous la pouvons pratiquer selon nôtre condition, dans les occasions qui se présentent, & demander à Dieu les vrais sentimens d'humilité pour bien faire les actions éxterieures de cette vertu, qui se font quelquefois par vanité. Il faut en second lieu faire fort souvent des actes interieurs d'humilité, reconnoître nôtre neant, & nos miseres, aimer nôtre propre abjection, exercer sans cesse un jugement rigoureux contre nous-mêmes, & nous condamner interieurement, avec tout ce que nous faisons.

Nous ne devons jamais reprendre per-

ſonne , qu'auparavant nous ne nous ſoyons convaincus, & que nous n'ayons reconnu devant Dieu, que nous faiſons encore plus mal, & que nous ſommes pires, que celui que nous allons reprendre.

Quand on entre dans l'exercice de quelque emploi, comme de la Régence, de la Prédication, de la Superiorité, il faudroit s'y diſpoſer par quelque pratique d'humilité, de mortification, ou de charité, comme de viſiter les priſonniers, ou les pauvres de l'Hôpital, ſervir à la cuiſine, &c.

§. II.

Les offices d'humilité, & de charité ſont les meilleurs, parce que l'humilité conſerve en nous la paix, & les dons de Dieu, & que la charité nous occupe vers le prochain.

Soyons humbles, patiens, mortifiés, unis à Dieu; il benira nos travaux, dont le ſuccès dépend abſolument de la bénédiction de Dieu, ſans laquelle tous nos talens, & toutes nos induſtries ne ſont rien.

§. III.

Dieu ſe retient toûjours le domaine des dons qu'il nous fait. Il veut en avoir luy ſeul la gloire. Ce n'eſt pas pour nôtre propre excellence qu'il nous les fait :

c'est pour manifester la sienne. Nous n'en avons, ni n'en devons avoir que le simple usage pour la gloire de Dieu seulement, & non pour nôtre interêt. Ce qui s'entend de toutes sortes de graces, de dons, & de privileges, & même des biens & des talens naturels.

Dans le bien que nous faisons, & dans celuy que nous possedons, Dieu nous en laisse le profit & l'utilité, mais il s'en reserve la gloire : il ne veut pas que nous nous l'attribuions.

Nous ne sommes pas contens de ce partage; nous usurpons la part de Dieu; nous voulons avoir la gloire & le profit de nos biens. Cette injustice est une espece de blasphême : car rien n'est dû à la nature, considerée en elle même, ainsi qu'on la doit considerer, que la bassesse, & l'abjection. C'est-là que nous devrions tendre, & aspirer sans cesse avec un desir, & une soif insatiable, puisque c'est en cela que consiste nôtre vraye grandeur; tout le reste n'est que présomption, que vanité, qu'illusion, & que peché. Si bien, que ceux en qui ce desir de l'abjection est plus ardent, sont les plus grands devant Dieu. Ce sont ceux-là qui marchent le plus dans la verité; & ils sont d'autant plus semblables à Dieu, qu'ils ne cherchent,

comme luy, que sa gloire. C'est là son bien propre ; la gloire n'appartient qu'à luy. Pour nous, nôtre fonds est le neant; & si nous nous attribuons autre chose, nous sommes des larrons. Si nous aimons l'estime & l'applaudissement du monde, nous sommes des fous, & nous nous repaissons de vent.

§. IV.

Nous nous formons ordinairement une fausse idée de l'humilité, la concevant comme une chose qui nous ravale. Elle fait tout le contraire : car, comme elle nous donne la vraye connoissance de nous-mêmes, & qu'elle est la pure verité, elle nous approche de Dieu, & par consequent elle nous apporte la vraye grandeur, que nous cherchons en vain hors de Dieu.

L'humiliation ne nous ravale que dans l'estime des hommes, qui n'est rien : mais elle nous releve dans l'estime de Dieu, en quoy consiste la vraye gloire.

Dans ces rencontres si sensibles à la nature, nous devons considerer, que si les hommes nous voyent méprisés, décriés, bafoüés, Dieu nous voit extrêmement exaltés ; par les mêmes choses, qui nous rabaissent aux yeux des hommes, J. C. prend plaisir à nous voir porter sa livrée, & les Anges nous envient cet honneur.

§. V.

Quelqu'un dira : *Je ne puis me persuader, que je sois plus grand pecheur, que les autres. Si je romps une regle, j'en vois d'autres qui en rompent plusieurs : si je fais certaines fautes, j'en vois d'autres qui en font de plus griéves.*

La difficulté que nous trouvons à avoir cet humble sentiment de nous-mêmes, vient de ce que nous ne sommes encore gueres spirituels. Nous l'aurons quand nous serons plus avancés. Il y a dans les arts, & dans les sciences, des secrets qui ne sont connus que des Maîtres. Ainsi dans la science de l'esprit, qui est la plus excellente de toutes, étant purement surnaturelle, il y a des maximes, dont la connoissance n'appartient qu'aux Saints, qui sont les Docteurs en cette divine science. Un saint François d'Assise, un saint François de Borgia étoient d'excellens maîtres en humilité. Ils s'estimoient les plus grands pecheurs du monde, non point par maniere de parler, mais sincerement & du fond du cœur. Leur esprit étoit persuadé de ce qu'ils disoient de bouche.

ARTICLE IV.

De l'amour des croix.

§. I.

SAint Ignace le Martyr avoit l'amour des croix, & de l'anéantissement si avant dans le cœur, qu'étant condamné à être dévoré des bêtes dans l'amphithéâtre, il desiroit que les lions, après avoir déchiré en pieces son corps, consumassent encore ses os; & qu'il ne restât rien de l'holocauste, qu'il avoit consacré à Dieu pour être son digne disciple. Il s'estimoit heureux, s'il pouvoit être anéanti dans les peines, de telle sorte, qu'il ne parût plus rien de son corps aux yeux du monde. *Le monde*, dit-il, *ne verra plus mon corps*; il triomphe de joie dans cette pensée.

§. II.

Comme N. S. n'a fait la rédemption du monde, que par sa croix, par sa mort, & par l'effusion de son Sang, & non par ses miracles, ni par ses prédications: de même les Ouvriers Evangeliques ne font l'application de la grace de la rédemption, que par leurs croix, & par les persecutions qu'ils souffrent. De sorte qu'on ne doit pas esperer grand fruit de leurs emplois, s'ils ne sont accompagnés de traverses, de calomnies, d'in-

jures, & de souffrances.

Quelques-uns croyent faire des merveilles, parce qu'ils ont des sermons forts, bien composés, bien préparés, prononcés avec grace; & qu'ils ont la vogue, qu'ils sont bien venus par tout. Ils se trompent; les moyens sur quoi ils s'appuyent, ne sont pas ceux dont Dieu se sert pour faire de grandes choses. Il faut des croix pour procurer le salut du monde. C'est par la voye des croix, que Dieu mene ceux qu'il employe à sauver les ames, les Apôtres, & les hommes apostoliques, un S. Xavier, un S. Ignace, un S. Vincent Ferrier, un S. Dominique.

§. III.

Il ne faut pas considerer nos croix, & nos afflictions comme des maux, qui nous font souffrir, ni comme des mortifications, qui nous ravalent aux yeux du monde: mais nous les devons regarder, à l'exemple de N. S. dans les desseins éternels de Dieu, dans les ordres de sa providence, & dans les vûës de son amour envers nous; dans le cœur de J. C. qui les a choisies pour nous, & qui nous les presente comme la matiere des couronnes, qu'il nous prepare, & comme une épreuve de nôtre vertu, & de nôtre fidelité à son service.

§. IV.

Dans les commencemens de la vie ſpirituelle, il ne faut pas encore demander à Dieu de ſouffrir : il faut penſer à bien purger ſa conſcience, s'adonner à la pureté de cœur, à la connoiſſance de ſon interieur, & au recueïllement. De là on monte à la paix de l'ame, puis à la communication avec Dieu : enſuite aux vertus infuſes, & enfin aux dons du S. Eſprit. Alors Dieu inſpire ſes deſſeins & ſes volontés, & mene les uns par les travaux, comme ſaint François Xavier ; d'autres par les ſouffrances, comme ſainte Liduvine ; d'autres par des traverſes, & des perſecutions, comme S. Ignace : mais de nous-mêmes, nous ne devons faire aucun choix particulier, autrement nous ſerions toûjours en trouble, n'ayant pas encore une vertu à l'épreuve des croix ; & ce ſeroit entreprendre de porter un fardeau de geant ſans en avoir la force. Mais quand nous entrerons par la vocation de Dieu, dans des états laborieux, penibles, humilians, alors ni les travaux ne nous accableront, ni les perſecutions ne nous troubleront, & ſouvent même de grandes auſterités ne ruineront pas nôtre ſanté.

SECTION II.

De la perfection propre de la Compagnie de JESUS.

CHAPITRE I.

En quoy consiste la perfection propre de cette Compagnie.

ARTICLE I.

De la fin, & de l'institut de la Compagnie de JESUS, *& des moyens d'y parvenir.*

§. I.

DIeu le Pere a donné la Compagnie de JESUS à son Fils pour l'aimer, & pour l'honorer ; & nôtre Institut imite & honore toutes les parties de la vie de J. C. que si quelques-uns manquent à ce devoir, c'est leur faute particuliere, & non pas celle de l'Institut.

Comme la fin de nôtre Compagnie est si excellente & si sublime qu'elle ne le peut être davantage, étant la même, que celle du Fils de Dieu sur la terre, les moyens en sont aussi très-excellens, puisque nôtre Institut embrasse tout ce qu'il y en a de surnaturels, comme l'Oraison, les Sacremens, la Prédication ; & tous les naturels, comme les talens, l'esprit, les sciences, & la maniere de les

enſeigner : mais ceux-ci doivent être ſubordonnés à la prudence ſurnaturelle, & tirer leur force & leur vertu de la plus haute oraiſon.

C'eſt en quoy, ſi nous n'y prenons garde, nous manquons ordinairement ; & faute de prudence ſurnaturelle, nous faiſons tr[illegible]s des moyens naturels & humains[illegible] nous y donnons trop d'application, & d'étude, & très-peu aux moyens ſurnaturels, & divins. De là vient, que dans nos emplois nous ne faiſons que fort peu de fruit ; & ce ſeul défaut eſt capable de ruiner tout le reſte, rien ne pouvant ſubſiſter ſans la grace, & ſans l'eſprit interieur.

C'eſt un prodige de voir un Religieux de la Compagnie, demeurer long-tems imparfait, ayant autant de moyens pour ſe perfectionner, que nous en avons ; & il n'eſt pas concevable, combien il faut qu'il ait conſumé de graces, & quel abus il en a fait, particulierement s'il a vécu pluſieurs années dans la Compagnie.

Dès que nous nous relâchons dans la voye de la perfection, & que nous nous voulons contenter d'une vertu mediocre, nous manquons à la fin où nous devons tendre comme Religieux, qui eſt nôtre propre perfection ; & comme

Jesuites, qui est la plus grande gloire de Dieu, que nous sommes obligés de procurer par l'étude de nôtre plus grande perfection, & de celle du prochain.

Un homme de merite disoit à un de nos Peres à Paris, qu'il ne s'étonnoit pas du zele, de la ferveur, & de la sainteté du P. Suffren : ma[illegible]s'étonnoit, que nous ne fussions [illegible]s autant de Peres Suffren. Quel bien ne feroit pas un Regent, qui auroit l'esprit interieur de ce saint Homme ?

Ce mot de Saint Ignace, *ad majorem Dei gloriam*, veut dire qu'en matiére de perfection & de sainteté, nous ne mettions jamais de bornes à nos desseins, & que nous ne disions jamais, *C'est assez, je suis content, je n'en veux pas davantage*, puisque par le devoir de nôtre vocation, nous devons aspirer à la perfection de la vie Apostolique, & à une vertu toute évangelique.

ARTICLE II.

Que la Compagnie appartient à JESUS-CHRIST *comme Sauveur.*

SAint Ignace desiroit passionnément d'être admis en la famille de nôtre Seigneur. Il pria la Sainte Vierge de luy obtenir cette faveur, & ensuite il la demanda au Pere éternel. Ses vœux furent

exaucés. Un jour comme il alloit à Rome, étant entré dans une Chapelle, & s'y étant mis en prieres, le Pere éternel luy apparut avec JESUS-CHRIST, portant sa croix, & avec la Sainte Vierge, & une troupe d'Anges & de Saints. Le Pere éternel presenta Ignace & ses Compagnons à son Fils, les luy recommandant. Le Fils de Dieu les reçut favorablement, & promit de les assister à Rome pour l'exécution du dessein qu'ils avoient formé de se consacrer aux ministeres Apostoliques. Ainsi c'est en qualité de Sauveur, que JESUS-CHRIST a reçû à son service la Compagnie, pour l'employer à procurer le salut des ames; & il luy a donné son nom, pour marquer qu'il l'associoit à l'Office, que ce sacré nom signifie.

Pour nous qui sommes les enfans de Saint Ignace, nous devons nous considerer comme appartenans au Sauveur, étant de sa maison, & dévoüés à son service, & pour l'amour de luy au service des ames.

Dans cette vûë, formons trois actes d'un zele génereux. 1. Un desir d'avoir pû servir & honorer N. S selon son merite, dès le premier instant de nôtre être. 2. Un regret d'avoir perdu tant de tems, que nous pouvions employer

à le connoître, à l'aimer, & à le servir. 3. Une offrande, & une nouvelle consécration de nous-mêmes à son service, en l'union de l'amour que le Pere éternel & le Saint Esprit luy portent, & de l'honneur, & des adorations, que la Sainte Vierge, les Anges & les Saints luy ont rendus, luy rendent sans cesse, & luy rendront dans tous les siecles des siecles. Offrons-luy nôtre corps, pour l'user & le consumer dans l'accomplissement de ses desseins; tous les momens de nôtre vie jusqu'au dernier, pour les employer à son service; nôtre ame, l'abandonnant aux dispositions de sa providence; nôtre mort, souhaitant qu'elle vienne de l'excès de nos travaux pour sa gloire; nôtre resurrection, & nôtre état de beatitude, pour l'aimer, & pour le bénir dans l'éternité.

ARTICLE III.

Saint Ignace, modele de la perfection de la Compagnie.

SAint Ignace a également excellé en la vie active & en la contemplative, & l'on peut dire que plusieurs Saints n'ont eu éminemment qu'une seule des perfections qu'il a possedées dans un souverain degré. Quelle austerité plus grande, que celle qu'il a pratiquée dans

les premieres années de sa ferveur ? Quel don de chasteté plus rare, que celuy dont la sainte Vierge le favorisa dès sa conversion ? Quelle pauvreté volontaire plus rigoureuse, que celle qu'il garda si long-temps, & en tant de voyages, ne vivant que d'aumônes comme un mendiant ? Quelle humilité de s'être abaissé par deux fois à apprendre les principes de la Langue Latine parmi des enfans, étant déja dans un âge si avancé ? Quelle patience plus heroïque, que celle qu'il fit paroître en tant de persécutions ? Quelle prudence surnaturelle plus accomplie, que celle qu'on remarque dans toute sa conduite, & dans ses constitutions ? Quel zele plus ardent, & plus étendu que le sien ? Quelle égalité d'esprit plus constante, & plus inalterable ? Quelle oraison plus sublime ? quelle familiarité avec Dieu plus intime ?

A la vûë de ce modele de perfection, que nous devons imiter comme enfans de ce saint Patriarche, nous avons bien sujet de nous confondre, considerant le peu de vertu que nous avons acquise, & le peu de bien que nous faisons dans un état si apostolique. Mais ceux, qui comme les séculiers, se laissent charmer par le faux éclat de la figure passagere du

monde, ne connoissent pas leurs miseres. Quelle confusion auront-ils dans l'autre vie, s'ils n'y prennent garde?

CHAPITRE II.

Diverses dispositions des Religieux à l'égard de la perfection.

PArmi les Religieux, il y en a de trois sortes. Les premiers ne refusent rien à leurs sens. Ont-ils froid? ils se chauffent. Ont-ils faim? ils mangent. Leur vient-il en pensée quelque divertissement? ils le prennent, sans déliberer, toûjours déterminés à se satisfaire, sans presque sçavoir en pratique ce que c'est que de se mortifier. Pour leurs fonctions, ils les font par maniere d'acquit, sans esprit interieur, sans goût & sans fruit.

Ceux-là sont en danger de peché mortel, & même quelquefois ils sont effectivement en péché, bien qu'ils ne s'en apperçoivent pas, parce qu'ils ne rentrent jamais serieusement en eux-mêmes, & qu'ils n'examinent que fort superficiellement l'état de leur conscience.

Dans ce profond oubli d'eux-mêmes, une infinité d'objets passent tous les jours par leur esprit, & leur cœur étant emporté hors de soy, & comme enyvré

par le tracas des choses exterieures ; en son absence, il est sans cesse trahi par les illusions de la nature, & du démon, dont il suit aveuglément les impressions.

Ces Religieux peuvent souvent être en plus grand danger que les séculiers mêmes. Car ceux-cy sçachant bien qu'ils tombent quelquefois dans le peché mortel, ils se défient d'eux-mêmes, & leur crainte leur donne de la précaution. Mais ceux-là se confiant en leur état, & s'appuyant sur cette fausse présomption, que dans la Religion il est rare qu'on péche mortellement, ils vivent dans une trompeuse securité, qui les fait tomber sans qu'ils s'en donnent de garde : & pour charmer les remords de leur conscience, ils se forgent des mensonges qui les flatent dans leur erreur. Cet état est dangereux, parce qu'ils ne s'apperçoivent point de leurs chûtes.

Les seconds évitent les excès des premiers, & se refusent les satisfactions qu'ils ne jugent pas necessaires, mais ils se laissent tromper sous apparence de bien. Ils forment un dessein suivant leur inclination, puis ils cherchent des motifs de vertu pour colorer leur choix, & justifier leur conduite. Quant à leurs fonctions, ils font soigneusement ce qui est de l'exterieur, mais avec peu

d'application interieure & de recueïllement, donnant trop de liberté à leurs ſens, & négligeant la garde de leur cœur.

Ceux-cy ſont pleins d'imperfections & de péchés veniels, & ſouvent en danger de péché mortel. Car comme ils ſont foibles, & ne tirent que très-peu de force de l'interieur, ils ſe laiſſent vaincre en des occaſions, où il eſt aiſé de remporter la victoire, quand l'interieur eſt bien gardé.

Les troiſiémes comme parfaits, ſont dépouillés de tout deſir, indifferens à tout, ſe contentant de tout, & ne voulant que le bon plaiſir de Dieu. Ils joignent enſemble l'exactitude exterieure, & l'application interieure; veillent ſur la garde de leur cœur, conſervent la paix de leur ame, & pratiquent le recuëillement autant que l'obeïſſance le leur permet.

Ceux-cy reçoivent trois inſignes faveurs des trois Perſonnes de la très-Sainte Trinité : du Pere, une force comme invincible dans l'action, dans la ſouffrance, & dans les tentations; du Fils, des rayons & des ſplendeurs de verité, qui brillent ſans ceſſe dans leur ame; du Saint Eſprit, une ferveur, une douceur, & une conſolation charmante.

CHAPITRE III.

Les motifs qui nous portent à prendre soin de nôtre perfection.

ARTICLE I.

Le desir de nôtre salut.

LE salut d'un Religieux est inséparablement attaché à sa perfection ; de sorte que s'il abandonne le soin de son avancement spirituel, il s'approche peu à peu de sa ruine, & de sa perte. Que s'il n'y arrive pas, c'est que Dieu le voulant sauver, le prévient misericordieusement avant sa chute. Tous les maîtres de la vie spirituelle tombent d'accord de cette maxime, que de ne pas avancer, c'est reculer. Mais comme quelques-uns ont déja fait quelque progrès, ils sont quelquefois assez longtemps sans s'appercevoir qu'ils reculent, parce que cela se fait insensiblement.

ARTICLE II.

L'ordre d'un zele bien reglé.

NOtre premier soin & nôtre principale étude, doit être nôtre propre perfection, qu'il faut préferer à toutes choses, puis partageant le reste

de nos soins, & des forces de nôtre esprit, nous nous appliquerons au service du prochain, par le mouvement d'un veritable zele, reglé par la prudence. Quiconque fait autrement, il peut s'assurer que bien qu'il porte l'habit de la Compagnie, il n'en a nullement l'esprit, nôtre Regle & nôtre Profession nous obligeant de faire plus de cas des moyens de perfection qui nous unissent à Dieu, comme instrumens à la cause principale, dont nous devons recevoir le mouvement, que de tous les autres exercices. C'est ainsi qu'il faut moderer tout le reste selon le principal, qui est l'interieur.

Une vocation apostolique comme la nôtre, demande que nous renoncions à toutes les amitiés, à toutes les connoissances, à toutes les études qui ne nous servent point pour aller à Dieu, ou pour y conduire le prochain.

ARTICLE III.

Le fruit de nos travaux.

DIeu ne se sert point des imparfaits pour l'éxécution de ses grands desseins, c'est de peur qu'ils ne se damnent. Car s'il se servoit d'eux, ils prendroient de là occasion de s'en orgueillir; & leur vanité seroit cause de leur perte:

Mais travaillez ſolidement à vôtre perfection ; attachez-vous à Dieu ; cherchez uniquement à luy plaire : fuſſiez-vous dans un deſert, s'il ſe veut ſervir de vous, il ſçaura bien vous trouver, & il vous fera faire des merveilles quand même vôtre état & vôtre vocation ne vous porteroit point aux fonctions de la vie apoſtolique. Du tems de Saint Bernard, combien y avoit-il d'Evêques, de Prélats, de Docteurs recommandables pour leur ſçavoir & pour leur prudence ; neanmoins Dieu ne jetta point les yeux ſur eux. Il alla prendre le ſaint Abbé de Clervaux dans ſa ſolitude, pour l'employer aux plus grandes affaires de l'Egliſe. Et de combien de ſortes de bonnes œuvres la B. Marie de l'Incarnation n'a-t-elle pas été l'inſtrument ?

ARTICLE IV.

Combien de perſonnes ont interêt en nôtre perfection.

CE nous eſt un puiſſant motif de ferveur, de conſiderer combien de perſonnes ont interêt en nôtre perfection.

1. Nôtre Seigneur, qui a donné ſon Sang & ſa vie pour nous acquerir la perfection, que Dieu nous deſtinoit, & qui ne veut pas perdre le fruit de ſa mort.

2. La sainte Vierge, qui nous obtient tant de graces, pour nous rendre parfaits; & qui attend que nous soyions un jour sa couronne, & sa gloire.

3. Nos bons Anges, qui s'employent avec tant de zele, pour nous conduire dans les voyes de la perfection, afin de nous avoir pour compagnons dans l'éternité bienheureuse.

4. S. Ignace, & nos saints Patrons, & les autres amis que nous avons au Ciel, qui desirent, avec tant d'ardeur, que nous marchions sur leurs traces, & qui nous assistent si puissamment de leur intercession.

5. Les ames du Purgatoire, qui recevroient bien plus d'assistance de nôtre part, si nous étions plus parfaits.

6. La Religion, que nous servirions bien mieux, si nous avions plus d'union avec Dieu.

7. L'Eglise, à qui nous serions bien plus utiles, si nous étions parvenus au dégré de sainteté où nous sommes appellés.

Combien Dieu nous montrera-t-il d'ames qu'il auroit sauvées par nôtre moyen, si nous avions été de parfaits instrumens de sa gloire? Combien nous en fera-t-il voir à qui nous eussions aidé à se sanctifier, si nous avions été nous-

même

mêmes des Saints ? Combien d'autres qui ſeront demeurées long-tems en Purgatoire, & qui en auroient été plûtôt délivrées par nôtre aſſiſtance, ſi nous avions été d'un plus grand mérite devant Dieu ?

Qui peut dire juſqu'où s'étendroit le fruit de nos fonctions, ſi elles étoient animées d'une charité parfaite ? Les perſonnes, que nous gagnerions à Dieu, en gagneroient d'autres ; & celles-cy encore d'autres, durant une longue ſuite d'années. Si cela ne ſe fait pas, c'eſt par nôtre faute ; nous en rendrons compte à Dieu : mais nous ſommes ſi aveugles, que nous ne comprenons pas cela.

CHAPITRE IV.

Les moyens de perfection propres de nôtre Compagnie.

ARTICLE I.

En quel ſens l'Oraiſon de la Compagnie doit être pratique.

LA Méditation eſt un diſcours qui tend à perfectionner la volonté, & à la rendre plus ſainte : ainſi elle n'eſt pas purement ſpéculative comme celle des Philoſophes. Elle eſt pratique ; &

cela en deux manieres, premierement, en ce qu'elle sert à rendre la volonté meilleure,& à regler les autres puissances de l'ame : secondement, en ce qu'elle produit divers actes interieurs, & donne le mouvement aux actions exterieures, pour les faire selon le modele qu'on se propose.

L'oraison propre de la Compagnie est pratique en tous ces deux sens ; & qui prétendroit, qu'il ne suffit pas qu'elle soit pratique au premier sens, & qu'il faut qu'elle le soit au second, auroit tort ; parce qu'il s'ensuivroit de là, que la contemplation ne seroit pas à l'usage de la Compagnie, ce qui est faux.

C'est une erreur dans l'oraison, que de se gêner pour la rapporter toute à l'action. Nous nous empressons, & nous inquietons pour voir comment nous ferons en telle, ou telle occasion, quels actes d'humilité, par exemple, nous pratiquerons. Cette voye des vertus est fatiguante, & capable de donner du dégoût. Ce n'est pas, qu'il ne soit bon de s'exercer ainsi dans l'oraison, & de prévoir les occasions, & s'y préparer : mais cela se doit faire avec liberté d'esprit, sans rebuter le simple recueillement de la contemplation, lorsqu'on s'y sent attiré. Car alors nôtre Seigneur

donnera à une ame, par une ſeule oraiſon une vertu, & même pluſieurs vertus dans un plus haut degré, qu'on ne les aquerroit en pluſieurs années par ces moyens exterieurs. S. Paul Hermite avoit la vertu de patience, & celle de charité envers le prochain, bien qu'il ne les exerçât pas. Il ſuffit donc de prendre doucement les occaſions qui ſe preſentent de pratiquer la vertu, l'humilité, par exemple, & de rechercher auſſi ſans empreſſement, d'en produire quelques actes, remettant le reſte à l'oraiſon.

On doit tenir pour oraiſon pratique, & non purement ſpéculative, celle qui affectionne l'ame à la charité, à la religion, à l'humilité, &c. bien que cette affection demeure dans l'ame, & qu'on n'en vienne point à des actes exterieurs.

ARTICLE II.

L'obéïſſance & l'exacte obſervance des regles propres de nôtre Compagnie, & les motifs qui nous y portent.

LA Compagnie de JESUS, dit Suarés, c'eſt la plus étroite de toutes les Religions, bien qu'elle ne ſoit pas la plus auſtere. En effet la diſcipline réguliere ne peut pas être plus exacte, & tout y dépend de la ſeule volonté d'un Supe-

rieur pour l'emploi, la demeure, & la maniere d'agir ; ce qui eſt d'une grande conſolation pour nous, & d'une grande perfection.

Les voyes de Dieu en nous ſont les graces qu'il nous donne, quand nous ſommes dans l'état qu'il nous a deſtiné, & dans le lieu qu'il nous a marqué. Dieu y attache tellement les graces, par leſquelles il veut nous conduire au Ciel, que tandis que nous y ſommes, il nous comble de graces : ſi nous en ſortons, il nous délaiſſe ordinairement, juſqu'à ce que par ſa miſericorde nous y retournions.

Que les Superieurs nous ſoient peu affectionnés, n'importe ; Dieu diſpoſera toûjours de nos emplois de telle ſorte, que celuy qu'il nous a deſtiné nous arrivera infailliblement. Que s'il permet quelquefois, pour punition de nos pechés, que les Superieurs manquent ou de charité, ou de prudence dans leur conduite à nôtre égard, quand nous nous ſerons confeſſés des fautes, qui nous auront attiré ce châtiment, & que nous en aurons fait pénitence, Dieu par ſa miſericorde reparera au double le deſavantage, qui nous aura pû arriver. Ainſi nous ne devons point nous mettre en peine d'avoir des Superieurs, qui nous

soient amis, ou de gagner leurs bonnes graces, ni leur parler pour nos emplois, ni interposer d'autres personnes, qui leur parlent en nôtre faveur.

Nous devons une bonne fois nous résigner entierement entre les mains de la providence de Dieu; & si nous sommes mal-traités des Superieurs ou de quelques autres personnes, premierement nous persuader que nous l'avons bien mérité, si ce n'est cette fois, du moins en d'autres rencontres : secondement, rentrer en nous-mêmes; & si nous sommes coupables, demander pardon à Dieu : troisiémement, ne regarder l'injure, que nous croyons qu'on nous fait, que comme venant de Dieu, qui la permet pour nôtre bien, & qui avoit la volonté de la permettre avant que les Superieurs, ou ces autres personnes eussent la pensée de nous la faire : quatriémement, adorer humblement, & du fond du cœur, cette volonté de Dieu, & cette disposition de sa providence, & nous y soûmettre avec une parfaite résignation, estimant, que ce qui est un effet de la haine, ou de l'envie des hommes pour nous abaisser, sera un moyen dont la bonté de Dieu se servira pour nous élever à un plus haut degré de gloire, si nous sommes fideles. C'est ce que nous

voyons dans l'exemple de Joseph, & dans celuy de Jesus-Christ même. Apprenons donc à servir nôtre Seigneur, dans un entier abandonnement de nous-mêmes.

Un Religieux, qui garde ses regles, & qui pratique l'obéïssance, peut dire: *Je fais ce que feroit un Ange s'il étoit en ma place: ce que feroit la sainte Vierge, & Jesus-Christ même.* Quelle assurance! quel sujet de consolation!

Nous devons être libres dans nos dévotions, & dans toutes nos actions, de sorte que nous soyons toûjours prêts de tout quitter, quand l'obéïssance, ou la charité nous appelle ailleurs. Si, par exemple, au tems que nous avons destiné pour dire le Chapelet de la sainte Vierge, l'occasion se presente d'entendre une Confession, ou de rendre quelqu'autre service au prochain, il faut quitter cet exercice de devotion, pour vacquer à cette œuvre de charité, qui survient.



CHAPITRE V.

Le zele du salut & de la perfection du prochain.

ARTICLE I.

Motif de zele.

SI quelqu'un a des biens de ce monde, & que voyant son frere en necessité, il luy ferme son cœur, & ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en luy? *Qui habuerit substantiam hujus mundi, & viderit fratrem suum necessitatem habere, & clauserit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo? 1. Joan. 3.*

Ce passage du Disciple bien-aimé de Jesus Christ, s'entend aussi des biens spirituels, & doit faire trembler tant de Religieux, & d'Ecclesiastiques, lesquels ayant été si avantageusement partagés des richesses de la science du salut, & des connoissances de la grace, voient perir des millions d'ames dans l'ignorance des verités de la foy, sans être touchés de leur malheur, & sans leur faire part de leur abondance.

Cette consideration touchoit extrêmement le cœur de S. François Xavier, comme il témoigne dans quelques-unes de ses lettres.

ARTICLE II.

Quel usage nous devons faire de la science, à l'exemple de S. Ignace.

SAint Ignace étant déja plein de l'Esprit de Dieu, s'appliqua à l'étude des Lettres, pour donner crédit & autorité aux fonctions de la vie apostolique, à quoy il se sentoit appellé. Il possedoit déja la science d'en-haut, qui luy suffisoit pour enseigner aux autres les voyes du salut. Mais son zele & sa prudence luy persuaderent de joindre à cette science infuse, celle que l'on aquiert dans les Ecoles, parce que sans celle-cy, on ne luy permettoit pas de s'employer à l'instruction du prochain.

Quelques-uns d'entre nous ne font-ils pas tout le contraire? Estant vuides de l'esprit interieur, ne se donnent-ils pas à l'étude d'une maniere toute humaine, sans droiture & pureté d'intention, sans moderation, peut-être même par vanité, envisageant déja les emplois où leur orgueil les porte, & regardant la science comme un moyen pour arriver au but de leurs prétentions, fort opposées à l'esprit de Saint Ignace, & à la fin des études de la Compagnie?

Et quel fruit fera une science aquise par vanité pour des fins si éloignées de

la plus grande gloire de Dieu ? Saint Ignace se servoit de la science aquise, pour autoriser la science infuse qu'il avoit reçûë du ciel. Helas, ne s'en trouvera-t'il pas, qui dépourvûs des dons de la grace, se servent de leurs talens naturels, & de leur science, pour aquerir l'estime des hommes !

ARTICLE III.

Par quels moyens il faut maintenir l'estime, & l'autorité de la Compagnie.

LEs moyens dont il se faut servir pour conserver & accroître l'estime & l'autorité de la Compagnie, sont l'humilité, l'exercice des vertus chrétiennes, le zele des ames, & non pas les visites & l'amitié des Grands de la terre.

Saint Ignace voulut que le P. Laynez, & les autres premiers Compagnons, s'entredissent tous les jours leurs fautes, qu'ils servissent les pauvres dans les Hôpitaux, & qu'ils fissent le Catechisme aux enfans. Le P. Laynez, Provincial de la Province de Rome, faisoit actuellement le Catechisme, quand Saint Iguace l'envoya pour la seconde fois au Concile de Trente, pour y être un des Theologiens du Pape. Le Pere Antoine Araoz tenant une autre conduite en Espagne, pensa y perdre la Compagnie.

Maintenir l'autorité de la Compagnie dans les Classes, & dans les autres emplois, sans vouloir souffrir aucune humiliation, c'est ruiner la Compagnie.

Il n'est pas croyable, combien nos fonctions seroient utiles, si elles étoient arrosées des bénédictions, que les traverses, & les humiliations attirent du ciel. Saint Ignace a souffert des mépris & des persécutions infinies, dans l'exercice de son zele. Saint Xavier allant aux Indes, ne voulut accepter aucunes des offres qu'on luy faisoit : & comme on luy representoit, qu'il aviliroit sa dignité de Légat Apostolique, si on le voyoit laver son linge, & s'apprêter luy-même à manger, il répondit, qu'il prétendoit bien se servir, & servir les autres sans deshonorer son caractere, ni perdre l'Autorité que le Saint Siege luy avoit commise : que c'étoient ces respects humains, & ces fausses idées de bienseance qui avoient mis l'Eglise en l'état où nous la voyons presentement : qu'un Regent souffre quelque chose d'un écolier, sans marquer aucun sentiment de passion, Dieu sera honoré par cet acte de patience, & ne manquera pas de reparer même devant les écoliers l'injure, qui aura été faite à ce bon Religieux

La Compagnie se doit conserver & perfectionner par les mêmes moyens par lesquels elle a été établie, c'est-à-dire, par les surnaturels. Ainsi nous ne devons pas desirer que nos Peres soient Cardinaux, ni Confesseurs des Rois. Ce seroit faire injure à nôtre Seigneur, que d'appuyer sur le crédit des Princes un ouvrage, dont il est si visiblement l'auteur, & d'attendre sa conservation de la faveur des Puissances de la terre. Dieu, & la vertu, conserveront la Compagnie.

CHAPITRE VI.

DIVERS AVIS.

ARTICLE I.

Avis pour un Directeur des jeunes Religieux qui sortent du Noviciat.

Ces avis sont tirés d'une lettre que le P. Lallemant écrivoit à un Jesuite de ses amis.

LA gloire de Dieu demande, qu'aussitôt que nos freres sortent du Noviciat, on les fasse marcher dans les voyes de la sainteté propre de nôtre Compagnie. C'est à quoy serviront les avis suivans.

1. Il faut que celuy qui est chargé de leur conduite, voye d'abord quel progrès ils ont déja fait dans la vie interieure, & si veritablement ils ont com-

mencé d'y entrer : ou si leur avancement ne consiste encore qu'en l'éloignement des pechés ordinaires aux jeunes gens, avec quelque exactitude à se bien acquitter de leurs exercices spirituels d'oraison, de lecture, & d'examen de conscience. Communément ils ne sont pas fort avancés dans l'oraison. De plus il faut voir s'ils ne sont pas dans l'ignorance des voyes de Dieu, ne connoissant point d'autre perfection, que celle qu'ils pratiquent, ou même s'ils ne font pas leurs actions sans aucune idée de perfection. Enfin il faut reconnoître, autant qu'il est possible, la disposition de leur ame : toutes ces connoissances étant necessaires, pour juger de quelle maniere on les doit conduire, & pour leur aider à remplir les desseins de Dieu.

II. Marquez-leur une bonté paternelle, & tâchez de leur gagner le cœur par toutes sortes d'offres de services, même pour le regard des choses exterieures, leur procurant, si vous pouvez, celles dont ils ont besoin. Ensuite étant assûré de leur affection, montrez-leur le zele que vous avez pour leur perfection ; que vous desirez qu'ils soient tout à Dieu, & que vous y voulez contribuer de tout vôtre pouvoir.

III. Appliquez-vous à débroüiller leur conſcience, les tirant du trouble, & de l'obſcurité, où ſont ordinairement les ames qui ne ſont pas encore entrées dans les voyes de la perfection. A cela ſervira de lire dans le livre des exercices ſpirituels du P. Gaudier, le Traité *De Reformatione vitæ*. Pour peu de lumiere que Dieu faſſe luire dans leur ame, ce ſera toûjours beaucoup. Prenez-y garde, & faites état, que ce ſera beaucoup, ſi après une ſerieuſe diligence, leur eſprit vient à s'éclaircir tant ſoit peu. Dieu commence par de petits principes, dont il faut toûjours faire grand cas, quand l'eſprit de perfection s'eſt une fois formé dans une ame.

IV. Dès que vous appercevrez qu'ils commencent à ſortir de leur obſcurité, portez-les à une grande pureté de conſcience, comme à la voye la plus ſûre, & la plus propre pour arriver à l'union divine. Permettez-leur le frequent uſage de la Confeſſion, puiſqu'il eſt en vôtre pouvoir de le faire. Donnez leur pour maxime, de ne ſe diſſimuler pas la moindre faute qu'ils ayent commiſe avec vûë, & même de s'en confeſſer toutes les fois qu'ils y ſeront tombés. Encouragez-les beaucoup dans les vi-

ciſſitudes, & changemens qui leur arrivent. Blâmez-les auſſi quelquefois avec prudence, quand il y aura de leur faute, ſur tout quand la faute ſera un peu notable: & appliquez-leur ce remede dans la Confeſſion, pour le rendre plus efficace. Ne les laiſſez pourtant jamais aller, ſans les avoir encouragés. C'eſt une conduite qu'on doit tenir géneralement à l'égard des ames qui ſont encore tendres, de temperer toûjours l'aigreur de la réprimande, par la douceur de l'exhortation. Car il faut donner à ces ames tous les ſoulagemens poſſibles.

V. Inſpirez-leur l'eſprit de penitence, & réduiſez les à ne ſe pardonner rien, dont ils puiſſent s'accuſer en public, leur recommandant beaucoup cette pratique. Et pour ce qui regarde les mortifications corporelles, faites-leur en concevoir une grande eſtime, & un grand deſir; ſi bien qu'ils vous en demandent beaucoup, & que vous leur en accordiez ſouvent, mais peu à la fois, comme par exemple, de prendre ſouvent la diſcipline, mais ſeulement pendant l'eſpace d'un *Pater*, ou d'un *Ave*. Faites-leur entendre que le frequent exercice de ces petites mortifications, ſert beaucoup à tenir la chair ſujette à

l'esprit, & l'esprit soûmis à Dieu, mais ayez soin de les moderer extrêmement. Car si vous leur en permettez beaucoup, la moindre tentation pourroit leur en faire naître le dégoût, & ils viendroient ensuite aisément à avoir horreur de la vie spirituelle. De plus, il est à propos qu'en leur accordant ces permissions, vous vous comportiez de telle sorte, qu'ils puissent juger que c'est avec peine que vous les leur accordez. Par ce moyen vous leur ôterez une pensée qui vient dans l'esprit à plusieurs, & qui les empêche d'avancer dans la voye de Dieu.

VI. Maintenez-les dans un grand dénuëment de toutes choses. Ce qui ne sera pas difficile, si dès le commencement vous pouvez avec adresse, les dégager de certaines petites attaches, qui viennent de l'instinct de la nature, comme d'aimer mieux une chambre que l'autre, de conserver curieusement quelques images, soit à cause de leur beauté, soit pour l'amour des personnes qui les leur ont données. Faites-leur bien comprendre les grands avantages, dont joüissent les ames qui ne tiennent à rien. Portez-les à se contenter, selon la regle, de ce qu'il y aura de pire dans la maison, qu'ils s'accoûtument à le deman-

der, & qu'ils ſoient bien-aiſes d'être les plus mal partagés. Procurez-leur avec diſcretion, les occaſions de pratiquer ce dégagement; & quand vous en trouverez quelqu'un, qui aura l'eſprit aſſez fort, faites-le paſſer par des épreuves un peu ſenſibles.

VII. Gardez-vous bien de marquer plus d'inclination pour les uns, que pour les autres. Ayez pour tous, une affection, & une douceur égale, leur rendant avec toute la tendreſſe de la charité tous les ſervices, que la regle, & l'obeïſſance vous permettront. Tenez pour certain, que vous aurez plus fait pour leur perfection, ſi vous leur avez gagné le cœur, que ſi d'ailleurs vous leur aviez donné toutes les meilleures inſtructions. De cette maniere vous les obligerez à avoir pour vous un amour réciproque, & une confiance filiale, qui fera qu'ils vous ouvriront tout leur cœur, & qu'ils vous abandonneront franchement tous leurs petits interêts. Il eſt ſur tout important, que vous ne receviez point les plaintes des uns contre les autres, & que vous n'écoutiez nullement les rapports qu'ils vous pourroient faire. Rien n'eſt plus préjudiciable à la paix & à l'union de la charité, que vous devez conſerver entre eux,

que ces sortes de délations.

VIII. Occupez-les avec une telle moderation, que vous ne les jettiez point dans l'empressement de l'étude, & que vous ne leur laissiez pas aussi trop de loisir. Ne leur prescrivez jamais de tâche pour un certain temps, comme pour un jour, ou pour une semaine. Après les passions, & le peché, rien ne nuit tant à une ame, que l'empressement du travail, lorsqu'on se hâte d'achever quelque ouvrage dans un temps limité. En prétendant faire avancer ces pauvres enfans dans les sciences, vous gêneriez en eux l'esprit de Dieu, & vous les feriez sortir de ses voyes, pour les jetter dans celles de la nature, & dans un état profane; & tout contraire à leur vocation. Dieu veut les posseder sans embarras, & dans une pleine liberté; & toute son operation vise à les détacher du temps, & des choses temporelles, pour se les unir, & les attacher absolument aux seuls interêts de son amour & de son service.

IX. Prenez garde qu'ils ne se lient par une amitié particuliere avec quelques-uns des nôtres, ou des externes. Tandis qu'ils seront ainsi liés, ils n'avanceront jamais dans la vertu. C'est pourquoy retranchez d'abord toutes les

petites communications, qui tendent à ces sortes d'attaches. Si neanmoins vous remarquiez que quelques-uns, qui auroient un vrai désir de leur perfection, profitassent de la conversation de quelques autres, il ne faudroit pas les empêcher de se voir en particulier, pourvû que les personnes avec qui ils se lieroient, fussent effectivement capables de les servir pour leur avancement.

X. Faites en sorte qu'ils ayent un grand respect, & beaucoup de déference les uns pour les autres, comme s'ils étoient des Princes, qui s'entr'aimant tendrement, ne dûssent converser ensemble qu'une seule fois en leur vie, ou comme si c'étoit avec nôtre Seigneur même qu'ils traitassent. Cette maniere de converser honnête, & religieuse, & cet esprit de sainte civilité, est extrêmement agreable à Dieu, & bannit de la conversation bien des puérilités, & des defauts, où l'on tombe ordinairement, quand on se laisse aller à son naturel.

Voilà à peu près les principes géneraux, qui peuvent les disposer à être conduits de l'esprit de Dieu. Observez ensuite soigneusement à quoy l'attrait de la grace les portera. Si c'est à un esprit de pénitence, ou à l'horreur de

quelqu'un de leurs vices en particulier, ou à l'amour de quelque vertu ; & dès que vous aurez reconnu en cela les desseins de Dieu, secondez son operation, & donnez-leur les instructions necessaires pour combattre ce vice, ou pour pratiquer cette vertu. Puis quand ils seront assés instruits, ordonnez-leur qu'après une communion, ils vous marquent par écrit, à quels actes de cette vertu ils s'affectionnent le plus, & de quels actes de ce vice ils veulent entreprendre de se defaire. Estimez toûjours beaucoup ce qu'ils vous témoigneront, que Dieu leur fera connoître, à moins que vous n'y découvriez manifestement quelque tentation, ou quelque tromperie de l'ennemi.

Quelquefois il ne paroît pas que ces ames profitent : & pour lors il faut doucement examiner leur conduite, voir quelle préparation ils apportent à leurs oraisons, à la confession, à la communion : les exhorter à quelque sainte pratique, à la devotion de nôtre Seigneur, à celle de la Sainte Vierge, & de Saint Joseph, à celle de l'Ange Gardien ; faire souvenir de tems en tems de ce que vous leur aurez recommandé, & dans les rencontres leur en dire toûjours quelque mot pour les ani-

mer de plus en plus au saint travail qu'ils ont entrepris.

ARTICLE II.

Avis aux Peres du troisiéme an, pour le temps de leur noviciat.

§. I.

LE troisiéme an de noviciat est si important, qu'il n'y a que Dieu, & les Peres, qui en sont les Directeurs, qui sçachent combien il est necessaire non seulement pour la perfection, mais pour le salut même des nôtres : & c'est avec juste raison, que nôtre Pere General n'en veut dispenser personne.

C'est une année de retraite, il la faut passer dans le silence, & dans le recueillement. Quiconque y vient sans être bien déterminé à y demeurer volontiers & à éviter toutes les occasions de parler, de converser, de se distraire, n'avancera pas beaucoup, parce qu'il faut s'éloigner des occasions, tandis que la vertu est encore foible.

Après cette année de retraite, nous passerons le reste de nos jours dans les emplois de la vie exterieure ; ainsi nous ne sçaurions maintenant trop nous appliquer aux exercices de la vie interieure.

Il arrive d'ordinaire deux conversions

à la plûpart des Saints, & aux Religieux, qui se rendent parfaits : l'une par laquelle ils se dévouënt au service de Dieu : l'autre par laquelle ils se donnent entierement à la perfection. Cela se remarque dans les Apôtres, quand nôtre Seigneur les appella, & quand il leur envoya le Saint Esprit ; en Sainte Therese, & en son Confesseur, le Pere Alvarez, & en plusieurs autres. Cette seconde conversion n'arrive pas à tous les Religieux ; & c'est par leur négligence. Le tems de cette conversion à nôtre égard, est communément le troisiéme an de noviciat. Animons-nous donc maintenant d'un nouveau courage, & ne nous épargnons point dans la voye du service de Dieu, parce que jamais elle ne nous sera plus difficile qu'elle est à present. Dans la suite elle s'adoucira peu à peu, & les difficultés s'applaniront. Car purifiant nôtre cœur de plus en plus, nous recevrons aussi des graces en plus grande abondance.

§. II.

Il y a trois choses à quoy nous devons particulierement nous étudier dans la Compagnie. La premiere est l'amour de nôtre Seigneur, que nous devons reconnoître pour nôtre Fondateur, S. Ignace n'étant que son Lieutenant.

La seconde est un sincere mépris de nous-mêmes, qui nous fasse desirer le rebut, & le dernier lieu en toutes choses, & retrancher tous les desirs des emplois honorables, des grands succès, & de l'estime des hommes. Si nous pretendons demeurer dans un état de vertu médiocre, sans veritablement aimer, & rechercher nôtre propre abjection, nous ne serons jamais disposés aux grandes graces que Dieu nous feroit, s'il ne trouvoit point en nous cet obstacle. Pour avoir cet amour, & ce desir du mépris, il faut l'aller puiser dans le cœur de J. C. y entrant souvent pour y considerer le Verbe aneanti, & la très-sainte humanité aneantie en récollection. Que si quelques-uns disent qu'il y a danger qu'elle n'empêche les fonctions de zele, à quoy nôtre vocation nous oblige, je réponds que c'est tout le contraire, & qu'il est certain qu'un homme d'oraison fera plus en un an, qu'un autre en toute sa vie. Il faut demander incessamment ces trois choses à Dieu, & à nôtre Seigneur J. C. & à S. Ignace, sur tout pendant l'Octave de sa Fête.

§. III.

Nous devons nous appliquer toute nôtre vie à trois choses. La premiere

eſt l'amour de Dieu. Pluſieurs même de ceux qu'on tient pour les meilleurs Religieux, paſſent leur temps dans les emplois du ſervice de Dieu, ſans élever preſque jamais, ou du moins fort peu, leur attention à Dieu même. Helas, tout ce qui peut nous occuper hors de Dieu, qu'eſt-ce en comparaiſon de Dieu? Tout ce qui n'eſt point Dieu, n'eſt rien. La conſideration d'un Dieu eſt quelque choſe de ſi grand, que ſi un homme avoit fait, & ſouffert pour la gloire de Dieu, tout ce que tous les hommes ont fait, & enduré depuis le commencement du monde, ce ne ſeroit encore rien pour une telle majeſté. Les Saints ont été dans ce ſentiment. La ſeconde eſt un continuel mépris de nous-mêmes, de nos actions, & de tout ce qui nous touche, avec une ſainte haine de tout ce qui eſt en nous de contraire à Dieu. La troiſiéme eſt une horreur & une déteſtation du peché, & de tout ce qui nous porte au peché, nous regardant ſans ceſſe comme une ſentine, & un égout de tous les maux.

Il y a deux choſes à quoy nous devons vaquer ſans ceſſe durant toute nôtre vie. La premiere, à nous purger de plus en plus des pechés veniels. La ſeconde, à chercher Dieu, tant par l'oraiſon, y

employant tout le tems, que nous avons de libre; que par la ferveur, & la fidelité à nous aquiter des devoirs de l'obéïssance, ne souffrant dans nôtre cœur aucune passion, aucune affection, ny aucun desir pour d'autres lieux, ou pour d'autres emplois, que ceux à quoy l'obéïssance nous attache. Pour en venir là, il faut absolument avoir le don d'oraison.

§. IV.

Trois choses nous sont d'une particuliere néceßité pendant tout le cours de nôtre vie spirituelle. La premiere, de nous étudier continuellement à la pureté de cœur par la vigilance à connoître, & à mortifier nos passions. La seconde, de nous adonner de plus en plus à la connoissance, & à l'amour de nôtre Seigneur, sans quoy nous n'aurions jamais une spiritualité solide, ni sublime. La troisiéme, de ne nous point amuser à regarder, ny à goûter les lumieres, & les sentimens que Dieu nous donne: parce que ces sortes de graces produisent leur effet dès le moment que nous les recevons, & ainsi il est inutile de s'arrêter à les considerer. Cela ne sert qu'à nourrir l'amour propre. Nous ne devons faire de réflexion sur ce que Dieu opere en nous, que pour nous affermir dans

dans le bien qu'il nous inspire, pour nous confondre de la faveur qu'il nous fait, & pour pratiquer l'abnégation, qu'il demande que nous ne nous attachions qu'à Dieu seul, & non pas à ses dons.

Ce que le P. Directeur nous recommande continuellement, dit le Pere Rigoleu, *c'est la pureté de cœur, le recueillement, & l'oraison; d'éviter les péchés veniels; de ne nous charger que de peu d'action, à moins que l'obéissance ne nous oblige d'en prendre davantage; de nous adonner beaucoup aux exercices d'humilité les plus bas, & les plus méprisés; de conserver toûjours une grande liberté d'esprit.*

ARTICLE III.

Avis aux Peres du troisiéme an au sortir de leur Noviciat, pour le reste de leur vie.

L'Année qui suit immediatement nôtre troisiéme an de Noviciat, est fort dangereuse, sur tout les trois ou quatre premiers mois. C'est un tems de crise, d'où le reste de la vie dépend. La ferveur & la régularité, qu'on témoigne, ne plaisent pas à ceux qui n'ont pas la conscience si tendre. On n'a pas quelquefois le courage de soûtenir constamment le parti de la perfection; on craint de déplaire aux hommes; on s'en-

nuie d'aller contre le courant ; on se relâche, on tombe, puis on se releve ; on retombe, & enfin on rencontre quelques objets plus puissans, qui peu à peu ruinent tous les bons desseins qu'on avoit formés ; si bien qu'au bout de quelque temps on trouve, que l'on est revenu à son premier état, & l'on suit, comme auparavant, le train commun des imparfaits.

Après nôtre troisiéme an de Noviciat, nous devons principalement nous maintenir dans une grande pureté de cœur, par la fuite des moindres pechés veniels, & dans une grande liberté de cœur par la mortification de toutes sortes d'affections dereglées, & d'attaches aux creatures, jusqu'à ne desirer pas même plus de graces, qu'il ne plaît à Dieu de nous en donner.

Examinons souvent la situation de nôtre cœur, & voyons s'il n'y a point quelque empressement, quelque trouble, quelque mouvement desordonné. Quand nous nous trouverons trop chargés d'occupations, demandons au Superieur d'en être déchargés, au moins d'une partie pour un temps. Quittons celles qui ne nous sont pas commandées: veillons pour lors plus soigneusement sur nous-mêmes, & fortifions-nous da-

vantage par l'oraison, & par nos autres exercices de dévotion, & de pénitence.

Voicy, dit le Pere Rigoleu, *les points qu'il nous recommandoit le plus souvent, & avec le plus de zele.*

I. La pureté de cœur, qui s'acquiert par une soigneuse vigilance sur nôtre interieur, & par la confession journaliere, dont il faut faire grand cas. Car plus on se confesse, plus on se purifie, la grace propre de ce Sacrement étant la pureté de conscience. Ainsi chaque confession, outre l'accroissement de la grace habituelle, & des dons, communique encore une nouvelle grace sacramentelle; c'est-à-dire, un nouveau droit à recevoir de Dieu les graces actuelles, & les secours nécessaires pour s'affranchir de plus en plus du peché.

II. Une pleine, & entiere fidelité à l'égard de Dieu, luy donnant toûjours le meilleur de nôtre cœur, ne procedant point avec luy comme par finesse, & en biaisant, ne cherchant point de détours dans ses voyes, le servant, autant qu'il est possible, de toute l'étenduë de nôtre cœur: n'ayant que Dieu pour but de tous nos desseins, & de toutes nos entreprises. Saül n'avoit pas plus griévement peché que David, & cependant

à proportion que nous serons plus fideles à cooperer à la grace.

VII. Ne nous attribuer, ni approprier jamais les graces, que Dieu nous fait, ni ne nous en glorifier, ou nous exalter en nous-mêmes, non plus que pour les succès de nos emplois, & de nos travaux, comme d'une harangue, d'une tragedie, d'une déclamation, d'un sermon. Dieu nous laisse l'utilité de ces choses, mais pour la gloire, il se la reserve : elle luy est dûë, & c'est une vanité insupportable, que de nous l'attribuer.

VIII. Au sortir de cette année de retraite prenons garde, qu'il ne semble, que nous voulions enseigner, ou reformer les autres. Faisons de nôtre part ce que nous pourrons, & desirons d'en faire incomparablement davantage. Parlons discretement de la plus haute perfection à ceux qui en sont capables. Ne disons pas du premier coup ce que nous sçavons de meilleur : car en cela il y auroit de la vanité, & ce seroit sans profit.

Il nous importe extrêmement dans la Compagnie, d'être bien persuadés, que nulle dispense de nos vœux n'est valable devant Dieu, sans une cause légitime,& qui puisse passer au Jugement de

Dieu. Si bien, que tout Jesuite, qui obtient cette dispense sans juste sujet, est veritablement Apostat devant Dieu, quoiqu'aux yeux des hommes, & comme l'on dit, *in foro externo*, il soit en assurance.

ARTICLE IV.

Avis pour les Prédicateurs.

§. I.

SI un Prédicateur n'est homme d'oraison, il ne fera jamais grand fruit, parce que ses prédications, pour le regard du dessein, des pensées, du stile, du geste, & pour les vûës imparfaites, & les intentions impures qu'il aura euës en tout cela, seront pleines de pechés, du moins veniels.

Le profit des auditeurs dépend extrêmement de la vertu du Prédicateur, & de son union avec Dieu, qui luy peut donner en un quart-d'heure d'oraison, plus de pensées, & des pensées plus propres pour toucher les cœurs, qu'il n'en trouveroit en un an de lecture, & d'étude.

On se tuë à force d'étudier pour faire de beaux sermons; & cependant on ne fait presque point de fruit. D'où vient cela? C'est que la Prédication est une fonction surnaturelle, aussi bien que le

salut des ames, qui est la fin qu'on prétend; & il faut que l'instrument soit proportionné à cette fin. Or ce n'est point la science, ni l'éloquence, ni les autres talens humains; mais la sainteté de vie & l'union avec Dieu, qui nous rendent des instrumens propres à procurer le salut des ames. La plûpart des Prédicateurs ont assez de science, mais ils n'ont pas assez de dévotion, ni de sainteté.

§. II.

Le vray moyen d'acquerir la science des Saints, & d'avoir dequoy remplir un sermon, une exhortation, un entretien spirituel, ce n'est pas tant d'avoir recours aux livres, qu'à l'humilité interieure, à la pureté de cœur, au recueïllement, & à l'oraison.

C'est ainsi qu'en ont usé les saints Peres, qui ont expliqué l'Ecriture; les saints Docteurs Scolastiques, qui ont enseigné la Theologie avec le plus de succès; les saints Prédicateurs, qui ont prêché l'Evangile avec le plus de fruit.

Quand une ame est parvenuë à une entiere pureté de cœur, Dieu l'instruit luy-même, tantôt par l'onction des consolations spirituelles, & des goûts interieurs, tantôt par des lumieres douces, & affectueuses, qui apprennent

mieux à parler au cœur des auditeurs, que ne peut faire l'étude, ou les autres moyens humains. Dieu a tenu cette conduite à l'égard des Ouvriers Apoſtoliques de nôtre Compagnie. Ainſi le P. Edmond Auger, accablé d'affaires, & n'ayant prèſque pas le loiſir d'étudier, raviſſoit la France par ſes Prédications, qui operoient des converſions merveilleuſes.

Ce chemin étant le plus court, & le plus aisé pour faire du fruit dans les ames, nous le devrions tenir, laiſſant celuy, qui eſt le plus long, & le plus difficile; ſçavoir cette grande application à l'étude, qui deſſeche l'eſprit de dévotion. Mais nous ne pouvons nous défaire de nôtre propre ſuffiſance, ni nous abandonner à Dieu.

§. III.

Un Prédicateur doit bien parler, & ne pas négliger l'élocution. Le reſpect, qui eſt dû à la parole de Dieu, demande cela. Il faut cependant qu'il évite une politeſſe trop étudiée, de peur que l'oreille de ſon auditeur ne s'attache aux paroles, & à l'éloquence, ce qui empêcheroit tout le fruit du Sermon. Il ſe prêcheroit ſoi-même, & non pas Jeſus-Chriſt.

Quand il s'eſt fait un bon ſtile, il ne

doit plus penser, qu'à faire en sorte, que la grace anime en luy l'art & la nature ; & que l'Esprit de Dieu regne dans son discours, comme l'ame fait dans le corps.

Pour cet effet il doit demander au Saint-Esprit les pensées, qu'il sçait être propres pour toucher le cœur de ses auditeurs.

Il ne doit aimer, ni priser, ni loüer, que J.C. & ce qui le touche ; ne vouloir être luy-même aimé, loüé, ni estimé de personne ; & n'avoir en vûë, que de faire connoître, & aimer nôtre Seigneur, & d'attirer tout le monde à son service.

§. IV.

C'est une chose prodigieuse de voir des hommes appellés à la vie apostolique, porter l'ambition, & la vanité dans le sacré ministere de la Prédication. Quel fruit peuvent-ils faire ? Ils ont obtenu ce qu'ils poursuivoient depuis six ou sept ans. Ils en sont venus à bout aux dépens d'une infinité de pechés & d'imperfections. Quelle vie ! quelle union avec Dieu ! comment Dieu se servira-t-il de tels instrumens ? De là viennent les mécontentemens, les chagrins, les troubles, les chûtes funestes. L'un tombe de ce côté-là, l'autre de celuy cy. Celuy-là dans des scrupules, &

des gênes de conſcience qui ne luy donnent point de repos. Celuy-cy dans des murmures contre les Superieurs, dans des revoltes d'eſprit, qui luy rendent le joug de l'obéïſſance inſupportable. Cet autre ſort de la Compagnie. Leur malheur vient de ce qu'ils ne ſont pas entrés dans leur employ par la voye de l'obéïſſance.

ARTICLE. V.

Avis pour divers emplois de la Compagnie.

§. I.

LA Compagnie étant un état ſurnaturel, afin que les moyens dont elle ſe ſert, & la fin qu'elle ſe propoſe ayent de la proportion, il faut que ſon gouvernement ſoit ſurnaturel. Ainſi les Superieurs qui ſe conduiſent ſeulement par la prudence naturelle, ſe trompent ſouvent. Joſué fut trompé par les Gabaonites, parce qu'il ne conſulta pas le Seigneur. Tout Superieur doit agir par des principes ſurnaturels; & de même à proportion un Regent, un Directeur.

§. II.

C'eſt l'eſprit interieur, & non les ordonnances, qu'il faut augmenter dans la Compagnie. La multiplication des ordonnances vient de la prudence humaine, qui s'appuye davantage ſur ſes

niment sensuelle, & pleine d'une infinité de pensées, de desirs, & d'affections terrestres, qui éteignent en nous l'Esprit de Dieu. Peu de personnes se donnent tout-à-fait à Dieu, & s'abandonnent à la conduite du Saint Esprit de telle sorte, que luy seul vive en eux, & soit le principe de toutes leurs actions.

§. IV.

Comme tous ceux qui sont en état de grace possedent les dons du Saint Esprit, ils en font quelquefois des actes; mais ce n'est que comme en passant, & si subitement, qu'ils ne s'en apperçoivent presque pas. Ainsi ils demeurent toûjours en même état, sans avoir part aux largesses du Saint Esprit, à cause de l'opposition qu'il trouve en eux.

CHAPITRE IV.

Des dons du Saint Esprit en particulier.

ARTICLE I.

Du Don de Sagesse.

ON définit la sagesse, une science aquise par les premiers principes: car *le nom de sagesse vient de celuy de saveur: comme le goût est propre à discer-*

Sapiens dictus est à sa-

rement de l'application du Directeur, à reconnoître tout ce qui se passe dans l'ame à laquelle il donne les exercices : & pour cela il faudroit, s'il étoit possible, luy parler plusieurs fois le jour, & voir ce que la grace, la nature, & le démon operent en elle, & l'aider selon ses besoins.

Il y a deux excès à éviter dans la conduite des personnes spirituelles. L'un est de croire trop aisément les ames, qui lisant les merveilleuses operations de la grace dans les Saints, aux moindres goûts qu'elles ont, s'imaginent déja être favorisées des mêmes. Vanité dangereuse. L'autre est de tenir les esprits trop bas, & de ne les laisser jamais s'élever au point de perfection, où Dieu les appelle. Il y a des Directeurs qui ne veulent point oüir parler de contemplation, ni de visites du ciel, ni de graces extraordinaires. Illusion fort préjudiciable à l'avancement des ames.

§. III.

Dans la décision des cas de conscience, il faut faire plus de fonds sur les lumieres du Saint-Esprit, qui font la science des Saints, que sur le raisonnement humain. Ceux qui en cela se fondent sur *l'argument de parité*, tombent souvent dans l'erreur. Il est permis, par

exemple, de tuer un homme qui veut vous ôter vôtre bien : donc il est permis de tuer celuy qui veut vous ôter l'honneur par une calomnie. Ce raisonnement n'est pas bon ; en des cas encore plus semblables, l'un ne s'ensuit pas de l'autre. C'est assez dans les choses morales, que ce soit deux cas differens, pour ne pas juger de l'un comme de l'autre, quelque peu de diversité qu'il semble y avoir entre eux.

§. IV.

Si dans nos classes nous témoignions aux enfans des riches, que nous faisons cas d'eux, par la consideration des avantages de la fortune, nous aurions grand tort, nous leur nuirions extrêmement à eux-mêmes, parce que nous les nourririons dans cet esprit d'orgueil, que les richesses inspirent, & nous scandaliserions les autres, qui verroient que nous nous laisserions ébloüir, comme le reste des hommes, par l'éclat des grandeurs du siecle, pour lesquelles nôtre profession nous oblige de n'avoir, & de ne marquer que du mépris, & de l'aversion.



✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱:✱:✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

TROISIE'ME PRINCIPE.

La pureté de cœur.

CHAPITRE I.

Sa nature & ses proprietés.

ARTICLE I.

En quoy consiste la pureté de cœur.

LA pureté de cœur consiste à n'avoir rien dans le cœur, qui soit tant soit peu contraire à Dieu, & à l'operation de la grace.

Tout ce qu'il y a de creatures au monde, tout l'ordre de la nature, & celuy de la grace, toute la conduite de la Providence, tend à ôter de nos ames ce qui est contraire à Dieu. Car jamais nous n'arriverons à Dieu, que nous n'ayons corrigé, retranché, détruit, soit en cette vie, soit en l'autre, tout ce qui est contraire à Dieu.

ARTICLE II.

Combien la pureté de cœur nous est necessaire.

§. I.

LE premier moyen pour arriver à la perfection, est la pureté de cœur,

Par elle seule un S. Paul Ermite, une sainte Marie Egyptienne, & tant d'autres saints Solitaires, y sont parvenus. Après la pureté de cœur, suivent les préceptes, & la doctrine spirituelle des livres : puis la direction, & la fidele cooperation aux graces. Voilà le grand chemin de la perfection.

Nous devons mettre tout nôtre soin à purifier nôtre cœur, parce que c'est là qu'est la racine de tous nos maux.

Pour concevoir combien la pureté de cœur nous est necessaire, il faudroit comprendre quelle est la corruption naturelle du cœur humain. Il y a en nous une malice infinie, que nous ne voyons pas, parce que nous n'entrons jamais sérieusement dans nôtre interieur. Si nous le faisions, nous y trouverions une infinité de desirs, & d'appetits dereglés d'honneur, de plaisir, de commodités, lesquels boüillonnent sans cesse dans nôtre cœur.

Nous sommes si pleins d'idées fausses, & de jugemens erronés, d'affections dereglées, de passions & de malices, que nous aurions honte de nous-mêmes, si nous nous voyïons tels que nous sommes. Imaginons-nous un puits bourbeux, duquel on tire incessamment de l'eau ; au commencement ce qu'on en

tire, n'est quasi que de la bouë, mais à force de tirer, le puits se purifie, & l'eau devient plus claire; de sorte qu'à la fin on en tire de l'eau fort belle, & cristalline. De même travaillant sans cesse à purger nôtre ame, le fonds se découvre peu à peu, & Dieu y manifeste sa presence par de puissans & merveilleux effets, qu'il opere en l'ame, & par elle pour le bien des autres.

Quand le cœur est bien purgé, Dieu remplit l'ame & toutes ses puissances, la memoire, l'entendement, la volonté de sa sainte presence, & de son amour. Ainsi la pureté de cœur conduit à l'union divine, & l'on n'y arrive point ordinairement par d'autres voyes.

§. II.

La voye la plus courte, & la plus sûre pour arriver à la perfection, c'est de nous étudier à la pureté de cœur, plûtôt qu'à l'exercice des vertus, parce que Dieu est prêt de nous faire toutes sortes de graces, pourvû que nous n'y mettions point d'obstacle. Or c'est en purifiant nôtre cœur, que nous retranchons ce qui empêche l'operation de Dieu. De sorte quo les empêchemens étant ôtés, il n'est pas concevable combien Dieu opere en l'ame d'admirables effets. Saint Ignace disoit que les Saints

mêmes mettoient de grands obstacles aux graces de Dieu.

§. III.

Sans une grace abondante, nous ne ferons jamais d'excellentes actions de vertu, & jamais nous n'aurons cette abondance de graces, qu'après l'entiere purgation de nôtre cœur. Mais quand nous serons parvenus à cette parfaite pureté de cœur, nous exercerons les vertus, dont l'occasion nous sera presentée; & pour le regard des autres, dont nous n'aurons pas l'occasion, nous en aurons l'esprit, &, pour ainsi dire, l'essence; ce que Dieu recherche principalement; car on peut faire quelque acte d'une vertu, sans en posseder l'esprit & l'essence.

§. IV.

Entre tous les exercices de la vie spirituelle, il n'y en a point à quoy le démon s'oppose plus, qu'à l'étude de la pureté de cœur. Il nous laissera faire quelques actes exterieurs de vertu, nous accuser en public de nos fautes, servir à la cuisine, aller aux Hôpitaux, & aux prisons, parce que nous nous contentons quelquefois en cela, & que cela sert à nous flater, & à empêcher les remords interieurs de la conscience: mais il ne peut souffrir que nous jettions les

yeux ſur nôtre cœur, que nous en examinions les deſordres, & que nous nous appliquions à les corriger. Nôtre cœur même ne fait rien tant que cette recherche, & cette cure, qui luy fait voir & ſentir ſes miſeres. Toutes nos puiſſances ſont infiniment dereglées, & nous n'aimons point à en connoître les dereglemens, parce que cette connoiſſance nous humilie.

ARTICLE III.

L'ordre qu'il faut garder dans la pureté de cœur, & les divers degrès de pureté.

§. I.

L'Ordre qu'il faut garder dans la purgation du cœur, eſt premierement de remarquer les péchés véniels, & les corriger. Secondement, d'obſerver les mouvemens dereglés du cœur, & y remedier. Troiſiémement, de veiller ſur ſes penſées, & les regler. Quatriémement, de reconnoître les inſpirations de Dieu, ſes deſſeins, ſes volontés, & s'animer, à les accomplir. Tout cela ſe doit faire doucement, y joignant la dévotion de N. S. laquelle comprend une haute connoiſſance de ſes grandeurs, un profond reſpect pour ſa perſonne, & pour tout ce qui le touche; ſon amour & ſon imitation.

§. II.

Il y a quatre degrès de pureté, où nous pouvons parvenir par une fidele cooperation à la grace. Le premier est de nous purger des péchés actuels, & de la peine qui leur est dûë. Le second, de nous défaire de nos mauvaises habitudes, & de nos affections dereglées. Le troisiéme, de nous affranchir de cette corruption originelle, qu'on nomme *fomes peccati*, aliment du péché, laquelle est dans toutes nos puissances, & dans tous nos membres; comme il paroît dans les enfans, qui ont de l'inclination au mal, sans qu'ils en puissent encore faire les actes. Le quatriéme, de nous dégager de cette foiblesse, qui nous est naturelle, comme à des creatures tirées du neant : on la nomme *defectibilité*.

Le premier degré s'aquiert particuliérement par la pénitence. Le second, par la mortification, & par l'exercice des autres vertus. Le troisiéme, par les Sacremens, qui operent en nous la grace de nôtre réparation. Le quatriéme, par nôtre union avec Dieu, qui étant nôtre principe, & la source de nôtre être, peut seul nous fortifier contre les foiblesses, où nôtre neant de soy-même nous entraîne.

Une ame peut arriver à un degré de pureté, où elle ait un tel empire sur son imagination, & sur ses puissances, qu'elles n'auront plus d'exercice, que dans le service de Dieu. Elle ne pourra rien vouloir, ni se souvenir de rien, ni penser à rien, ni rien entendre, que par rapport à Dieu; de sorte, que dans la conversation, si l'on vient à tenir des discours vains, & inutiles, il faudra qu'elle se recueille en elle-même, faute d'especes, ou d'images, pour comprendre ce qui se dit, ou pour en conserver la memoire.

CHAPITRE II.

Les choses dont il faut purifier le cœur.

ARTICLE I.

Les péchés veniels.

NOus ne concevons le péché véniel, que comme une parole légere, une pensée vaine, une action de peu de consequence. C'est-là une grande illusion, puisqu'il est de la Foy, que Dieu punit un péché véniel de peines surnaturelles fort longues, & plus rudes, que les plus horribles tourmens de cette vie. D'où l'on infere qu'il faut que la malice du péché véniel soit incompara-

blement plus grande au jugement de Dieu, qu'elle ne l'est dans l'idée des hommes.

Le péché véniel est un si grand mal, qu'il oblige un Dieu d'une bonté infinie, & qui eût voulu demeurer sur la Croix pour l'amour des hommes, jusqu'à la fin des siecles, de condamner une ame qu'il aime, au plus grand de tous les supplices, quand elle paroît devant son Tribunal avec la soüillure de ce péché. Car le plus grand tourment qu'on puisse imaginer pour une ame séparée de son corps, c'est d'être privée pour jamais, ou pour un tems de la vûë de Dieu. Et c'est ce que merite le peché véniel, qui n'a point été expié par la pénitence pendant cette vie. Voilà de quelle maniere nous le devons considerer.

Nous ne regardons maintenant nos péchés, qu'en leur état physique, qui nous charme, ou dans leur être moral, que nous ne concevons gueres. Il faut les envisager dans leurs effets, & considerer, qu'ils empêchent nôtre union avec Dieu, & qu'ils nous éloignent pour jamais de luy en cette vie, si nous y perseverons. Il faut les voir comme opposés au bien de Dieu, qui est sa gloire, à nôtre avancement spirituel,

& au cours de la Providence qu'ils interrompent, & qu'ils changent à nôtre égard.

§. II.

Ce qui arrive aux séculiers à l'égard du péché mortel, nous arrive à nous autres Religieux, au sujet du véniel. Dans les Séculiers, la passion éteint la lumiere de la Foy, & celle de la raison. L'affection déreglée corrompt le jugement, & ils tombent ensuite dans les plus grands desordres. Les Juifs avoient assés de lumiere pour connoître que J. C. étoit Dieu; l'envie les aveugla, & ils firent mourir le Messie qu'ils attendoient. Socrate, Platon, Trajan, pouvoient connoître par la seule lumiere naturelle, les crimes abominables ausquels ils s'abandonnoient. Leur passion brutale les aveugla. Rien n'est plus manifeste, que l'obligation de restituer le bien d'autrui, quand on l'a injustement usurpé. Cependant nous voyons tous les jours, que l'avarice éteint toutes les lumieres naturelles, & surnaturelles, qui montrent cette obligation. L'on ne restituë point, & l'on ne le fera jamais. L'attache au bien, a tellement corrompu le jugement, qu'on n'a plus de lumiere pour cela.

C'est ainsi que nous nous endurcis-

sons dans l'habitude de quantité de pe-chés véniels. La vanité, la sensualité, l'attache à nos petites commodités, étouffent en nous les lumieres de la grace, qui font voir le mal qu'il y à dans ces sortes de fautes. Nous traitons de scrupuleux, ceux qui par une délicatesse de conscience tiennent une autre conduite. Et pour nous flater dans nôtre aveuglement, nous pallions de mille beaux pretextes, la passion qui nous aveugle. Nous nous forgeons une bonne intention, & après cela nous passons par-dessus tous les mouvemens de la grace.

§. III.

La ruine des ames vient de la multiplication des péchés véniels, qui cause la diminution des lumieres, & des inspirations divines, des graces, & des consolations interieures, de la ferveur, & du courage pour résister aux attaques de l'ennemi. De-là s'ensuit l'aveuglement, la foiblesse, les chutes frequentes, l'habitude, l'insensibilité, parce que l'affection étant gagnée, on péche sans sentiment de son péché.

Quiconque n'a pas soin d'éviter les péchés véniels, quand il auroit les succès du monde les plus éclatans dans les emplois de zele à l'égard du prochain,

il

il eſt en danger de ſe perdre luy-même. Car il eſt impoſſible que vivant de la ſorte, il ne tombe quelquefois dans le péché mortel, même ſans le connoître. Mais il ne laiſſe pas d'être coupable des péchés qu'il commet dans cette ignorance, parce qu'elle eſt comme affectée.

§. IV.

Ceux qui évitent ſoigneuſement les péchés véniels, ſentent ordinairement de la dévotion, & ont en leur ame une certitude morale, qu'ils ſont en état de grace. Au contraire, ceux qui ſe laiſſent aller à commettre ſans ſcrupule des péchés véniels, ne ſentent point l'onction de la ſolide pieté, & le Saint Eſprit ne leur donne point d'aſſurance qu'ils ſoient en grace.

§. V.

Dans nos chûtes, d'abord que nous nous en appercevons, il faut adorer Dieu interieurement, retourner à luy avec amour, luy demander pardon avec confiance, recommencer à bien faire, ſans jamais donner lieu à l'abbatement & à l'inquiétude.



ARTICLE II.

LES PASSIONS.

§. I.

Obſignationes diaboli. CLement d'Alexandrie appelle les paſſions, *les caracteres* du diable : comme ſi le démon par nos péchés, & par nos mauvaiſes habitudes, par nos affections dereglées, & par nos paſſions nous imprimoit ſa marque. Il fait alluſion à la marque des Empereurs, que les ſoldats portoient, & que Saint Auguſtin nomme *le caractere de la milice.* *Caracter militaris.*

Tant que nous ſommes ſujets à des paſſions, nous ſommes dans l'eſclavage de ſatan, qui leur donne le mouvement à peu près comme fait un organiſte aux orgues qu'il touche. Pour cet effet, il remuë les humeurs du corps, & les phantômes de l'imagination. Il reveille le ſouvenir des objets, & il en repreſente l'idée de la maniere qu'il ſçait être capable d'exciter la paſſion qu'il veut faire jouër : & ſi nous ne ſommes ſur nos gardes, il réüſſit ordinairement dans ſon deſſein. Il a ſouvent permiſſion de troubler les humeurs de nôtre corps ; de ſorte que nous devenons fâcheux aux autres, & à nous-mêmes.

§. II.

Les parfaits ont un tel empire ſur

leurs passions, qu'ils les gouvernent comme ils veulent. Elles sont en eux en quelque maniere comme elles étoient en nôtre Seigneur, en la Sainte Vierge, & en quelques Saints, plutôt des *propassions*, que de vrayes passions. C'est-à-dire, que ce sont des mouvemens de l'appetit interieur, semblables à ceux des passions, mais soûmis à la raison, & qui ne s'excitent que par ses ordres, & par l'impression de la grace, qui dirige la raison.

Les imparfaits sont tantôt dans la joye, tantôt dans la tristesse, selon que leurs passions sont dans le calme, ou dans le trouble : car la tristesse, & l'inquietude ne viennent que des affections, qui n'étant pas mortifiées, causent ces alterations de paix, & de trouble.

Ceux qui aspirent à la perfection, trouvent la tyrannie des passions insupportable, & tâchent de s'en affranchir par une continuelle application à les mortifier. Mais les gens du monde, qui sont dans un perpetuel esclavage, ne soupirent pas même après leur liberté. Ils aiment leurs chaînes : & comme dit Job, *ils trouvent leurs délices parmi les ronces, & les épines, qui les déchirent.*

Esse sub sentibus delicias putant Job. 30

§. III.

La concupiscence & les passions, éteignent insensiblement les lumieres infuses, & surnaturelles de l'entendement; de sorte qu'à la fin elles viennent à les étouffer entierement: ainsi l'on voit des esprits éminens, qui sont neanmoins très-aveugles dans les choses spirituelles. Quelqu'un a les yeux fort bons, il ne s'ensuit pas de là, qu'il ait un fort grand esprit: ce sont des facultés très-differentes. Ceux qu'une passion porte à faire profession de l'heresie (comme fit un Prince Allemand pour déplaire à Charles-Quint) au commencement ne sont heretiques, que d'affection & de passion, ayant dans l'ame un jugement contraire aux erreurs de la fausse religion, qu'ils professent exterieurement. Mais dans la suite la passion se fortifiant, & les péchés se multipliant, ce qui restoit des lumieres de la Foy se perd, l'entendement s'aveugle, & ils deviennent entierement heretiques.

Ainsi dans les matieres qui regardent la perfection, tous les desordres commencent par une passion, & par une affection déreglée pour quelque objet. Elle débauche peu à peu l'entendement, & celuy-cy se laisse enfin tellement gagner, qu'il ne porte plus de ju-

gement, qu'en faveur de la passion dont on est prévenu. L'on envisage quelque objet, un employ, par exemple, qu'on trouve commode, ou qui a de l'éclat. La passion s'excite, on aime, on desire cet employ. D'abord l'entendement éclairé des lumieres de la grace résiste à ce desir, & le comdamne: mais la passion s'augmentant, & les lumieres de la grace s'eteignant peu à peu, l'entendement ne fait plus de résistance. Il condescend aux inclinations dereglées de la volonté; il les approuve; il trouve des raisons pour les justifier, & corrompu par la volonté, il aide à son tour à la corrompre, luy proposant de fausses maximes pour autoriser son dereglement.

ARTICLE III.

Le fond d'orgueil qui est en nous.

§. I.

L'Orgueil est l'amour & le desir de nôtre propre excellence. C'est de tous nos vices le plus caché, le plus enraciné, celuy dont les occasions sont plus frequentes. Il s'en presente quelqu'une à toute heure, soit à l'égard du bien & des avantages que nous possedons, d'où nous tirons sujet de nous complaire en nous-mêmes, de nous éle-

ver au dessus des autres, & de vouloir être estimé & loüé : soit à l'égard du mal, & des défauts qui sont en nous, que nous tâchons de cacher, de déguiser, de diminuer, d'excuser, & que nous ne voulons pas même reconnoître interieurement. Nous faisons en un jour plus de cent actes d'orgueïl.

Ce vice est dans les Religieux d'une autre maniere, que dans les séculiers. Dans ceux-cy, l'objet & la matiere de leur orgueil est la fortune, & les biens exterieurs, en quoy ils desirent exceller : mais l'orgueïl est dans les Religieux comme dans les anges rebelles : il s'attache à leur excellence personnelle, & aux biens interieurs. C'est un grand mal, & la source de tous les maux.

§. II.

Pour nous rendre semblables à Dieu, il faut renoncer à la ressemblance du diable, laquelle consiste en l'orgueïl, en la vanité, en la présomption, & à celle des bêtes, qui consiste dans les passions, & dans les mouvemens déreglés de l'appetit sensuel.

Tout vice produit en l'ame quatre mauvais effets : 1. Il l'obscurcit, & l'aveugle. 2. Il la soüille. 3. Il la trouble, & la gêne. 4. Il l'affoiblit : mais entre

ces vices, celuy qui aveugle particulierement l'esprit, c'est l'orgueil; & celuy qui soüille particulierement le cœur, c'est la volupté.

Nous sommes naturellement toûjours disposés à nous laisser charmer par l'éclat de l'honneur, de l'applaudissement, & de l'estime des hommes, & par les attraits du plaisir, & de la satisfaction de nos sens; parce que nous ne donnons à la grace que fort peu d'empire sur nôtre esprit. C'est pour la même raison, que si l'on dit un mot de nos défauts, nous ne le pouvons supporter. Il excitera dans nôtre cœur trente mouvemens de colere, de chagrin, d'amertume, d'impatience.

Etrange injustice du cœur humain! Dieu nous a pardonné une infinité de pechés veniels, & quand nous les avons confessés parmi tant de rechutes, il nous a donné des consolations interieures pour marque & pour gage de nôtre reconciliation: & cependant nous ne pouvons oublier une parole désobligeante qu'on nous aura dite: une legere offense qu'on nous aura faite; nous en conservons toûjours le souvenir, & nous n'attendons que l'occasion d'en marquer nôtre mécontentement. Cela vient de la folle estime, & du faux

amour que nous avons pour nous-mêmes. Nous considerons plus nos interêts que ceux de Dieu, l'orgueil nous aveugle.

La malice de nôtre cœur orgueilleux paroît encore, en ce que si quelqu'un a le moindre défaut, bien que d'ailleurs il excelle en tout le reste, nous laissons là toutes les perfections qu'il possede, & nous nous attachons au deffaut qu'il a : nous y pensons, nous en parlons, nous en prenons occasion de moins estimer cette personne-là que nous, & de nous élever interieurement au dessus de luy ; de sorte que nous l'emportions dans nôtre estime par dessus tous les autres.

§. III.

Nous avons une extrême opposition à reconnoître les fautes que nous faisons contre les vertus que nous croyons avoir aquises, bien qu'en effet nous en commettions d'assez visibles. Mais nôtre esprit superbe ne peut se soûmettre à en faire un humble aveu, parce que cet aveu est contraire à l'idée que nous avons de nous-mêmes, & choque la vaine gloire dont nous nous flatons.

Nous sommes si pleins de mensonge, & de vanité, qu'encore que nous voyons bien que nous n'avons pas de

certaines vertus, si neanmoins nous en faisons par hazard quelques actes, pour lesquels on vienne à nous loüer, nous nous laissons aussi-tôt persuader, que nous avons ces vertus-là, & nous nous flatons de cette fausse opinion, semblables à ces foux, qui s'imaginent être Rois : car nous croyons être ce que nous ne sommes pas.

§. IV.

Si nous ne sommes extrêmement fideles à la grace, nous faisons tout, jusqu'aux actions les plus saintes par un motif de propre excellence ; de sorte que si nous disons la Messe, si nous allons à l'oraison, si nous faisons nôtre lecture spirituelle, ou quelque autre exercice ; ce que nous envisageons en cela, c'est nôtre agrandissement spirituel. Ce motif-là est desordonné. Ce que nous devons nous proposer, c'est de tendre à Dieu, & de nous unir à luy par ces saints exercices. Ce dernier motif ne regarde que la gloire de Dieu. Il est conforme à la volonté de Dieu. Il est pur & desinteressé. Il est agréable à Dieu.

§. V.

Nous sommes quelquefois trop sensibles aux mécontentemens qui nous viennent de la part des Superieurs, &

de la Religion. Quel état de vie y a-t-il au monde où l'on ne souffre pas de temps en temps quelque déplaisir ? Si l'on nous refuse une chose qu'on n'est pas obligé de nous accorder ; un congé, par exemple, nous nous en plaignons hautement, & nous murmurons. Qu'y a-t-il de plus injuste ? un peu d'humilité, un peu de mortification nous exempteroit de bien des peines.

§. VI.

Dieu pese les cœurs ; quelquefois il retire ses graces, parce qu'il voit combien nous avons d'orgueïl. Il prévoit que s'il nous donnoit davantage de consolations, & de lumieres ; s'il nous accordoit de certaines faveurs, nous en deviendrions plus superbes. Nous sommes déja sur le bord du précipice, & pour nous empêcher d'y tomber, il nous prive des graces, qui seroient l'occasion de nôtre chute : ainsi refusa-t-il à S. Paul la délivrance de cette importune tentation d'impureté, de peur que la vanité ne luy enflât le cœur. Ce n'est pas que S. Paul fût superbe : mais Dieu vouloit empêcher qu'il ne le devînt.

§. VII.

Nous avons le cœur infiniment petit. Si Dieu nous donne la moindre consolation, une larme de devotion, nous en

prenons sujet de nous élever merveilleusement à nos yeux ? Qu'est-ce pourtant que cela ? ce n'est pas la milliéme partie de ce que Dieu nous veut donner. Imaginons-nous un pauvre, qui vient de recevoir un soû de la main d'un grand Seigneur ? il s'en va tout triomphant de joye, sans attendre les largesses de ce Seigneur, qui veut luy jetter des poignées de pistoles. Voilà justement comme nous faisons.

ARTICLE IV.

Qu'il ne faut rien négliger des moindres imperfections.

§. I.

NOus devons avoir un très-grand soin des moindres mouvemens de la vie de l'esprit, puisque Dieu en fait plus de cas, que de toutes les occupations, & de toutes les actions de la vie naturelle.

Avoir étouffé dans son cœur le mouvement d'une passion, ou d'une inclination dereglée ; avoir arraché de son ame une seule imperfection, c'est avoir plus gagné, que si l'on avoit acquis la possession de cent mille mondes pour une éternité.

Quand nous n'aurions gagné autre chose en travaillant toute une

journée, comme des porte-faix, que de nous affranchir d'une pensée inutile, nous devrions nous estimer bien récompensés de nôtre peine.

§. II.

Certaines choses petites en elles mêmes, sont neanmoins de grande consequence à l'égard des Religieux. Ainsi marcher avec immodestie par la ville, se laisser aller à quelque sensualité à la table des seculiers, rire avec éclat devant des externes; ce sont des fautes petites en elles-mêmes, mais considerables pour leurs suites; parce que de là les seculiers inferent, que ceux en qui ils les remarquent n'ont pas beaucoup de dévotion, & ensuite perdent l'estime qu'ils avoient pour l'Ordre. Ainsi dire quelque chose au desavantage d'une maison, ou du Superieur de cette maison, à quelqu'un qui doit y aller demeurer, c'est une faute notable, parce qu'elle ôte à ce Religieux l'indifference qu'il doit avoir pour toutes sortes de lieux, laquelle est de grande consequence. Ce défaut est assez ordinaire.

§. III.

Il faut soigneusement retrancher de certaines velleïtés, ou actes de volonté inefficaces, que nous formons sans cesse à l'égard de divers objets, qui ex-

citent en nous des ſentimens imparfaits, comme d'orgueil, d'envie, d'aigreur, de ſenſualité ; parce que de ces actes inefficaces naiſſent les efficaces, & d'une ſimple velleïté on en vient aiſément à une volonté pleine, & deliberée. Toutefois en matiere de dévotion ces volontés inefficaces ſont bonnes, comme remarque Suarez.

ARTICLE V.

De l'abnegation de nos inclinations pour nous mettre dans une ſainte indifference.

§. I.

NOus avons ordinairement dans l'ame de certaines choſes qui gâtent tout nôtre interieur. Ce ſera quelque affection dereglée, quelque deſſein, ou quelque deſir d'un lieu, d'un emploi, d'une charge. Il faut nous étudier à une entiere indifference, & proteſter que nous ne cherchons rien, ſinon de poſſeder Dieu en cette vie, autant que nous le pouvons poſſeder : & que tout le reſte nous eſt indifferent.

C'eſt à tort que nous nous plaignons quelquefois de n'avoir pas aſſez d'occupation dans les lieux où nous demeurons. Cette plainte vient de ce que nous ne ſommes pas aſſès détachés de nos inclinations, & de nôtre propre vo-

lonté. Nous n'avons point une parfaite indifference pour toutes sortes d'emplois : nous avons des desseins particuliers. Nous voudrions estre employés à de certaines choses ausquelles nous nous bornons ; à prêcher, par exemple, ou à diriger une Congregation dans une telle ville : & quand on ne nous donne pas ces occupations-là, il nous semble que nous avons les mains liées ; nous nous imaginons estre sans emploi : c'est une illusion. Quiconque a la volonté portée indifferemment à toute sorte de bien, & ne se forme point de dessein de luy-même, n'aura que trop d'occupation. Premierement l'oraison, qui seule peut faire l'emploi d'un Religieux : mais ceux qui n'y ont pas fait de progrès dans leur jeunesse, ne s'y adonneront jamais dans leur vieillesse. Ensuite la visite des Hôpitaux, & des prisons ; les Catéchismes, qui est un ministere si propre de la Compagnie, & que saint Ignace, & nos premiers Peres ont exercé avec tant de zele : quelques Exhortations à des Religieuses ; quelques Missions aux Parroisses de la campagne pour un ou deux jours, &c.

Vous aspirez à un certain employ : vous voulez par exemple avoir cette classe dans un tel College. Supposons

que vous l'obteniez par intrigue, ou par importunité. Il est vray que vôtre propre volonté se trouvera satisfaite, mais du moins tout le travail de cette Classe sera pour vous sans fruit ; vous aurez beau l'offrir à Dieu ensuite par de bonnes intentions actuelles. Il ne luy sera point agréable, parce qu'il n'est point conforme à sa volonté. Ce n'est point là tout ce qu'il desiroit de vous. Toute la grace que Dieu vous peut faire dans cette rencontre selon sa conduite ordinaire, c'est d'empêcher que dans cet employ il ne vous arrive quelque grande chute : si ce n'est qu'ayant reconnu vôtre faute, vous vous mettiez sincerement dans la disposition de prendre un autre employ ; & qu'en informant les Superieurs, vous vous resigniez absolument à leur volonté.

§. II.

Vous avez beau dire que vous êtes indifferent à tout ; si vous faites cas de certains emplois éclatans, vous ne l'êtes pas. Tant que cette estime durera, vôtre pretenduë indifference ne sera qu'une vraye hypocrisie.

Il n'est pas possible d'être indifferent, si premierement on n'estime la vie interieure, & qu'on n'en ait assez de connoissance pour la préferer à toute

autre occupation. Secondement, si l'on ne méprise tout l'éclat des fonctions exterieures, tout le goût qu'on y trouve, & tous les avantages qu'on s'y promet. Sans cela on pourra bien avoir quelque sorte d'indifference, mais avec peine & contrainte. Elle ne sera pas constante, parce qu'après tout, le cœur ne se peut passer d'aimer quelque chose. Mais si l'on aime, & si l'on prise comme il faut la vie interieure, on sera éternellement indifferent pour tous les emplois de la vie exterieure, parce que celle-là, quand on la connoît, a incomparablement plus d'attraits,& de delices,que celle-cy; c'est de quoy il nous importe extrêmement de nous bien convaincre : car comme l'on ne persuade aux seculiers le mépris des richesses, qu'en leur montrant qu'ils peuvent acquerir d'autres biens plus solides, & plus durables; de même nous ne mépriserons la satisfaction, que nous pouvons nous promettre des emplois exterieurs, que quand nous serons pareillement convaincus, que nous en trouverons une bien plus solide dans le recueïllement de la vie interieure.

Sans le don d'oraison, nous n'aurons jamais une parfaite indifference, universelle & constante. Nous pourrions bien avoir quelque indifference pour

de certaines choses, & pour un temps : mais elle ne seroit pas entiere ni paisible, elle seroit toûjours accompagnée de peines, & combatuë de beaucoup de répugnances.

§. III.

Il faut être tellement indifferent, qu'on se porte plus volontiers aux choses pour lesquelles on ressent le plus d'aversion, & qu'on les demande à Dieu, & aux Superieurs. Quiconque ne peut pas encore en venir là, est bien éloigné de la vraye indifference.

Quelques-uns n'ont point de desseins, mais ils ont de l'esperance d'un tel employ, d'un tel bien : il faut encore se défaire de cela pour être dans une parfaite indifference.

Nous devons vivre dans un grand abandonnement de nous-mêmes aux volontés de Dieu, aux ordres de sa providence, & aux dispositions de l'obeïssance, sacrifiant à Dieu toutes nos prétentions, & toutes les esperances humaines, que nous avons sans fin, sur tout dans la jeunesse. Les jeunes gens vivent de l'esperance de l'avenir ; les vieillards du souvenir du passé.

Considerons qu'il n'y a rien de plus vain, que ces sortes d'esperances ; qu'elles nous trompent ordinairement ; que

de cinquante, à peine y en a-t-il trois, qui réüssissent, Dieu prenant plaisir à les confondre, parce qu'elles sont autant d'usurpations sur ses droits : enfin, que de procurer leur succès, c'est sortir des voyes de la Providence, & quitter la route que Dieu nous avoit tracée de toute éternité.

ARTICLE VI.

Comment on se doit comporter dans les graces, & avec quelle abnegation il les faut recevoir.

§. I.

L'Abnegation des commençans, consiste à se retirer des occasions du péché, à mortifier ses passions, sa propre volonté, & son jugement propre. L'abnegation de ceux qui ont déja fait quelque progrès dans la vie spirituelle, est de ne se point attacher aux dons de Dieu. Car bien que nous confessions que nous tenons tout de Dieu, nous agissons neanmoins, comme si nous avions de nous-mêmes les graces qu'il nous donne par une pure misericorde : comme si nous les pouvions retenir, & que nous les possedassions de la maniere que nous possedons les presens qui nous viennent de la liberalité des hommes, ce qui est faux.

Dieu pour empêcher cette appropriation, retire par fois ses graces, & nous ôte cette facilité à pratiquer les vertus, qu'il nous avoit données; de sorte qu'il nous semblera que nous sommes redevenus superbes, ou sensuels, & nous sentirons autant de difficulté à nous humilier, & à nous mortifier, que nous en sentions au commencement : mais ce que Dieu en fait, n'est que pour nôtre bien; il faut le laisser faire; il veut pour lors operer luy-même, & que nous apprenions à souffrir son operation. *Ut simus patientes divina.*

Il nous prive de ses consolations, & de la dévotion sensible dans l'oraison, & dans nos autres exercices pour éprouver nôtre fidelité, & pour nous mettre dans cette parfaite nudité d'esprit, où doivent être les ames que le Saint-Esprit veut remplir de ses dons. Tout ce que nous avons à faire de nôtre part, c'est de nous maintenir dans la plus grande pureté de cœur, qu'il est possible, évitant soigneusement les moindres fautes, & du reste abandonnons-nous à Dieu; & soûmettons-nous à toutes les dispositions de la Providence.

Cette conduite n'est pas seulement pour le temps de nôtre noviciat, c'est pour toute la vie; ayons donc confiance

en Dieu, & assurons-nous qu'il ne nous manquera pas.

§. II.

Nous nous approprions les bons sentimens que Dieu nous donne, & nous nous y attachons par une sensualité spirituelle, ou par une vanité secrete, nous les écrivons, & nous les voudrions toûjours avoir.

Ce n'est pas mal fait, de les écrire brievement pour en conserver la memoire, dans le dessein de nous en servir à l'avenir : mais de le faire par un esprit de proprieté, c'est un abus dangereux.

Nous sommes voyageurs, nous devons toûjours marcher vers nôtre terme, & ne nous pas arrêter à si peu de chose; Dieu nous garde bien d'autres faveurs : il est infiniment riche, & infiniment liberal; il ne manque pas de nous départir ses dons, à proportion que nous sommes fideles à y cooperer. Servons-nous seulement de ceux qu'il nous fait, tandis que nous les avons, puis passons outre, comme un voyageur, qui marche alaigrement dans un beau chemin, ne s'y arrêtant pas davantage, qu'en un autre, sous pretexte qu'il est beau.

Ceux qui font sans cesse des reflexions sur les lumieres & sur les senti-

mens de la grace, ſont ſemblables à un voyageur qui de temps en temps, ayant fait quelque pas, ſe tourneroit pour voir le chemin qu'il a fait, & s'amuſeroit à le conſiderer avec une vaine complaiſance.

§. III.

Conſiderons que les graces que Dieu nous fait, ſont les biens de Dieu, & non pas les nôtres. La pauvreté ſe doit même pratiquer à l'égard de ces ſortes de biens ſpirituels : plus nous recevrons les graces de Dieu avec abnégation, & avec pureté, plus elles ſeront fortes & abondantes.

§. IV.

Quand Dieu nous donne quelque lumiere, dès-là que nous l'avons reçûë, elle opere incontinent l'effet que Dieu prétendoit, parce qu'elle a diſposé l'ame à ce que Dieu vouloit, ſçavoir à être plus capable de l'union divine, à quoy tout aboutit.

Il ne faut donc pas mettre, comme font quelques-uns, le but de toutes les lumieres en l'action, & en la pratique ; de ſorte que nous tenions pour vaines, celles qui ne nous portent point à agir. Il ſuffit qu'elles diſpoſent peu à peu nôtre ame à l'unir à Dieu, qui eſt la fin même de toutes nos œuvres. Car tout

ce que nous faisons dans l'exercice des vertus, nous achemine à ce terme. Quand les lumieres, & les sentimens sont passés, nous ne devons faire aucun effort pour les rappeller. Si toutefois Dieu nous les remet en la memoire, le souvenir n'en est pas mauvais : mais il n'y a gueres que les commençans qui les doivent écrire.

§. V.

Dès le moment que nous nous attachons à quelque objet hors de Dieu, nous donnons prise au démon, qui par cette attache ne manquera pas, ou de nous ôter la liberté d'esprit, & de nous troubler, ou de nous donner, & de nous procurer, autant qu'il pourra, ce que nous affectionnons, sur tout si ce sont des goûts, & des consolations sensibles, dont il nous sera très-liberal pour nous perdre s'il peut.

Quand donc un Directeur s'apperçoit que les ames qu'il conduit, ont de ces sortes d'attaches, il leur en doit retrancher l'objet pour un temps : puis quand il les verra dans l'indifference, il leur en permettra l'usage à l'ordinaire.

Les personnes éclairées des vrayes lumieres, ne portent leur affection qu'à Dieu, ne s'attachant pas même aux cho-

ſes les plus ſaintes. Si Dieu leur donne quelque bon ſentiment, ils le reçoivent avec action de graces, & abnegation, ſe gardant bien de prendre le change, en recevant d'autres penſées, que le démon tâche ſubtilement de leur ſuggerer. Et quand ce ſentiment de Dieu eſt paſſé, ils ne s'y attachent plus, & ne s'efforcent point de le retenir plus long-tems, que Dieu ne veut. Ils ne ſe propoſent point de rappeller la cauſe, ou l'occaſion qui l'avoit excité : comme de faire encore les mêmes exercices, la même oraiſon, la même lecture, à deſſein d'avoir un pareil ſentiment, mais ils paſſent outre, marchant toûjours dans une entiere nudité d'eſprit ; & par ce moyen, ils ôtent au démon le pouvoir, & l'occaſion de les tromper en leur donnant des douceurs, & des conſolations ſenſibles, & d'autres choſes extraordinaires pour les conduire enſuite dans le précipice.

Les Superieurs subalternes ont grand besoin du don de conseil en certaines occasions, qui regardent la pratique de l'obeïssance. Car un inferieur, qui n'a point de sujets à gouverner, n'a pas les mêmes difficultés dans l'exercice de l'obéïssance, qu'un inferieur qui est aussi Superieur de quelques autres, comme un Recteur, un Provincial, un Assistant. Celuy-cy, par exemple, se trouve quelquefois embarrassé, & en danger de trop obéïr, même contre le devoir de sa charge, s'il n'est éclairé par la conduite du Saint Esprit : car il peut donner dans divers excès, comme de laisser tout faire aux Provinces, ou de condescendre aux volontés des particuculiers, qui auront prévenu & gagné le P. General. Ainsi étant obligé d'un côté d'obéïr, & de l'autre de faire le devoir de sa Charge, il est en danger, ou de trop obéïr pour ou contre sa Charge, ou de tomber aussi dans l'autre extrêmité de ne pas assez obéïr. Dans ces rencontres ceux qui se gouvernent par les dons du Saint Esprit, ne peuvent errer : mais nôtre malheur est de connoître si peu en pratique ces excellens dons, qui sont les principes de la conduite des Saints, parce que nous ne nous appliquons pas tout de

merit pour plaire à Dieu, ce que nous allons faire, quand même nous n'y trouverions point nôtre plaisir, ny nôtre propre interêt. Et dans le progrès de nos actions nous devons apporter une grande circonspection pour nous défendre des impuretés qui pourroient s'y glisser, soit des exterieures, comme de l'immodestie, soit des interieures, comme des secretes recherches de l'amour propre.

ARTICLE II.

Que nous devons agir par des principes surnaturels.

NOtre cœur est dans un continuel mouvement vers le bien; mais c'est toûjours vers quelque bien naturel, si le Saint Esprit ne le porte plus haut. Ainsi nous devons veiller sur tous les mouvemens de nôtre cœur, pour ne suivre que ceux qui viennent du Saint Esprit.

Les saints Anges n'ont jamais fait de ces actions, que nous appellons de *pure nature* : ils renoncerent pour jamais à leur amour propre, par le pur motif de l'amour de Dieu; & pendant qu'ils furent voyageurs, ils ne firent que des actes de foy, d'esperance, de charité, & des autres vertus surnaturelles. C'est ce

qui leur a merité la possession de Dieu, & les a rendus éternellement bienheureux.

Nous devrions imiter cette fidelité des Anges, agissant toûjours par des principes surnaturels. Mais nous sommes tout plongez dans la nature, & la plûpart de nos actions sont ou purement naturelles, ou mêlées partie de la grace, & partie de la nature. Nous n'en faisons presque point qui soient toutes de la grace, & parfaitement surnaturelles.

CHAPITRE IV.

Les principes de la corruption du cœur du côté de l'esprit.

ARTICLE I.

L'erreur & les fausses maximes.

NOus n'avons jamais de vices ni d'imperfections, que nous n'ayons de faux jugemens, & de fausses idées, qui causent ce déreglement de nos mœurs : car l'entendement, & la volonté sont les deux principes de la malice, comme de la bonté des creatures libres. Ainsi les imparfaits sont pleins de jugemens pratiques fondés sur les fausses idées qu'ils se forment selon les

inclinations de la nature corrompuë. Voilà ce qui nous entretient toûjours dans nos miseres. Le peu de bien que nous faisons nous aveugle de sorte, que nous nous estimons assés vertueux, & cette bonne opinion, que nous avons de nous-mêmes, fait que nous ne nous corrigeons que très-difficilement de nos défauts. Le petit peuple suivoit nôtre Seigneur. Il leur disoit : *Bien-heureux les pauvres d'esprit* ; & ces bonnes gens recevoient humblement sa doctrine. Les Pharisiens, les Docteurs de la Loi, les Princes des Prêtres ne le suivoient point, estimant vainement qu'ils avoient quelque chose de plus grand que ce qu'il prêchoit.

Beati pauperes spiritu. Mat. 5.

ARTICLE II.

L'Ignorance.

CEux qui ne suivent point la conduite du saint Esprit, demeurent toute leur vie dans ces trois sortes d'ignorances dont parle saint Laurens Justinien.

Le premiere est celle, qu'il appelle, *Nescientia veri, & falsi*, le manque de discernement du vray, & du faux.

Cette ignorance se trouve en ceux, qui ne se mettent pas en peine de remarquer les mouvemens de leur interieur,

ne sçavent pas distinguer en eux les diverses operations de Dieu, de la nature, & du demon; de sorte que se rencontrant entre deux sentimens differens, comme il arrive souvent, ils prennent le faux pour le vrai; une idée de leur imagination, ou une suggestion de l'ennemi pour une inspiration divine; leur propre inclination pour un attrait de la grace. Ils se permettent librement tout ce qui ne leur paroît point mauvais, tout ce qu'ils jugent, que la raison, & le bon sens approuvent. C'est là leur unique regle, & ils ne suivent les maximes de foy, que selon le temperament, & la modification, que leur raison y apporte. Pour se maintenir dans cette liberté; ils se fondent sur ces principes, qu'ils ne veulent point être scrupuleux, ny se rompre la tête, ny devenir abstraits, ny rien faire contre le sens commun.

Il est dangereux, pour ceux qui sont appellés à une éminente perfection, de se borner à la conduite de la raison, & du bon sens, ou d'y prendre plus d'appuy que sur les lumieres du saint Esprit.

Car premierement, il n'y a point d'esprit si pénétrant, ny de jugement si solide, que le démon ne puisse tromper.

Secondement, cette conduite est défectueuse, parce qu'en beaucoup d'affaires la raison est courte, & qu'elle ne suffit pas pour se bien conduire en toutes rencontres. Troisiémement, cette conduite est purement naturelle, elle est basse, elle est bornée, & restreint à peu de choses les desseins de Dieu, qui sont grands, & d'une vaste étenduë. Quatriémement, elle usurpe sur les droits du saint Esprit, faisant la raison humaine arbitre, & gouvernante des inspirations, & des vocations divines, au lieu qu'elle-même leur doit être soûmise; & que c'est au saint Esprit à gouverner, & à ménager ses graces.

La seconde sorte d'ignorance est appellée par saint Laurens Justinien: *Nescientia boni & mali*, le manque de discernement du bien, & du mal. C'est proprement ne sçavoir pas tenir cette juste moderation, & ce milieu en quoy la vertu consiste, entre les deux extremités des vices qui luy sont contraires. Ce qu'on ne peut connoître sûrement que par la direction du saint Esprit.

Les vertus morales dégénerent en vices quand on les prend hors d'un certain point, qui n'est pas toûjours le même, la moindre circonstance ~~du temps~~, du lieu, des personnes étant capable

de le changer. La raison le pourra quelquefois rencontrer, mais non pas toûjours; elle se peut facilement tromper dans ce discernement. C'est le saint Esprit qui apprend à trouver infailliblement ce milieu,& à s'y maintenir quand on l'a trouvé. C'est luy qui enseigne à pratiquer la mortification sans aller à un excés, qui ruine la santé, ou se flater aussi sous prétexte de discretion; à pancher tantôt du côté de la douceur, tantantôt du côté de la rigeur; à faire plus d'oraison, plus de penitence en un temps qu'en l'autre.

D'où il faut conclure premierement, que hors de la vraye Eglise on ne peut avoir aucune vertu morale en sa perfection. Secondement, que ce qui est bon en un temps, ne l'est pas en l'autre, & qu'ainsi plusieurs choses qui étoient autrefois en usage dans la discipline de l'Eglise, ne le sont plus à present; que plusieurs Canons des anciens Conciles, n'ont plus maintenant de vigeur, à cause des changemens, qui sont arrivés de siecle en siecle. Troisiémement, qu'on ne peut pas pour cela blâmer l'Eglise de relâchement, comme font les novateurs, qui ne vantent, que l'Ancienne Eglise, & ses coûtumes, & ses pratiques, qu'ils voudroient, ce

ſemble rappeller, ne faiſant pas reflexion, que le même Eſprit qui gouvernoit autrefois l'Egliſe, la gouverne encore aujourd'huy, & qu'il accommode ſa conduite au temps, & aux differentes diſpoſitions des Fideles.

La troiſiéme ſorte d'ignorance s'appelle, *Neſcientia commodi, & noxii*, le manque de diſcernement de ce qui eſt utile, & de ce qui eſt nuiſible. C'eſt lors qu'entre ces choſes mêmes, qui de ſoy ſont bonnes, nous ne ſçavons pas diſcerner celles, qui ſont les plus, ou les moins conformes aux deſſeins de Dieu. Ainſi ſaint Paul étant combattu de cette importune tentation de la chair, ne ſçavoit s'il luy étoit expedient ou non d'en être délivré; il en demanda la délivrance: & le Saint Eſprit luy revela que cette tentation étoit un ordre de la Providence pour la gloire de Dieu.

De-là il s'enſuit que cette ignorance peut quelquefois ſe rencontrer dans les perſonnes mêmes les plus ſaintes, du moins en de certains particuliers; quoy que d'ordinaire dans leurs actions, & dans leurs emplois, ils voyent ce qu'il faut faire, & ce qui eſt le meilleur, & qu'ils ayent la lumiere du S. Eſprit pour connoître les volontés de Dieu, à

peu près comme nous avons la lumiere du soleil pour voir les objets qui se presentent à nos yeux. Secondement, que quand tout ce qu'il y a d'esprit, & de bon sens répandu dans tous les hommes seroit ramassé en un, celuy-cy ne sçauroit juger en telle, & telle rencontre, ce qui nous est le meilleur, & ce qui est dans l'ordre de la providence à nôtre égard. Les Anges mêmes ne le sçauroient dire, car qui peut sçavoir ce que Dieu veut de nous, où il nous mene, & par où il veut nous mener; les voyes interieures des Justes étant aussi differentes que leurs visages? Troisiémement, que ce discernement appartient, comme les precedens, au saint Esprit, qui pénétre jusqu'au fonds du cœur de Dieu, & connoît tous les desseins de Dieu, & toutes ses volontés, les manifestant aux ames qui s'abandonnent à sa conduite.

CHAPITRE V.

Les principes de la corruption du cœur au dehors & à l'exterieur.

ARTICLE I.

Combien nuisent les amitiés particulieres, & la conversation des imparfaits.

LEs amitiés particulieres, & les communications familieres, & frequentes tendent ordinairement à des médisances, à des brigues, & à de petites cabales ; à des murmures ; à se moquer des autres, à rompre les regles, à perdre le temps, & à d'autres semblables défauts.

Il faut avoir une charité universelle, se trouver également avec tout le monde dans les recréations, ne fuir, ni ne chercher personne ; ne faire aucune liaison particuliere avec personne, sans l'avoir bien éprouvée ; de sorte qu'on puisse esperer de profiter de ses bons exemples, pour s'avancer dans la vertu.

Il est pourtant à propos d'avoir quelqu'un de la maison en qui vous ayez confiance, & à qui vous demandiez conseil dans vos doutes : il recommandera la chose à Dieu, puis il vous dira son sentiment avec franchise.

ARTICLE II.

Defauts que nous devons éviter dans la conversation.

§. I.

PRenons garde que nôtre conversation ne soit puerile, que nous ne nous traitions pas les uns les autres avec assés de gravité, de respect & d'honnêteté ; que nous ne nous accoûtumions à nous contredire les uns les autres, & à nous excuser quand on nous blâme ; que nous ne parlions trop, & ne parlions pas de choses spirituelles ; que nous ne nous épanchions trop au dehors, & que dans nos entretiens & nos recréations nous ne nous remplissions l'esprit d'une infinité de choses, qui ne servent qu'à nous dissiper, & à nous troubler.

Il faudroit ne jamais sortir de nôtre recueillement, n'oublier jamais la presence de Dieu, nous maintenir toûjours dans la modestie, & dans l'humilité, parler peu, & ne parler que de bonnes choses ; déferer les uns aux autres, & nous défaire de cet esprit de contradiction, qui porte à impugner les sentimens d'autruy.

§. II.

Nôtre conversation doit être honnête

& civile ; douce & agreable, temperée, d'une gayeté, & d'une gravité modeste, accomodante à l'humeur des autres, sans contredire, ni pointiller, sans plaisanteries, ni railleries ; sans legereté, ni flateries : éloignées des complimens, & des manieres mondaines ; accompagnée de prudence, & de simplicité ; pleine d'édification, animée de l'esprit de Dieu, & assaisonnée de l'onction sainte, que la grace donne aux ames qu'elle possede pleinement.

§. III.

Dans la conversation, & dans les visites prenons garde que le cœur, & l'esprit ne s'arrêtent aux choses exterieures, & ne s'y bornent. Quoyque ce soit qui se presente à nos sens, il faut dire interieurement : *Passe, passe ; ce n'est pas là ce que je cherche : ce que je desire, ce que je cherche, c'est l'union avec Dieu ; c'est Dieu seul que je veux.*

ARTICLE III.

Des visites, & des conversations inutiles.

§. I.

UNe grande partie des visites que l'on fait, ne sert qu'à causer des distractions. Ceux qui n'agissent en cela que par des principes naturels, ne ga-

gneront pas sur les séculiers en tout un mois, ce que ceux qui se conduisent par des motifs surnaturels, gagnent en un jour.

§. II.

Il faut mortifier, autant qu'il est possible, la curiosité d'apprendre des nouvelles, & la démangeaison de les débiter. Rien n'est plus contraire à l'esprit interieur, & ne dissipe davantage le cœur. Comme un poisson vient à mourir, quand il est hors de l'eau, parce qu'il n'est plus dans son élement : ainsi l'esprit de récollection se perd dans les conversations de nouvelles, parce qu'il est hors de son élement.

§. III.

Qu'il est étonnant de voir (ce qui arrive pourtant quelquefois) un Religieux, une Religieuse, que Dieu a retirés des embarras du siecle, & qu'il a mis dans la Religion, comme dans un paradis terrestre, où ils peuvent se nourrir du pain des Anges, du fruit de vie, de la manne cachée ; où dans le recueillement, dans l'oraison, dans les rigueurs même de la pénitence, ils peuvent goûter des douceurs & des consolations, qui contentent pleinement le cœur, où ils peuvent boire à la source des pures eaux de la grace : des ames à

qui Dieu presente les délices du ciel, & qui peuvent trouver en Dieu la félicité de cette vie, s'amuser comme les gens du monde aux plaisirs, qui flatent les sens; goûter la lecture d'un livre profane; chercher leur satisfaction en des visites, en des nouvelles, en de vains entretiens, en des familiarités, où l'on perd tant d'heures; un temps si précieux, que l'on dérobe à ses exercices de dévotion, & aux devoirs de son employ, & de l'obéïssance! & comment cela se peut-il faire? par quel charme se laisse-t-on ainsi tromper? *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* Des bagatelles sont capables d'enchanter une ame consacrée à JESUS-CHRIST par de si saints engagemens, par des vœux tant de fois renouvellés. Des bagatelles l'empêchent de connoître les biens, que Dieu a préparés à ceux, qui par une généreuse abnégation, quittent tout pour se donner à luy. *Sap. 4.*

Quels torrens de saints délices Dieu versoit-il dans l'ame d'un saint Xavier, lorsqu'après les fatigues, & les dangers d'un voyage de cinq ou six mille lieuës, il disoit, que pour une seule de ces divines consolations, dont son ame regorgeoit, il s'exposeroit encore volontiers aux mêmes peines, & que tout au-

nous manifestera ensuite les autres.

2. Renouveller souvent le bon propos de suivre en toutes choses la volonté de Dieu, & nous affermir en cette resolution autant qu'il est possible.

3. Demander sans cesse, cette lumiere, & cette force du Saint Esprit, pour accomplir les volontés de Dieu: nous lier au Saint Esprit, & nous tenir attachés à luy, comme Saint Paul, qui disoit aux Prêtres d'Ephese: *Etant lié par le Saint Esprit, je m'en vais à Jerusalem.* Sur-tout au changement des actions les plus importantes, demander à Dieu la lumiere du Saint Esprit, & luy protester sincerement, que nous ne desirons autre chose, que de faire sa volonté. Après quoy, s'il ne nous donne point de nouvelles lumieres, nous ferons auparavant, ce que nous avons accoûtumé de faire, & ce qui nous semblera pour lors le meilleur.

Ecce alligatus ego Spiritu vado in Jerusalem. Act. 10.

C'est pour cela qu'au commencement des grandes affaires, comme à l'ouverture des Parlemens, des Assemblées du Clergé, des Conciles, on demande l'assistance du Saint Esprit par des Messes votives, qu'on dit en son honneur.

4. Remarquer exactement les divers mouvemens de nôtre ame. Par cette diligence, nous viendrons peu à peu à

reconnoître ce qui est de Dieu, & ce qui n'en est pas. Ce qui vient de Dieu dans une ame soûmise à la grace, est ordinairement paisible, & tranquille. Ce qui vient du démon, est violent, & porte avec soy le trouble & l'anxieté.

ARTICLE III.

Objections contre cette doctrine de la conduite du Saint Esprit.

ON fait particulierement quatre objections contre cette conduite interieure du S. Esprit.

La premiere, qu'elle paroît avoir quelque chose de semblable à l'esprit interieur des Calvinistes.

On répond premierement, qu'il est de la Foy, que sans la grace d'une inspiration interieure, en quoy consiste la conduite du Saint Esprit, on ne peut faire aucune bonne œuvre : dire le contraire, c'est être Sémi-pélagien. Secondement, les Calvinistes veulent tout regler par leur esprit interieur, luy soûmettant même l'Eglise, & les décisions ; & ne reconnoissant point d'autre regle de leur Foy, ayant inventé cette doctrine erronée, pour éluder les Traditions, les Conciles, & les Saints Peres : au lieu que cette conduite, que nous recevons du Saint Esprit par ses dons, suppose la

Foy, & l'autorité de l'Eglise, les reconnoît pour regle, n'admet rien, qui leur soit contraire ; & ne tend qu'à perfectionner l'exercice de la Foy, & des autres vertus.

La seconde est, qu'il semble que cette conduite interieure du Saint Esprit ; détruit l'obéïssance, qui est dûë aux Superieurs.

On répond premierement, que comme l'inspiration interieure de la grace, ne détruit point la créance qu'on donne à la proposition exterieure des articles de la Foy, mais plûtôt incline doucement l'entendement à croire. De même la condûite des dons du Saint Esprit, bien loin de détourner de l'obéïssance, elle en aide & facilite l'éxécution. Secondement, que toute cette conduite interieure, & même les revélations divines doivent toûjours être subordonnées à l'obéïssance, & se doivent entendre avec cette condition tacite, que l'obéïssance n'ordonne point autre chose.

Car dans l'état de foy où nous vivons, nous devons faire plus de cas du commandement de nôtre Superieur, que de celuy, que N. S. nous auroit luy-même donné immediatement par une révélation, parce que nous sommes assu-

rés, qu'il veut que nous en usions de la sorte, que les Saints l'ont fait; & qu'en se soûmettant à l'obeïssance, ils ont merité d'être élevés plus haut, qu'ils n'eussent été, s'ils se fussent attachés à leurs révélations.

Il est seulement à craindre, que les Superieurs ne suivent quelquefois trop la prudence humaine; & que sans autre discernement, ils ne condamnent les lumieres, & les inspirations du Saint Esprit, les traitant d'illusions, & de rêveries, & prescrivant des boüillons à ceux à qui Dieu se communique par ces sortes de faveurs.

En ce cas il faudroit encore obeïr mais Dieu sçaura bien un jour corriger l'erreur de ces esprits téméraires, & leur apprendre à leurs dépens à ne pas condamner ses graces, sans les connoître, & sans étre capables d'en juger.

Ce qui les rend incapables d'en bien juger, c'est qu'ils sont tout au dehors, tout dans le tracas, & peu spirituels; ne s'étant jamais élevé au dessus des derniers degrés de l'oraison. Et ce qui fait qu'ils en jugent, c'est qu'ils ne veulent pas paroître ignorer des choses, dont ils n'ont cependant, ni l'experience, ni la science.

La troisiéme est, que cette direction

doit sa propagation par toute la terre, & l'assujettissement de l'Empire Romain à la Foy. On leur met en main la palme pour marque de leur force, & de leur victoire.

Quelques-uns attribuent à ce don la force que Dieu donne quelquefois aux paroles des Saints pour persuader les esprits, & toucher les cœurs; mais ils se trompent: c'est là un autre don particulier, qu'on appelle *gratia sermonis*, la grace de la parole. Grace gratuite, qui est donnée, non pour l'utilité de ceux qui la reçoivent, mais pour le bien du prochain. Les ouvriers évangeliques qui ont cette grace, bien qu'ils fassent quelquefois des discours fort simples, & mal polis, ne laissent pas de faire de merveilleuses impressions sur les ames, ainsi que faisoient les Apôtres, S. Vincent Ferrier, S. Ignace, S. Xavier.

Le vice contraire au don de force, est la timidité, ou la crainte humaine, & une certaine lâcheté naturelle, qui vient de l'amour de nôtre propre excellence, & de l'amour de nos commodités, lesquels nous arrêtent dans nos entreprises, & nous font fuir à la vûë de l'abjection & de la peine.

Rien n'est plus préjudiciable dans la

vie spirituelle, que les craintes que le démon excite par mille respects humains, ausquels il faut genereusement résister. C'est ainsi qu'il a fait tomber plusieurs grands Personnages, & qu'il a renversé, s'il est permis d'user de ce terme, les colonnes de l'Eglise, comme le fameux Osius, Evêque de Cordouë, lequel ayant présidé pour le Pape au Concile de Nicée, ayant combattu si long-temps, & avec tant de zele, la Foy contre les Arriens, ayant remporté tant de glorieuses victoires sur ces Heretiques, les ennemis jurés du Fils de Dieu, à la fin vaincu par la crainte, se laissa aller à signer la condamnation de S. Athanase.

On ne peut dire le tort que le respect humain nous fait.

Quelqu'un aura dessein de parler des choses spirituelles, de garder la regle du silence, ou quelque autre regle, de faire quelque acte de mortification: cependant s'il vient à se rencontrer avec tels & tels, il n'aura pas le courage d'executer sa bonne résolution, bien qu'il sçache qu'il aura ensuite un sensible regret d'y avoir manqué. Voilà d'un côté nôtre regle & l'interêt de Dieu; & de l'autre, la satisfaction d'un tel, la crainte de luy déplaire. Nous balan-

çons ces deux considerations, & la derniere l'emporte. Quelle infidelité ! quelle lâcheté ! C'est ce que nous faisons tous les jours. Y a-t-il rien qui marque mieux nôtre peu de vertu, & le grand empire que le respect humain a sur nous ? C'est pour cela que Dieu nous délaisse, & qu'il retire ses graces, & que nous tombons ensuite insensiblement en de grandes miseres.

Comme le don de conseil accompagne celuy de force, & le dirige, nous portant à entreprendre de grandes choses : aussi la prudence humaine, & la timidité se tiennent compagnie ; l'une appuyant l'autre, & luy suggerant des raisons pour se justifier.

Ceux qui ne se conduisent que par la prudence humaine, sont infiniment timides. Ce défaut est fort ordinaire aux Superieurs, & fait que de peur de faire des fautes, ils ne font pas la moitié du bien qu'ils pourroient faire.

Mille craintes nous arrêtent à tous momens, & nous empêchent d'avancer dans la voie de Dieu, & de faire quantité de biens que nous ferions, si nous suivions la lumiere du don de conseil, & si nous avions le courage qui vient du don de force : mais nous avons trop de vûës humaines, & tout nous

fait peur. Nous craignons qu'un employ que l'obeïssance nous veut donner, ne nous réüssisse pas, & cette crainte nous porte à le refuser. Nous apprehendons de ruiner nôtre santé, & cette apprehension fait que nous nous bornons à un petit employ commode, sans que ni le zele, ni l'obeissance nous puisse engager à faire davantage; nous avons peur de nous incommoder, & cette peur nous éloigne des pénitences corporelles, ou fait que dans leur usage nous nous épargnons trop. Il ne se peut dire de combien d'omissions la crainte nous rend coupables. Il n'y a que très-peu de personnes qui fassent pour Dieu, & pour le prochain tout ce qu'ils peuvent faire. Il faudroit imiter les Saints, ne craindre que le péché comme S. Jean Chrysostome, afronter les hazards comme S. François Xavier, desirer les afronts & les persécutions comme Saint Ignace.

La Beatitude qui répond au don de force est la quatriéme, *Bienheureux ceux qui ont faim, & qui ont soif de la justice,* parce qu'une personne qui est animée de la force du S. Esprit, a un desir insatiable de faire & de souffrir de grandes choses. *Beati qui esuriunt & sitiunt justitiã.*

Les fruits qui répondent à ce don,

sont la longanimité & la patience. La premiere, pour ne se point ennuier, ni lasser dans l'attente, ou dans la pratique du bien. La seconde, pour ne se point ennuier, ni lasser dans la souffrance du mal.

Article VII.

Du don de crainte de Dieu.

LE don de crainte de Dieu est une disposition habituelle que le Saint Esprit met dans l'ame pour la tenir dans le respect devant la majesté de Dieu, & dans la dépendance & la soûmission à ses volontés, l'éloignant de tout ce qui peut déplaire à Dieu.

Ce don est le fondement & la bâse de tous les autres, parce que la premiere démarche de la voye de Dieu, est la fuite du mal, laquelle appartient à ce don. C'est par la crainte qu'on parvient au sublime don de la sagesse. On commence à goûter Dieu, quand on commence à le craindre : & la sagesse réciproquement perfectionne la crainte. C'est le goût de Dieu, qui rend la crainte de Dieu amoureuse, pure & dégagée de tout interêt propre.

Les effets de ce don sont d'inspirer à l'ame premierement, une continuelle retenuë, un saint tremblement, un pro-

fond aneantiſſement devant Dieu. Secondement, une extrême horreur des moindres offenſes de Dieu, & une conſtante réſolution d'en éviter toutes les occaſions. Troiſiémement, une humble confuſion de ſa faute, quand on eſt tombé dans quelqu'une. Quatriémement, une ſoigneuſe vigilance à réfrener les inclinations dereglées de l'appetit; de frequens retours ſur ſoy-même, pour reconnoître l'état de ſon interieur, & voir ce qui s'y paſſe contre la fidelité du parfait ſervice de Dieu.

C'eſt une grande illuſion de penſer, comme font quelques-uns, qu'après qu'on a fait une Confeſſion generale, il n'eſt pas néceſſaire d'être ſi ſcrupuleux à éviter enſuite les péchés les plus légers, les moindres imperfections, les plus petits dereglemens du cœur, les premiers mouvemens. Ceux qui en uſent ainſi pour eux-mêmes par un ſecret deſeſpoir d'une plus grande perfection, inſpirent d'ordinaire aux autres les mêmes ſentimens, & tiennent cette conduite large à l'égard des ames qu'ils dirigent: en quoy ils ſe trompent extrêmement. Il faut avoir une telle délicateſſe de conſcience, une ſi grande exactitude, qu'on ne ſe pardonne pas la moindre faute, & que l'on combatte,

qu'on retranche jusqu'aux moindres déreglemens du cœur. Dieu merite qu'on le serve avec cette parfaite fidelité, & il nous presente sa grace pour cela : nous y devons cooperer.

Jamais nous ne parviendrons à une parfaite pureté de cœur, que nous ne veillions tellement sur tous les mouvemens de nôtre cœur, & sur toutes nos pensées, qu'il ne nous échappe presque rien dont nous ne puissions rendre compte à Dieu, & qui ne tende à sa gloire. Si bien que dans l'espace de huit jours, par exemple, nous ne fassions que fort peu d'actions exterieures, ou d'actes interieurs, qui n'ayent la grace pour principe. Que si nous en faisons quelques autres, ce ne soit que par surprise, & pour quelques momens, nôtre volonté étant si étroitement liée à Dieu, qu'elle les réprime dès l'instant qu'elle s'en apperçoit.

Il est rare de remporter une pleine victoire de nos mouvemens déreglés : à peine en surmontons-nous jamais quelqu'un si parfaitement, qu'il n'en échappe, ou qu'il n'en reste quelque chose, soit manque d'attention, soit faute d'une résistance assez vigoureuse. Ainsi l'une des plus grandes graces que Dieu nous fasse en cette vie, & que nous de-

vons le plus luy demander, c'eſt d'être tellement vigilans à la garde de nôtre cœur, qu'il ne s'y gliſſe pas le moindre mouvement dereglé, que nous ne nous en appercevions, & que nous ne le corrigions auſſi-tôt, car il nous en échappe tous les jours une infinité, que nous ne connoiſſons pas.

Dès qu'on s'apperçoit qu'on a commis un peché, il faut incontinent s'en repentir, & produire un acte de contrition, de peur que ce péché n'empêche les graces ſuivantes, ce qu'il fera indubitablement, ſi l'on manque d'en faire pénitence.

Quelques-uns n'ont pas beſoin d'examen particulier, parce qu'ils ne font pas la moindre faute, qu'ils n'en ſoient incontinent repris, & qu'ils ne la voient, marchant toûjours dans la lumiere du S. Eſprit qui les conduit. Ceux-cy ſont rares, & font, pour ainſi dire, un examen particulier de tout.

L'eſprit de crainte peut aller à l'excès, & pour lors il eſt préjudiciable à l'ame, & empêche les communications & les effets, que l'amour divin opereroit en elle, s'il ne la trouvoit dans le reſſerrement, & le refroidiſſement de la crainte.

Le vice oppoſé au don de crainte, eſt un eſprit d'orguëil, d'indépendance, &

de libertinage, qui fait qu'on ne veut suivre que ses inclinations & qu'on ne peut supporter aucun assujettissement ; qu'on péche sans scrupule, & qu'on ne tient compte des petites fautes ; que l'on paroît devant Dieu avec peu de respect, & que l'on commet plusieurs irreverences en sa presence ; qu'on méprise ses inspirations ; qu'on néglige les occasions qui se presentent de pratiquer la vertu ; & que l'on vit dans le relâchement & dans la tiedeur.

On dit qu'une pensée inutile, qu'une parole qu'on a dite à la volée, qu'une action qu'on a faite sans diriger son intention, c'est peu de chose. Cela seroit vray, si nous étions dans un état purement naturel : mais supposé que nous soyons élevés comme nous sommes, à un état surnaturel, qui nous a été acquis par le Sang précieux du Fils de Dieu ; supposé qu'à chaque moment de nôtre vie répond toute l'éternité, & que la moindre de nos actions merite la possession, ou la privation d'une gloire, qui étant éternelle en sa durée, est en quelque maniere infinie ; il faut avouër que nous faisons tous les jours par nôtre négligence & par nôtre lâcheté, des pertes inconcevables, manque d'une perpetuelle conversion de cœur à Dieu.

Persuadons-nous une bonne fois, que les actions exterieures ausquelles nous donnons toute nôtre application, ne sont que le corps, & que l'intention & l'interieur en est l'ame.

Le chemin de la tiedeur est infiniment dangereux : on ne sçait pas tout ce qui s'y passe. Souvenons-nous pour toute nôtre vie, que Dieu souffre pendant un temps les pechés que l'on commet sans scrupule. Mais si l'on y persevere, il arrive par un juste châtiment de la justice divine, ou que l'on tombe dans un peché manifestement mortel, ou qu'on se trouve envelopé dans quelque fâcheuse affaire, ou qu'on se voit noirci d'une calomnie à laquelle on n'a pas donné de sujet, mais que Dieu permet pour corriger une autre faute à quoy l'on ne songe pas.

Saint Ephrem dans sa jeunesse ayant été mis en prison pour un crime supposé, se plaignoit à Dieu, & luy representant son innocence, sembloit accuser la Providence de l'avoir mis en oubli. Un Ange luy apparut, & luy dit : Vous souvenez-vous bien du tort que vous fîtes un tel jour à un pauvre Païsan, dont vous tuâtes la vache, la poursuivant à coups de pierre ? quelle péniten-

Cette histoire de saint Ephrem merite d'être lûë dans toute son étenduë, de la maniere qu'il la raconte luy même. Raderus en fait aussi le recit dans son livre intitulé, *Viridarium Sanctorum.*

ce, & quelle satisfaction avez-vous faite? Dieu vous rètirera d'icy, mais ce ne sera que dans quinze jours: au reste, vous n'êtes pas le seul que Dieu traite ainsi. Tels & tels de ceux qu'on retient icy avec vous dans les fers, sont innocens des crimes dont on les accuse. Mais ils en ont fait d'autres, que la justice humaine ignore, mais que la justice divine veut punir. Les Juges les condamneront pour des crimes, qui leur sont faussement imposés; & Dieu permettra qu'ils soient executés, pour punition des crimes secrets, qui ne sont connus que de luy seul.

Les jugemens de Dieu sont terribles: nous ayant appellés à une plus haute perfection, & nous ayant long-temps attendus; comme il voit que nous luy resistons sans cesse, il nous prive des graces qu'il nous avoit preparées, il nous ôte celles qu'il nous avoit données; & par fois il nous retire de cette vie par une mort avancée, de peur que nous ne venions à tomber dans un plus grand malheur. C'est ce qui arrive souvent aux Religieux, qui vivent dans la tiedeur & dans la négligence.

Beati pauperes spiritu. La beatitude qui repond au don de crainte est la premiere: *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Car cette nudité d'es-

prit, qui comprend le dépouillement de l'affection des honneurs & des biens temporels, est une suite nécessaire de la parfaite crainte de Dieu, le même esprit qui nous porte à nous soûmettre pleinement à Dieu, & à n'estimer rien de grand que Dieu, nous portant à mépriser tout le reste, & ne nous permettant pas de nous élever, ni en nous-mêmes par la recherche de nôtre propre excellence, ni au-dessus des autres par la recherche des richesses, & des commodités temporelles. Les fruits du S. Esprit qui appartiennent à ce don, sont ceux de modestie, de temperance & de chasteté. Le premier, parce que rien n'aide plus à la modestie, que cet amoureux respect pour Dieu, que l'esprit de crainte filiale inspire; les deux autres, parce qu'en retranchant ou moderant l'usage des commodités de la vie, & des plaisirs du corps, elles contribuënt avec le don de crainte à refrener la concupiscence.



CHAPITRE V.

Des fruits du S. Esprit.

ARTICLE I.

De la nature des fruits du S. Esprit.

QUand on s'est long-temps exercé avec ferveur dans la pratique des vertus, l'on acquiert la facilité d'en produire les actes. On ne sent plus les repugnances, qu'on ressentoit au commencement. Il ne faut plus combattre, ni se faire violence. On fait avec plaisir ce qu'on ne faisoit auparavant qu'avec peine. Il arrive alors aux vertus ce qui arrive aux arbres. Comme ceux-cy portent des fruits, qui quand ils sont venus à leur maturité n'ont plus d'aigreur, mais sont doux, & d'une agreable saveur : de même quand les actes de vertu en sont venus à une certaine maturité, ils se font avec plaisir, & l'on y trouve un goût délicieux. Alors ces actes de vertu inspirés par le S. Esprit, se nomment *fruits du S. Esprit* : & certaines vertus les produisent avec une telle perfection, & une telle suavité, qu'on les appelle *beatitudes*, parce qu'ils font que Dieu possede pleinement l'ame. Or plus Dieu possede une ame, plus

il la ſanctifie ; & plus elle eſt ſainte, plus elle eſt proche de la felicité dans laquelle la nature étant guerie de ſa corruption, les vertus deviennent comme naturelles.

Ceux qui tendent à la perfection par la voye des pratiques, & des actes méthodiques, ſans s'abandonner entierement à la conduite du S. Eſprit, n'ont jamais cette douceur, & comme cette maturité de la vertu ; ils ſentent toûjours de la difficulté & des répugnances ; ils ont toûjours à combattre, & ſouvent ſont vaincus, & font des fautes : au lieu que ceux qui marchent ſous la direction du S. Eſprit, dans la voye du recueillement ſimple, pratiquent le bien avec une ferveur, & une joye digne du Saint Eſprit ; & ſans combat, remportent de glorieuſes victoires ; ou s'il faut combattre, ils le font avec plaiſir.

D'où il s'enſuit que les ames tiédes ont deux fois plus de peine dans la pratique de la vertu, que les ferventes qui s'y adonnent tout de bon, & ſans réſerve, parce que celles-cy ont la joye du S. Eſprit, qui leur rend tout aiſé, & que celles-là ont leurs paſſions à combattre, & ſentent les foibleſſes & les infirmités de la nature, qui empêchent la ſuavité de la vertu, & en rendent les

actes difficiles, & imparfaits.

La frequente Communion est un excellent moyen pour perfectionner en nous les vertus, & pour aquerir les fruits du Saint Esprit. Car nôtre Seigneur unissant son corps à nôtre corps, & son ame à la nôtre, il brûle & consume en nous les semences de nos vices, & nous communique peu à peu son divin temperament, & ses perfections, selon que nous sommes disposés, & que nous le laissons operer. Il trouve en nous, par exemple, le souvenir de quelque déplaisir, qui bien que passé, a fait sur nôtre esprit, & sur nôtre cœur, une impression qui demeure comme une semence de chagrin dont nous sentons les effets dans les occasions. Que fait nôtre Seigneur, il efface le souvenir & l'image de ce mécontentement; il détruit l'impression qui nous étoit demeurée dans toutes nos puissances,& il étouffe entierement cette semence de péché, mettant en sa place les fruits de charité, de joye, de paix, de patience. Il arrache de la même maniere les racines de la colere, de l'intemperance, & de nos autres défauts, & nous communique les vertus, & leurs fruits.

ARTICLE II.

Des fruits de charité, de joye & de paix.

LEs trois premiers fruits du S. Esprit sont la charité, la joye & la paix, qui appartiennent spécialement au Saint Esprit : la charité, parce qu'il est l'amour du Pere & du Fils, & l'amour du bien ; la joye, parce qu'il est très-present au Pere, & au Fils, & qu'il est comme l'accomplissement de leur beatitude ; la paix, parce qu'il est le lien & le nœud, qui unit ensemble le Pere, & le Fils.

Ces trois fruits sont joints ensemble ; & se suivent naturellement l'un l'autre. La charité ou l'amour fervent, fait qu'on possede Dieu ; la joye naît de la possession de Dieu, n'étant autre chose, que le repos ou le contentement, qui se trouve dans la joüissance du bien qu'on possede. La paix, qui selon S. Augustin, est la tranquillité de l'Ordre, maintient l'ame dans la possession de la joye, contre tout ce qui leur est opposé. La charité exclut toute autre joye ; la paix, toute sorte de trouble & de crainte.

La charité est la premiere dans l'ordre des fruits du Saint Esprit, parce qu'elle ressemble le plus au Saint Esprit, qui est l'amour personnel, & par conse-

quent, qu'elle nous approche le plus de la vraye & éternelle felicité, & qu'elle nous donne une joye plus solide, & une plus profonde paix.

Donnez à un homme l'empire de l'Univers avec l'autorité la plus absoluë qui puisse être; qu'il possede toutes les richesses, tous les honneurs, tous les plaisirs qu'on peut desirer. Donnez-luy la sagesse la plus accomplie, que vous pourrez imaginer; qu'il soit un autre Salomon, & plus que Salomon, & qu'il n'ignore rien de tout ce qu'un esprit peut sçavoir : ajoûtez-y le pouvoir de faire des miracles; qu'il arrête le Soleil; qu'il divise les mers; qu'il ressuscite les morts; qu'il participe à la puissance de Dieu en un degré aussi éminent que vous voudrez; qu'il ait encore le don de prophétie, le discernement des esprits, la connoissance du secret des cœurs. Je dis que le moindre degré de sainteté que cet homme aura, la moindre action de charité qu'il fera, vaut mieux que tout cela; qu'elle l'approche plus du souverain bien, & luy donne un être plus excellent, que ne luy donneroient tous ces autres avantages, s'il les avoit : & cela pour deux raisons.

La premiere, parce que participer à

la ſainteté de Dieu , c'eſt participer à ce qu'il y a en luy, pour ainſi parler, de plus eſſentiel. Les autres attributs de Dieu , comme la ſcience, la puiſſance, peuvent être communiqués de telle ſorte, qu'ils leur ſoient naturels ; la ſeule ſainteté ne peut jamais leur être naturelle.

La ſeconde, parce que la ſainteté, & la félicité, ſont comme deux ſœurs inſeparables : & que Dieu ne ſe donne & ne s'unit qu'aux ames ſaintes, & non pas à celles, qui ſans la ſainteté ont la ſcience, la puiſſance, & toutes les autres perfections imaginables.

Ainſi le plus petit degré de ſainteté, la moindre action qui augmente la ſainteté, eſt preferable aux ſceptres & aux couronnes. D'où il s'enſuit que perdant chaque jour tant d'occaſions de faire des actions ſurnaturelles, nous faiſons des pertes de felicité inconcevables, & qui ne ſe peuvent preſque réparer. Nous ne pouvons trouver dans les creatures, la joye & la paix, qui ſont les fruits du S. Eſprit, pour deux raiſons.

Premierement, parce qu'il n'y a que Dieu dont la poſſeſſion nous affermiſſe contre les troubles, & les craintes : au lieu que celle des creatures cauſe mille apprehenſions , & mille inquiétudes.

Qui possede Dieu, n'est troublé de rien, car Dieu luy est tout, & tout le reste ne luy est rien. Secondement, parce que rien des biens creés, ne peut nous suffire, ni nous contenter pleinement. Vuidez la mer de ses eaux, & mettez-y ensuite une goutte d'eau, remplirez-vous ce vuide immense? quand Dieu feroit à l'infini des creatures toûjours plus parfaites, elles ne sçauroient toutes ensemble remplir nôtre ame. Elle a un vuide, qui ne peut être rempli que de Dieu.

C'est la paix qui fait regner Dieu dans l'ame, & qui l'en rend pleinement le maître. C'est elle qui tient l'ame dans la parfaite dépendance qu'elle doit avoir de Dieu.

Par la grace sanctifiante, Dieu se fait dans l'ame comme une citadelle où il est retranché. Par la paix il fait comme une sortie, & s'empare de toutes les facultés, les fortifiant si puissamment, que les creatures ne peuvent plus les venir troubler. Dieu occupe tout l'interieur; ainsi les Saints sont aussi unis à Dieu dans l'action, que dans l'oraison, & les plus fâcheux accidens ne les jettent point dans le trouble.

ARTICLE III.

Des fruits de patience & de douceur.

LEs fruits precedens diſpoſent l'ame à ceux de patience & de douceur, oû de moderation.

Le propre de la vertu de patience, eſt de moderer les excès de la triſteſſe, & la vertu de douceur modere les bouillons de la colere, qui s'élevent avec impetuoſité pour repouſſer le mal preſent.

Ces deux vertus combattent, & ne remportent la victoire que par des efforts violens, & non ſans peine: mais la patience, & la douceur, qui ſont les fruits du Saint Eſprit, rangent leurs ennemis dans leur devoir ſans combat: ou ſi elles combattent, c'eſt ſans difficulté, c'eſt avec plaiſir. La patience voit avec joye les objets capables de cauſer de la triſteſſe. Ainſi les Martyrs ſe réjoüiſſoient à la nouvelle des perſécutions, & à la vûë des ſupplices. La paix étant bien établie dans le cœur, la douceur n'a plus de peine à regler les mouvemens de la colere. L'ame demeure toûjours dans une même aſſiéte, & ne perd jamais ſon égalité. Ce qui vient de ce que le S. Eſprit y reſidant, & la poſſedant dans toutes ſes puiſſances, il

en éloigne les objets tristes, ou il ne leur permet pas d'y faire d'impression: & le démon même redoute cette ame, & n'en ose approcher.

ARTICLE IV.

Des fruits de bonté & de benignité.

CEs deux fruits regardent le bien qu'on fait au prochain. La bonté est l'inclination qui porte à obliger les autres, & à leur communiquer ce qu'on a. Nous n'avons point en nôtre langue de nom qui exprime proprement celuy de *benignitas*: car le mot de *benignité*, n'est point en usage, sinon peut-être pour signifier la douceur; & cette sorte de douceur consiste en la maniere d'obliger les autres volontiers, cordialement, avec joie, sans ressentir la difficulté que ressent celuy qui a la bénignité seulement en qualité de vertu, & non pas encore en qualité de fruit du S. Esprit.

ARTICLE V.

Du fruit de longanimité.

LA longanimité, ou perseverance, empêche l'ennuy & la peine qui proviennent précisément de l'attente du bien qu'on espere, ou de la longueur & de la durée du bien qu'on fait, ou de celle du mal qu'on souffre, & non de

là grandeur de la chose même, ou de ses autres circonstances. La longanimité, par exemple, fait qu'à la fin de nôtre troisiéme an de noviciat, nous sommes plus fervens qu'au commencement.

ARTICLE VI.

Du fruit de Foy.

LA Foy en qualité de fruit du Saint Esprit, est une certaine facilité à croire tout ce qui est de la créance des Fideles, une fermeté à s'y attacher, une assurance de la verité de ce que nous croyons, sans sentir ces répugnances, & ces doutes, ces tenebres, & cette grossiereté, que nous avons naturellement à l'égard des matieres de la Foy.

Pour cela il faut avoir dans la volonté une pieuse affection qui incline l'entendement à croire sans hésiter, les choses qui luy sont proposées.

Manque de cette pieuse affection: les Juifs, quoyque convaincus par les miracles de nôtre Seigneur, ne crûrent point en luy, ayant l'entendement obscurci, & aveuglé par la malice de leur volonté. Or ce qui arriva aux Juifs pour le regard de la substance de la Foy, nous arrive souvent pour ce qui concerne la perfection de la Foy, c'est-à-dire, pour les choses qui la peuvent perfe-

ctionner, & qui sont la suite des verités qu'elle nous fait croire : comme par exemple, on nous dit que nôtre Seigneur est tout ensemble Homme & Dieu nous le croyons. Si de là on vient à conclure que nous le devons donc aimer par-dessus toutes choses, le visiter souvent dans la sainte Eucharistie, nous préparer à le recevoir, & faire de tout cela le premier de nos devoirs, & de nos besoins, alors nous hésitons, & nôtre volonté repugne en pratique à la créance de l'entendement. Si elle s'y accordoit, nous croîtrions tous les jours en la foy des mysteres de nôtre Seigneur. Mais nous étouffons par nos vices cette pieuse affection, qui est si necessaire pour arriver à la perfection de la Foy. Si nous avions une bonne volonté, vrayment gagnée à Dieu, nous aurions une foy penetrante & parfaite.

Quelques-uns entendent icy par le mot de *fides*, la fidelité, la confiance à tenir les promesses qu'on fait ; d'autres, la facilité à croire en ce qui regarde les choses humaines, sans se laisser aller à des défiances mal fondées, à des soupçons, & à des jugemens temeraires.

ARTICLE VII.

Des fruits de modestie, de temperance & de chasteté.

LA modestie entant que vertu, est assez connuë. Elle regle tous les mouvemens du corps, les gestes & les paroles. Entant que fruit du S. Esprit, elle fait cela sans peine, & comme naturellement; & de plus, elle compose tous les mouvemens interieurs de l'ame, comme en la presence de Dieu.

Nôtre esprit est leger, & inquiet, toûjours en action, voltigeant de tous côtés, s'attachant à toutes sortes d'objets, babillant sans cesse. La modestie l'arrête, le modere, & met l'ame dans une profonde paix, qui la dispose à devenir le sejour, & le Royaume de Dieu: ainsi le don de presence de Dieu suit bientôt le fruit de modestie. Celle-cy est à l'égard de celle-là, ce que la rosée étoit à l'égard de la manne: & la presence de Dieu est une haute lumiere dans laquelle l'âme se voit devant Dieu, & remarque tous les mouvemens interieurs, tout ce qui se passe en elle plus clairement, que nous ne voyons les couleurs en plein midi.

La modestie nous est entierement nécessaire, parce qu'une immodestie, bien qu'en soy elle semble être peu de chose, est pourtant fort considerable, à cause de ses suites, & n'est pas une petite marque d'un esprit peu Religieux.

Les vertus de temperance & de chasteté, regardent les plaisirs du corps, réprimant les illicites, & moderant ceux qui sont permis. Celle-là refrene l'affection désordonnée du boire & du manger, & empêche les excès qu'on y pourroit commettre. Celle-cy regle, ou retranche l'usage des plaisirs de la chair.

Mais les fruits de temperance, & de chasteté, degagent tellement l'ame de l'amour de son corps, qu'elle n'en ressent presque plus les révoltes; le contenant sans peine dans la soûmission.



CHAPITRE VI.

Les obstacles qu'on trouve de la part du démon dans la pratique de la docilité à la conduite du Saint Esprit.

ARTICLE I.

Comment le démon empêche nôtre avancement spirituel.

IL n'est pas concevable combien le démon empêche nôtre avancement spirituel. Depuis le commencement de cette année de retraite il en a trompé quelques-uns par quelque peine, par quelque chagrin, par quelque scrupule, ou par quelque autre mauvaise disposition. Quand il voit que les premieres attaques luy ont reüssi, il en vient à d'autres, nous tenant toûjours dans quelque nouveau dessein, dans quelque desir ou quelque esperance, pour nous amuser, & nous divertir des voies de Dieu, & du soin de nôtre perfection.

Pour cet effet il se sert des occasions, qui se presentent, du souvenir des choses passées, des nouvelles qu'on entend, des objets qui frapent les sens, de nôtre humeur, & de nos passions, faisant joüer ces divers ressorts, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour tenir nôtre

esprit, & nôtre cœur toûjours occupé de quelque bagatelle, à quoi nous nous arrêtons; ou par des pensées, ou des reflexions inutiles; ou par de vains desirs, ou de vaines craintes; ou par quelque autre mouvement d'une passion immortifiée.

Au sortir d'ici, lorsque nous rentrerons dans les occupations des Colleges, il nous y fera rencontrer de pareilles, ou plus grandes attaches, & de semblables, ou plus dangereux obstacles: de sorte, que si nous n'y prenons garde, il nous tiendra ainsi toute nôtre vie miserablement attachés à quelque chose hors de Dieu.

Cependant la mort nous surprendra; nous mourrons comme nous aurons vécu, imparfaits: & l'ennemi aura ce qu'il prétend, qui est de nous confondre devant le Tribunal de Jesus-Christ. C'est ce qui n'arrive, helas! que trop souvent.

Pour obvier à ce malheur, examinons-nous soigneusement, & remarquons à quel objet nos pensées s'attachent le plus; ce qui occupe le plus nôtre cœur; quelles passions troublent davantage nôtre paix interieure. Et aprés l'avoir reconnu, retranchons cela promptement, comme une invention manifeste de l'en-

nemi, qui nous veut perdre. Voyons encore si le plus ardent de nos desirs, & le plus grand de nos soins, est de nous avancer dans la perfection de nôtre état; & si cela n'est pas, faisons tous nos efforts pour nous mettre dans cette sainte disposition.

ARTICLE II.

Divers artifices du démon pour nous tromper.

§. I.

LA conduite du démon à l'égard des commençans, est, ou d'empêcher le bien, ou de le diminuer, ou de le faire changer en un autre moindre, ou seulement apparent, ou préjudiciable, ou qui soit au-dessus de leurs forces, & trop élevé pour la disposition presente de leur ame.

Son artifice à l'égard des ames parfaites, est de leur faire de la peine, ne leur donnant point de repos; afin que les ayant lassées, & fatiguées, il les divertisse à la fin, s'il est possible, de leur application à Dieu; qu'il les attriste, & leur abatte le cœur; qu'il les affoiblisse dans la pratique du bien, & qu'il les porte au relâchement, & à la tiedeur.

§. II.

Il y a des personnes que le démon n'empêche point de faire beaucoup de bien, parce que le bien qu'ils font luy sert pour les tromper.

Les premieres attaques sont pour faire tomber les ames dans le peché mortel : mais s'il voit qu'il ne puisse reüssir dans son dessein, il change de batterie, & les porte à commettre plusieurs pechés veniels dans le bien qu'elles font. Par ce moyen les ayant affoiblies, il n'a pas de peine à les jetter à la fin dans quelque offence mortelle.

§. III.

Dans nos bons desseins le démon se comporte comme fit Pharaon à l'égard des Israëlites, lorsqu'ils voulurent aller offrir à Dieu un sacrifice dans le desert. Ce Prince ne pouvant leur en refuser absolument la permission, la restreignoit le plus qu'il pouvoit. C'étoit à condition tantôt qu'ils laisseroient en Egypte leurs femmes, & leurs enfans; tantôt qu'ils n'emmeneroient point avec eux leur bétail. Le démon use à peu près du même artifice : Lorsque nous avons formé quelque sainte résolution, s'il ne peut empêcher tout le bien que nous voulons faire, il en em-

pêche le plus qu'il peut. Pourvû qu'il puiſſe toûjours retrancher quelque choſe du ſervice de Dieu, de ſorte qu'il ne ſoit pas plein, & entier, il eſt content.

§. IV.

Quelquefois nous nous ſerons propoſé de faire quelque bien dans un certain temps; mais le démon ſurvient à l'execution, & la traverſe, ou en repreſentant des difficultés, ou ſuſcitant des contradictions de la part des hommes, ou excitant en nous des répugnances, pour nous faire relâcher quelque choſe de nôtre entrepriſe, ou quitter tout-à-fait nôtre premier deſſein, manque de force d'eſprit, & de conſtance.

S'il voit qu'il ne puiſſe nous repreſenter les choſes qui ſont capables de nous ébranler, comme abſolument futures, il nous les repreſente du moins comme douteuſes, ou incertaines; & il nous montre qu'elles ſont à craindre, pour nous décourager par la peur des dangers, & des peines.

Il ſe ſert pour cela de nos mauvaiſes diſpoſitions; & tandis que nous ſommes dans un état qui n'eſt pas encore pleinement aſſujetti à la grace, nous luy donnons beaucoup de priſe, pour nous

détourner du bien ; en quoy nous faiſons des pertes inconcevables de graces, & de merites.

§. V.

Il arrive ſouvent, que quand le Saint Eſprit nous donne quelque bonne penſée, le diable nous l'ôte, nous faiſant prendre le change, & nous en ſuggerant une autre, qui bien qu'elle ne ſoit pas peut-être mauvaiſe, ne laiſſe pas de nous faire aſſez de mal, puiſqu'elle nous fait perdre ce bon mouvement, & cette paix que nous cauſoit la premiere penſée, qui venoit de Dieu. Ainſi nous devons nous tenir ſur nos gardes, pour nous affermir dans l'une, & rejetter l'autre ; & il nous importe extrêmement de veiller avec attention ſur nos penſées, & de les bien examiner dans leur commencement, dans leur progrès, & dans leur fin.

Article III.

Diſcernement des operations de Dieu, & de celles du démon.

§. I.

TOut ce qui ôte la paix & la tranquillité de l'interieur, vient de la part du démon. Dieu a joint enſemble la felicité, & la ſainteté ; de ſorte que ſes graces non ſeulement ſanctifient l'a-

me, mais encore la consolent, & la remplissent de paix, & de douceur. Les suggestions du diable font tout le contraire, ou d'abord, ou du moins à la fin; & l'on reconnoît le serpent à sa queuë, c'est-à-dire par les suites de son operation, & par le terme où il méne.

§. II.

Toutes les propositions hypothetiques ou conditionnelles, qui ne sont propres qu'à causer du trouble, viennent du démon : comme par exemple, si Dieu m'abandonnoit dans une telle occasion, que ferois-je, &c. Il ne faut point répondre à ces propositions, ni nous arrêter à ces sortes de pensées, que l'ennemy nous suggère, pour nous ôter la confiance en Dieu, & pour nous jetter dans l'inquietude, & dans le découragement. Confions-nous en Dieu, qui est fidéle, & qui ne manquera jamais à ceux, qui s'étant pleinement donnés à luy, ne cherchent qu'à luy plaire en toutes choses.

ARTICLE IV.

Illusions secretes.

§. I.

IL arrive assez souvent, que sentant quelque mouvement déreglé qui s'ex-

cite dans nôtre cœur, nous ne voulons pas consentir au mal, mais nous ne voulons pas aussi chasser fortement ce mauvais sentiment. Nous rejettons le mal qui paroîtroit aux yeux des hommes, & nous souffrons le dereglement interieur que Dieu voit, & qui luy déplaît : nous avons, par exemple, un sentiment d'aigreur contre quelqu'un, nous ne voulons pas consentir à luy marquer ce sentiment, mais nous souffrons que nôtre cœur s'en remplisse, & nous ne nous en défaisons pas promptement. C'est là une de nos plus secrettes, & dangereuses illusions.

§. II.

Quand nous avons envie de quelque chose, mille raisons se presentent pour colorer nôtre passion. L'on se trompe, lorsqu'ayant formé quelque dessein par l'instinct de la nature, on cherche ensuite quelque raison du côté de la grace pour appuyer ce dessein. Je vais voir Monsieur tel, aussi-bien l'exhorterai-je à faire une Retraite. Pour l'ordinaire cet *aussi-bien* vient d'un mauvais principe : c'est une invention de l'amour propre, ingenieux à trouver de semblables raisons.

§. III.

Il arrive quelquefois que Dieu nous

donnant la lumiere, & l'inſpiration de ſa grace, pour nous corriger de quelque défaut, à quoy nous ſommes ſujets, nous tournons nôtre imagination ailleurs : nous nous appliquons à quelque autre action de vertu, & nous donnons à Dieu le change pour éviter la ſynderefe, & les reproches de nôtre conſcience, pour nous exempter de la confuſion que nous cauſeroit la vûë de nôtre défaut, & pour nous tromper nous-mêmes agreablement, en nous perſuadant que nous ſommes vertueux. Cependant nous ne parviendrons jamais à cette ſainte liberté, à cette étenduë de cœur, que nous recherchons, ſi nous ne nous corrigeons des fautes que Dieu nous montre.

§. IV.

Quelquefois nous ne prenons pas garde, que penſant aux meilleurs objets, ou étant attachés aux plus ſaintes occupations, nôtre plaiſir n'en eſt pas tellement occupé, qu'il ne penſe en même-temps à d'autres choſes inutiles : & c'eſt autant de nôtre vie qui ſe perd, & qui devroit être donné à Dieu.

ARTICLE V.

Marque d'une ame trompée.

§. I.

PArler sans cesse de graces extraordinaires, de visions, de revelations ; n'avoir que cela dans l'esprit, s'appliquer peu à connoître, & à regler les mouvemens de son cœur ; manquer de simplicité, & de candeur envers ses Superieurs, & ses Directeurs, ne vouloir s'occuper dans l'oraison, que de la divinité, & nullement de l'humanité sainte de nôtre Seigneur ; avoir une conduite, & des sentimens contraires à la doctrine, & aux pratiques de la sainte Eglise, sont des marques d'une ame trompée.

§. II.

Le démon éleve quelquefois les ames à de sublimes pensées de Dieu, pour les détourner de s'appliquer à JESUS-CHRIST, qui est la source de tous nos biens, & le grand objet de la haine des démons.

**
*

ARTICLE VI.

Ce qu'il faut remarquer dans les mouvemens qui nous portent au bien.

§. I.

TOus les mouvemens qui nous portent au bien, meritent d'être remarqués.

Ce qu'il y faut examiner, c'est,

I. Avec quelle promptitude nous les avons ſuivis, ſi ç'a été de toutes nos forces d'eſprit, & de corps.

II. Par quel motif nous nous y ſommes portés, & pour quelle fin.

III. Si dans le progrès de l'action nous avons conſervé la ferveur, & la pureté d'intention que nous avions euë d'abord.

Car il arrive aſſès ſouvent, qu'on entreprend une bonne œuvre pour une fin fort ſainte; mais à peine a-t-on commencé, qu'on perd de vûë cette fin, ou qu'on ne l'enviſage plus qu'à demi. La vanité, l'interêt, quelque recherche d'amour propre ſe gliſſe inſenſiblement dans le cœur. On ſe relâche peu à peu, on s'ennuie, on ſe laiſſe aller au poids de l'inconſtance naturelle; ſi bien qu'il eſt rare que l'on finiſſe avec la même ardeur, & la même pureté d'intention qu'on avoit commencé.

CINQUIEME PRINCIPE.

Le recueillement & la vie interieure.

CHAPITRE I.

De la nature & des causes de la vie interieure.

ARTICLE I.

En quoy consiste la vie interieure.

§. I.

LA vie interieure consiste en deux sortes d'actes, sçavoir, dans les pensées, & dans les affections. C'est en cela seulement que les ames parfaites different des imparfaites, & les bienheureux de ceux qui vivent encore sur la terre. Nos pensées, dit S. Bernard, doivent être *dans la recherche de la verité*; & nos affections, *dans la ferveur de la charité.* De cette maniere l'esprit, & le cœur étant appliqués à Dieu, étant pleinement possedés de Dieu, au milieu même des occupations exterieures on ne perd point Dieu de vûë, & l'on est toûjours dans l'exercice de son amour.

In investigatione veritatis. In fervore charitatis.

§. II.

Les bons & les mauvais Religieux ne different que par la qualité de leurs pensées, de leurs jugemens, & de leurs affections. C'est aussi en quoy consiste la difference des Anges & des démons; & ce qui fait que les uns sont Saints, & bienheureux, les autres mauvais, & malheureux. Ainsi nous devons veiller avec un soin extrême sur nôtre interieur, & apporter une continuelle attention à regler nos jugemens selon la verité, & à subordonner nos affections à la charité.

§. III.

L'essence de la vie spirituelle & interieure consiste en deux choses; d'un côté, dans les operations de Dieu en l'ame, dans les lumieres, qui éclairent l'entendement, dans les inspirations, qui touchent la volonté; & de l'autre, en la cooperation de l'ame aux lumieres, & aux mouvemens de la grace. Si bien que pour traiter avec Dieu, & pour se disposer à recevoir de luy de plus fortes, & de plus frequentes communications, il faut avoir une grande pureté de cœur, une grande force d'esprit, une constante & inviolable fidelité à cooperer avec Dieu, & à suivre le mouvement de son esprit, quel-

que part qu'il nous pousse.

§. IV.

Une des occupations de la vie interieure, est d'examiner, & de reconnoître particulierement trois sortes de choses dans nôtre interieur. Premierement, ce qui vient de nôtre fonds, nos pechés, nos mauvaises habitudes, nos passions, nos inclinations, nos affections, nos desirs, nos pensées, nos jugemens, nos sentimens. Secondement, ce qui vient du demon, ses tentations, ses suggestions, ses artifices, les illusions par lesquelles il tâche de nous seduire, si nous n'y prenons garde. Troisiémement, ce qui vient de Dieu, ses lumieres, ses inspirations, les mouvemens de sa grace, ses desseins à nôtre égard, & les voies par où il veut nous conduire. En tout cela il faut voir de quelle maniere nous nous comportons, & regler nôtre conduite par l'esprit de Dieu.

Il faut soigneusement observer à quoy le S. Esprit nous porte le plus, & en quoy nous luy resistons le plus. Au commencement de nos actions demander la grace de les bien faire, & remarquer jusqu'aux moindres mouvemens de nôtre cœur.

Nous ne devons pas donner tout nô-

tre temps de recueillement à l'oraiſon, & à la lecture, il en faut employer une partie à examiner la diſpoſition de nôtre cœur, à reconnoître ce qui s'y paſſe, & à diſcerner ce qui eſt de Dieu, ce qui eſt de la nature, & ce qui eſt du demon; à nous conformer à la conduite du S. Eſprit, & à nous affermir dans la détermination de tout faire, & de tout ſouffrir pour Dieu.

Article II.

Comment nous devons imiter la vie interieure de Dieu.

Nous devons imiter la vie interieure de Dieu, en ce qu'il a au dedans de ſoi une vie infinie, tant par l'operation de l'entendement, par laquelle il eſt le principe de la perſonne du Verbe, que par celle de la volonté, par laquelle il eſt le principe de la perſonne du Saint Eſprit. Enſuite de quoi il agit au dehors ſelon ſon bon plaiſir par la production, & par le gouvernement de l'univers, ſans que cette action exterieure cauſe aucune diminution, ni aucun changement dans ſa vie interieure: de ſorte que pour le regard de celle-cy il agit au dehors, comme s'il n'agiſſoit pas.

Voilà nôtre modele: nous devons a-

voir premiérement au dedans de nous, & pour nous-mêmes une vie très-parfaite par une continuelle application de nôtre entendement, & de nôtre volonté à Dieu. Puis nous pourrons sortir au dehors pour le service du prochain, sans préjudice de nôtre vie interieure, ne nous donnant pas tout entiers aux autres, & ne nous appliquant aux fonctions exterieures, que comme par maniere de divertissement, pour ainsi dire, nôtre principale occupation sera toûjours la vie interieure. *Tuus esto ubique*, dit saint Bernard au Pape Eugene, *Concha esto, non canalis*. Ne vous donnez pas tellement au prochain, que vous ne soyez plus à vous; possedez-vous toûjours; remplissez-vous vous-même de grace comme un bassin, puis vous servirez à la communiquer aux autres. Ne soyez pas comme un canal par où l'eau passe, sans qu'elle y demeure.

Cet avis de saint Bernard devroit être la regle des ouvriers évangeliques. Mais ils font souvent tout le contraire. Ils se donnent tout au dehors; ils s'épuisent pour les autres, & demeurent eux-mêmes à sec. Toute la moüelle de leur ame, s'il est permis de parler ainsi, toute la force de leur esprit passe dans leurs actions exterieures. Il ne reste

presque rien pour l'interieur.

D'où il s'ensuit, que s'ils n'y prennent garde, ils ont un juste sujet de craindre, qu'au lieu d'être élevés dans le Ciel, selon l'excellence de leur vocation, ils ne soient du nombre de ceux qui auront été le plus long-temps detenus dans le Purgatoire, & qui ne seront placés que dans les derniers ordres de la gloire.

ARTICLE III.

D'où vient que nous avançons si peu dans la vie interieure.

CEla vient de trois causes.

I. Les objets exterieurs nous attirent à eux par l'apparence de quelque bien, qui flate nôtre orgueil, ou nôtre sensualité. Ce qui arrive particulierement à ceux qui ont les passions vives, & qui prennent aisément feu.

II. Le démon remuant les phantômes de l'imagination, réveillant le souvenir, & l'idée des choses passées; alterant & brouillant les humeurs du corps selon les occasions qui se presentent, excite en nous des troubles, des scrupules, & diverses passions. Ce qu'il opere principalement en ceux, qui n'ayant pas encore le cœur parfaitement purgé, luy donnent plus de pri-

se, & sont plus soûmis à son pouvoir.

III. Nôtre ame ne rentre qu'avec peine en elle-même, n'y voyant que des pechés, des miseres, & de la confusion. De sorte que pour éviter cette vûë importune, & humiliante, elle se jette incontinent au dehors, & va chercher sa consolation dans les creatures, si on ne la retient soigneusement en son devoir.

CHAPITRE II.

Des motifs qui nous portent à la vie interieure.

ARTICLE I.

Qu'on n'avance point dans les voyes de la perfection, si l'on ne s'adonne à la vie interieure.

LA vie exterieure des Religieux, qui s'employent au service du prochain, est fort imparfaite, & même dangereuse, si elle n'est accompagnée de la vie interieure : & ceux qu'il sont dans ces sortes d'emplois de charité ou de zele, s'ils n'y joignent les exercices du recueillement interieur, ne feront jamais aucun notable progrés dans la perfection.

Et premierement, ils n'arriveront ja-

mais à la perfection de la vie purgative. Ils en auront bien par fois quelques ſentimens. Ils feront des choſes qui paroîtront grandes au yeux du monde. Ils prêcheront, ils travailleront dans les Miſſions ; ils paſſeront les mers, & s'expoſeront aux dangers de la mort, & aux fatigues des plus longs voyages pour le ſalut du prochain. Mais avec tout cela ils n'avanceront jamais beaucoup dans la vie purgative. Les actions de vertu qu'ils feront, ſeront partie de la grace, & partie de la nature. Ils n'en feront jamais de purement ſurnaturelles, & ſous de ſpecieux pretextes, l'amour propre leur fera toujours ſuivre leurs inclinations, & faire leur volonté. Ils tremperont toûjours dans leurs défauts, & dans leurs imperfections ordinaires, & ſeront en grand danger de ſe perdre. Car comme ils s'occupent à toute autre choſe, qu'à reconnoître les déréglemens de leur cœur, ils ne ſongent point à le purger. Si bien qu'il ſe remplit ſans ceſſe de pechés & de miſeres qui affoibliſſent peu-à-peu les forces de l'ame, & viennent enfin à étouffer entierement la dévotion, & l'eſprit de Dieu.

Secondement, ils n'arriveront jamais à la perfection de la vie illuminative,

qui consiste à reconnoître en toutes choses la volonté de Dieu : car il n'y a que les hommes interieurs qui la puissent connoître en tout. Mes Superieurs, mes Regles, les devoirs de mon état, peuvent bien me diriger pour le regard de l'exterieur, & me marquer ce que Dieu veut que je fasse en tel temps, & en tel lieu, mais non pas m'enseigner la maniere avec laquelle Dieu veut que je le fasse. Je sçai, par exemple, que Dieu veut que je prie, quand j'entends la cloche qui m'appelle à l'oraison selon ma Regle : mais la Regle ne me déclare pas de quelle maniere je me dois comporter dans mon oraison. Mon Superieur me dira bien à quoy Dieu veut que je m'applique, mais il ne me dira pas comment je m'y dois appliquer.

Pour bien faire la volonté de Dieu, ce n'est pas assés de sçavoir que Dieu veut par un exemple, que je balie presentement ma chambre : il faut que je sçache encore de quelle pensée il veut que je m'occupe en faisant cette action exterieure d'humilité, que ma Regle me prescrit. Car Dieu veut regler l'interieur de mes actions, aussi-bien que l'exterieur. Je dois accomplir la volonté de Dieu aussi bien pour la maniere, que pour la substance de l'action. Il en

veut gouverner jusqu'aux moindres circonstances, & sa providence s'étend à diriger toutes mes puissances, & tous les mouvemens de mon cœur ; sans cela il y aura du vuide dans mes actions ; elles ne seront pas pleines de la volonté de Dieu ; je ne feray ce qu'il veut de moy qu'en partie, & à demi ; le meilleur n'y sera pas, qui est l'interieur. Ainsi je feray de grandes pertes de grace & de gloire, & des pertes irréparables ; & je seray cause que d'autres, dont je suis obligé de procurer le salut, & la perfection, feront les mêmes pertes.

Où pourray-je donc apprendre la volonté de Dieu pour le regard de la maniere de bien faire les choses qu'il veut que je fasse ? c'est dans mon interieur, & au fond de mon cœur, où Dieu fait luire sa grace pour éclairer ma conduite. Si je sçay rentrer au-dedans de moy, m'y rendre attentif à Dieu, & converser familierement avec luy, je marcheray dans sa lumiere, qui me fera voir ce qu'il desire de moy, & les moyens de l'accomplir, & la perfection interieure, qu'il veut que je pratique en cela.

Troisiémement, il est clair qu'ils n'arriveront jamais à la perfection de la vie

unitive, puisqu'elle consiste en l'union interieure de l'ame avec Dieu.

Au reste, quiconque fait état de mener une vie interieure, & d'être solidement spirituel, & homme d'oraison, il doit s'attendre qu'étant arrivé à un certain degré, on criera contre luy; qu'il aura des adversaires, & d'autres traverses, mais qu'à la fin Dieu luy donnera la paix, & fera réüssir le tout à son avantage, & au progrés de son ame.

ARTICLE II.

Que sans l'oraison, nous ne pouvons nous aquitter des devoirs de nôtre vocation, ni faire de fruit dans nos emplois.

§. I.

SAns une solide dévotion, & une étroite familiarité avec Dieu, nous ne pouvons subsister dans nos fonctions, ni nous en bien acquitter. Les Prophetes, les Apôtres, les autres Saints ont fait des merveilles, parce qu'ils étoient inspirés de Dieu, & qu'ils conversoient familierement avec luy.

Tout réüssit aux Saints, parce qu'ils obtiennent par leurs prieres une benediction, & une vertu qui rend leurs travaux efficaces. Quoyqu'ils soient infirmes, & souvent malades, comme S. Gregoire, & S. Bernard, ils font des merveilles.

Nous avons beau travailler, & faire de grands projets pour la gloire de Dieu, & pour le service des ames; sans l'oraison il n'y a rien à esperer de nos travaux, & de nos entreprises. Mais avec le don d'oraison, nous pouvons faire des merveilles, même en matiere de prudence, & dans le maniment des affaires.

Assaisonnons nos fonctions à l'égard du prochain, de recueïllement, d'oraison, & d'humilité: Dieu se servira de nous pour de grandes choses, quoyque nous n'ayons pas de grands talens.

Nous ne devons rien entreprendre dans quelque employ que ce soit, sans nous y être disposés par la priere.

§. II.

C'est de Dieu que nous devons attendre tout le succès de nos emplois. Nous sommes ses instrumens, & nous travaillons sous luy, comme sous un Maître Architecte, qui conduisant seul tout le dessein, assigne à chacun sa tâche selon le but qu'il se propose, & selon l'idée qu'il s'est formée. Ainsi nous ferons d'autant plus de fruit, que nous serons plus unis à Dieu, & que nous nous rendrons plus dépendans de sa conduite, ayant d'ailleurs les talens, & la capacité requise pour servir le pro-

chain. Or c'est l'oraison qui nous unit à Dieu. C'est par ce saint exercice, que nous nous disposons à recevoir l'impression, & le mouvement de la grace, comme des instrumens, pour agir selon ses desseins.

§. III.

Omnia vanitas Sap.

Saint Gregoire Thaumaturge expliquant ce mot du Sage, *Tout n'est que vanité*, dit que le démon fait paroître aux yeux des mondains, les honneurs, les plaisirs, les richesses, & toutes les creatures de l'Univers, comme des marionnettes, qu'il fait joüer, les remüant, les tournant, leur donnant diverses faces, & diverses couleurs, divers charmes, & un éclat apparent; mais au fond ce n'est qu'un jeu d'enfant, & qu'un vain amusement: il n'y a rien de solide, c'est seulement une agreable illusion.

Le démon use du même artifice à l'égard de ceux qui composent le petit monde qui se trouve dans la Religion: car dans la Religion il y a un petit monde, dont les élemens sont l'estime des talens humains, des emplois, des Charges, & des lieux considerables; l'amour & la recherche de l'éclat, & de l'applaudissement, du repos, & de la vie douce. Voilà de quoy le démon fait

comme un jeu de marrionnettes pour nous amuser, & nous tromper. Il remuë tout cela à nos yeux de telle maniere, que nous nous y arrêtons, & nous laissons séduire, preferant de vaines apparences aux veritables & solides biens.

§. IV.

Il n'y a que l'oraison qui nous puisse garentir de cette tromperie. C'est elle qui nous apprend à juger sainement des choses, les envisageant dans la lumiere de la verité, qui dissipe leur faux éclat, & leurs faux charmes.

Aussi S. Ignace veut-il que les Profés, & ceux qui ont fait leurs derniers vœux, donnent à l'oraison tout le temps qui leur reste, aprés qu'ils ont satisfait aux devoirs de l'obeïssance. Ce doit être là l'employ de ceux, qui dans les Colleges ne sont point occupés à régenter, mais seulement à confesser, ou à faire quelque autre chose, qui leur laisse asses de temps libre. Ils doivent être des hommes d'oraison, qui par le secours de leurs prieres, soûtiennent toute la Maison, toute la Compagnie, & même toute l'Eglise: & cela c'est être Jésuite, c'est être enfant de ces grands Saints, qui desiroient plusieurs mondes à convertir.

Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, & in requie opulentâ Isa. 32.

Voilà le moyen *de passer doucement les jours dans la beauté de la paix, dans la sureté d'une conscience pure, & dans un repos plein de saintes richesses* : au lieu de s'amuser à des bagatelles indignes d'un ouvrier de l'Evangile, il faut visiter souvent le Saint Sacrement, ensuite s'appliquer à la lecture, puis retourner à la priere, dire le Rosaire de la Sainte Vierge, & rapporter tout à l'oraison.

§. V.

La Compagnie fait beaucoup de bien, neanmoins elle en pourroit faire beaucoup plus. Il y a des ames que Dieu a résolu de n'aider que par nous, & par nos fonctions. Si nous leur manquons, ou si nous ne nous aquittons pas bien de nos ministeres, ces ames demeureront sans aide, & l'Eglise en gemira. C'est à quoy doivent bien penser ceux qui ne sont pas assez interieurs, ni assez unis à Dieu : mais on ne pense gueres à ces sortes de fautes, qui sont pourtant terribles; Dieu sçait quel compte nous luy en rendrons un jour.

§. VI.

Comme il y a de certaines humeurs qui causent la mort au corps, quand elles prédominent, & sont en trop grande abondance : de même dans la

vie Religieuſe, quand l'action l'emporte avec excès, & qu'elle n'eſt pas temperée par l'oraiſon, & par le récueïllement, elle étouffe infailliblement l'eſprit.

Cependant il ſe trouvera quelquefois des perſonnes, qui étant occupées les jours entiers, & les années dans l'étude, & dans le tracas des emplois exterieurs, auront de la peine à donner un quart d'heure par jour à la lecture ſpirituelle : & aprés cela, le moyen d'être des hommes interieurs ? de là vient que nous ne faiſons point de fruit, parce que nos fonctions ne ſont point animées de l'eſprit de Dieu, ſans lequel avec tous nos talens, nous ne pouvons parvenir à la fin que nous prétendons, & nous ne ſommes que comme *un airain ſonnant, & une cymbale retentiſſante.* *Velut as ſonãs & cymbalum tinniẽs. 1. Cor. 13.*

Un homme interieur fera plus d'impreſſion ſur les cœurs par un ſeul mot animé de l'eſprit de Dieu, qu'un autre par un diſcours entier, qui luy aura coûté beaucoup de travail, & où il aura épuiſé toute la force de ſon raiſonnement.



ARTICLE III.

Que la paix ne se trouve que dans la vie interieure, & que nos mécontentemens ne viennent que de ce que nous ne sommes pas interieurs.

§. I.

JAmais nous n'aurons de paix, que nous ne soyons interieurs, & unis à Dieu. Le repos d'esprit, la joye, le solide contentement, ne se trouvent que dans le monde interieur, dans le Royaume de Dieu, que nous avons au dedans de nous-mêmes. Plus nous y entrerons avant, plus nous serons heureux. Sans cela nous serons toûjours dans le trouble, & dans la peine, toûjours mécontens; dans les plaintes, & dans les murmures: & si quelque tentation, quelque rude épreuve nous survient, nous ne la surmonterons pas.

§. II.

Saint Augustin dit que ceux qui n'ont pas leur interieur bien réglé, sont semblables à ces maris qui ont des femmes fâcheuses, & de mauvaise humeur. Ceux-cy sortent du logis de bon matin, & n'y retournent que le plus tard qu'ils peuvent, parce qu'ils apprehendent la persécution domestique: de même ceux-là n'ayant point la paix dans leur inte-

rieur, & n'y trouvant que des remords, & des reproches de leur conscience, ils évitent tant qu'ils peuvent de rentrer en eux-mêmes.

§. III.

Le plus grand malheur d'un homme de nôtre profession, est d'être tout entier & d'action & d'affection dans la vie exterieure, n'en connoissant presque point d'autre. Car comme cette vie est bornée, l'employ que l'un souhaite, & qu'il obtient, ne peut pas échoir à un autre qui le desire également : & voilà ce qui fait son mécontentement. Au lieu que s'il ne s'attachoit point à une miserable petite portion de la vie exterieure : s'il se donnoit solidement à l'interieure, qui est sans bornes, il y trouveroit des espaces comme infinis de graces, de vertus, & de perfection, où son ame seroit pleinement rassasiée. Mais jamais personne ne s'adonnera à la vie interieure dans la vieillesse, s'il ne l'a fait dans sa jeunesse ; de maniere que si nous ne remportons de nôtre troisiéme an de Noviciat, une volonté inviolablement résoluë de cultiver la vie interieure à quelque prix que ce soit, nous retomberons dans nôtre premier état : *& fient novissima pejora prioribus.*

§. IV.

Si dans nos emplois nous pratiquons l'exterieur de la vertu, sans l'interieur nous sommes miserables, portant le poids du travail exterieur, sans goûter l'onction, & la douceur interieure. Ce qui fait que nous tombons souvent en des fautes notables : au lieu que par le moyen du recueïllement, & de l'oraison, nous ferions davantage dans nos fonctions, avec moins de peine, d'ennui, & de danger, & avec plus de perfection pour nous, avec plus de profit pour le prochain, & plus de gloire pour Dieu. *C'est*, ajoûte le P. Rigoleu dans son recueïl, *ce que nôtre P. Directeur nous a representé avec beaucoup de force, & c'est un des points qu'il recommande le plus.*

CHAPITRE III.

Les occupations de la vie interieure.

ARTICLE I.

De la vigilance sur nôtre interieur.

§. I.

NOstre principale étude doit être de veiller sur nôtre interieur pour en reconnoître l'état, & pour en corriger les desordres. C'est à quoy les con-

ſiderations ſuivantes nous excitent puiſſamment.

I. Nous demeurons embroüillés, & comme enſevelis dans une infinité de fautes, & d'imperfections, que nous ne voyons jamais, & que nous ne verrons qu'à l'heure de la mort; ſi nous ne nous exerçons en la connoiſſance des mouvemens de nôtre interieur, où le demon & la nature joüent d'étranges perſonnages, pendant que nous ſommes tout abſorbés dans le tracas, & dans l'empreſſement des occupations exterieures.

II. La ruine des ames dans le chemin de la perfection, vient de la multiplication des pechés veniels, d'où s'enſuit la diminution des lumieres, & des inſpirations divines, des conſolations ſpirituelles, & des autres ſecours de la grace : puis une grande foibleſſe à reſiſter aux attaques de l'ennemy, & enfin la chute en quelque lourde faute, qui nous fait ouvrir les yeux, & voir que tandis que nous penſions à toute autre choſe, nôtre cœur nous trahiſſoit, manque de veiller à le garder, & d'y rentrer ſouvent pour reconnoître ce qui s'y paſſoit.

III. C'eſt cette abſence de chez nous, & cette nonchalance à regler

nôtre interieur, qui est cause que les dons du S. Esprit sont en nous presque sans effet, & que des graces sacramentelles, qui nous sont données en vertu des Sacremens que nous avons reçûs, ou que nous frequentons, demeurent inutiles,

On appelle grace sacramentelle, le droit que chaque Sacrement nous acquiert auprès de Dieu, pour recevoir de luy de certains secours, qui maintiennent en nous l'effet que ce Sacrement a operé dans nôtre ame. Ainsi la grace sacramentelle du Baptême, est un droit que le Baptême nous donne à recevoir des lumieres, & des inspirations pour mener une vie surnaturelle, comme membres de Jesus-Christ, animés de son esprit. La grace sacramentelle de la Confirmation, est un droit de la force & de la constance pour combattre contre nos ennemis comme soldats de J. C. & pour remporter sur eux de glorieuses victoires. La grace sacramentelle de la Confession, est un droit à recevoir un accroissement de pureté de cœur. Celle de la Communion est un droit à recevoir des secours plus abondans, & plus efficaces pour nous unir à Dieu par la ferveur de son amour. Chaque fois que nous nous confessons,

& que nous communions en bon état ; ces graces sacramentelles, & les dons du S. Esprit croissent en nous, & cependant on n'en voit point les effets dans la conduite de nos actions. D'où vient cela ? de nos passions immortifiées, de nos attaches, & de nos affections déreglées, & de nos défauts habituels : nous donnons plus d'empire sur nous à ces principes vicieux, qu'aux graces sacramentelles, & qu'aux dons du Saint Esprit : de sorte que ceux-là tiennent ceux-cy comme liés, & comme captifs, sans pouvoir produire les effets qui leur sont propres. Et pourquoy laissons-nous prendre au peché, & aux principes vicieux de la nature corrompuë cet empire tyrannique sur les divins principes de la grace, & de l'esprit de Dieu ? c'est faute de rentrer souvent en nous-mêmes. Si nous le faisions, nous reconnoîtrions l'état de nôtre interieur, & nous en corrigerions les desordres.

§. II.

I. Veillant sur nôtre interieur, nous aquerons peu à peu une grande connoissance de nous-mêmes, & nous parvenons enfin à la direction du S. Esprit, & par fois Dieu nous represente en un moment l'état de nôtre vie passée, de la

façon qu'il nous sera representé au Jugement. Il nous fait voir tous nos pechés, tout nôtre bas âge; d'autres fois il manifeste toute l'œconomie du gouvernement de l'Univers. Ce qui produit en l'ame un parfait assujetissement à Dieu.

II. Ceux qui se sont appliqués durant trois ou quatre ans à veiller sur leur interieur, & qui ont fait quelque progrès dans ce saint exercice, sçavent déja traiter avec dexterité beaucoup d'affaires, & sans jugement temeraire, penetrent comme naturellement le cœur des autres, & en voient presque tous les mouvemens par la connoissance qu'ils ont de leur propre interieur, & des mouvemens naturels de leur cœur.

III. Sans faire de mortifications extraordinaires, ni de ces actions exterieures, qui nous pourroient être un sujet de vanité, par la seule attention à veiller sur nôtre interieur, nous faisons d'excellens actes de vertu, & nous avançons merveilleusement dans la perfection: comme au contraire, négligeant nôtre interieur, nous faisons des pertes inconcevables.

IV. Cet exercice se peut pratiquer en tout âge, en tout temps, & en tout lieu, dans nos fonctions exterieures,

& dans nos maladies ; & il n'y a point d'affaire si embarrassante, qui ne nous permette de rentrer en nous-mêmes de temps en temps, pour observer les mouvemens de nôtre cœur.

V. Quelles actions exterieures a fait un saint Paul Ermite, & tant d'autres saints Solitaires, & tant de saintes Vierges ? c'est le merite de leur vie interieure, qui les a élevés aux premiers ordres des bienheureux.

Mais helas ! nous sommes si peu éclairés, ou si enchantés de ce qu'il y a d'éclatant dans les emplois exterieurs, que nous ne comprenons point ni l'excellence, ni la necessité, ni le merite de cette vie cachée aux yeux des hommes, & qui n'est connuë que de Dieu seul.

§. III.

Rien n'est si dangereux, que de négliger le soin de son interieur, & ne se mettre pas en peine de connoître ce qui s'y passe. Cette négligence, & cette ignorance, donnent lieu à une infinité de pechés véniels, qui nous disposent insensiblement à quelque peché mortel, ou à de grandes tentations, d'où s'ensuivent des chûtes funestes.

Voilà où aboutit souvent cette vie toute exterieure de ceux d'entre nous,

qui sont toûjours dans le tracas de l'action, abandonnant le soin de leur interieur, sous pretexte de zele & de charité, parce qu'ils travaillent pour le service du prochain. Mais quand ils n'en viendroient pas à cette extremité, il est toûjours certain, que se jettant trop au dehors, & n'ayant presque point d'attention à regler leur interieur dans l'exercice de leurs fonctions, ils font des pertes infinies de graces, & de merites. Leurs travaux ne produisent que fort peu de fruit, n'étant point animés de cette force, & de cette vigueur, qui vient de l'esprit interieur, ni accompagnés des benedictions que Dieu donne aux hommes d'oraison, & de recueillement. Ils ne font rien purement pour Dieu. Ils se cherchent en tout, & mêlent toûjours secretement leur propre interêt avec la gloire de Dieu dans leurs meilleures entreprises.

On passe ainsi sa vie dans ce mélange de nature, & de grace, sans faire quelquefois un seul pas pour avancer dans la perfection pendant les dix, & les vingt années, l'esprit aussi distrait, le coeur aussi dur parmi tous les exercices de la pieté chrétienne, & de la vie Religieuse, que si l'on n'avoit point eu tous ces secours.

Enfin la mort vient, & alors on ouvre les yeux, on reconnoît son illusion, & son aveuglement, & l'on tremble à l'approche du redoutable Tribunal de Dieu.

Le moyen d'éviter tous ces malheurs, c'est de regler si bien nôtre interieur, & de veiller si soigneusement à la garde de nôtre cœur, que nous ayons sujet de desirer plûtôt, que de craindre de paroître devant nôtre souverain Juge. C'est cette vigilance que nôtre Seigneur nous recommande tant dans l'Evangile, quand il dit si souvent, *vigilate*, veillez. *Nôtre Pere Directeur*, dit le Pere Rigoleu, *ne nous demande autre chose, que cette continuelle attention sur nôtre interieur,*

ARTICLE II.

Combien il nous importe de joindre la vie interieure avec nos occupations exterieures.

§. I.

NOs occupations sont souvent d'elles-mêmes indifferentes, & cependant peuvent être très-glorieuses à Dieu, & plus à sa gloire, que d'autres qui d'elles-mêmes sont surnaturelles. Ainsi nos études, & nôtre regence aident plus au salut des ames, & avancent davantage

la gloire de Dieu, que ne feroit l'assistance au Chœur, & le chant de l'Office divin, s'il étoit en usage dans la Compagnie comme dans les autres Ordres. Mais si dans cet emploi des Classes, & de l'étude, nous n'agissons par le principe de l'esprit interieur, nous sommes tout seculiers, & ne meritons souvent que des châtimens en l'autre vie.

§. II.

Nous devons tellement joindre l'action, & la contemplation, que nous ne donnions pas plus à celle-là, qu'à celle-cy, tâchant d'exceller également en l'une & en l'autre. Autrement, si nous nous jettons tout au-dehors, & que nous donnions tout à l'action, nous demeurerons indubitablement dans les derniers degrés de la contemplation, qui sont une oraison commune, & les autres exercices de pieté pratiqués d'une maniere basse & imparfaite.

§. III.

Il faut joindre ensemble de telle sorte l'action & la vie exterieure, avec la contemplation, & la vie interieure, que nous donnions à celle-là à proportion que nous aurons plus ou moins de celle-cy. Si nous avons beaucoup d'oraison, nous

nous donnerons beaucoup à l'action : si nous ne sommes que mediocrement avancés dans la vie interieure, nous ne donnerons que mediocrement aux occupations de la vie interieure ; & si nous n'avons que fort peu d'interieur, nous ne donnerons rien du tout à l'exterieur, à moins que l'obéïssance n'ordonne le contraire : autrement nous ne ferons rien pour les autres, & nous nous perdrons nous-mêmes.

§. IV.

Nous devons être semblables à l'aigle, qui s'envole en l'air si-tôt qu'il a pris sa proye. Ainsi faut-il nous retirer à l'oraison après nos fonctions envers le prochain ; & jamais ne nous ingerer en celles-cy, à moins que l'obéïssance ne nous y applique.

§. V.

Un ouvrier de la Compagnie doit dire comme nôtre Seigneur : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir, & pour donner ma vie pour la redemption de plusieurs.* Il doit servir Dieu, & le prochain ; s'occuper de Dieu dans l'interieur, & employer ses travaux, & sa vie jusqu'au dernier soupir à procurer le salut, & la perfection du prochain.

Soyons bien persuadés, que dans nos

fonctions nous ne ferons de fruit qu'à proportion de nôtre union avec Dieu, & de nôtre dégagement de tout interêt propre. Un Predicateur, quand il est bien suivi; un Missionnaire, quand il fait un grand fracas; un Confesseur, quand il voit son Confessionnal entouré d'un grand nombre de Penitens; un Directeur, quand il a la vogue; un homme qui se donne tout aux bonnes œuvres, tous se flattent de faire beaucoup de fruit, & à en juger selon les apparences, on le croiroit. Le monde les louë, l'applaudissement les confirme dans la bonne opinion qu'ils ont de leurs succès. Mais sont-ils unis à Dieu par l'oraison? sont-ils parfaitement dégagés d'eux-mêmes? n'agissent-ils que par des vûës divines? les vûës humaines ne se mêlent-elles point dans leurs desseins? Qu'ils prennent garde de se tromper. On se trompe aisément dans cette matiere. On cherche Dieu, il est vrai; mais ne se cherche-t-on pas aussi soi-même? On se propose la gloire de Dieu, & le bien des ames: mais oublie-t-on sa propre gloire, & ses petits interêts? On s'employe aux œuvres de zele & de charité: mais est-ce par un pur motif de zele, & de charité? N'est-ce point parce qu'on y trouve sa

ſatisfaction, & qu'on n'aime ni l'oraiſon, ni l'étude : qu'on ne peut demeurer dans ſa chambre, ni ſouffrir le recueillement.

Si nous nous examinons bien, peut-être trouverons-nous dans nôtre ame ſi peu d'union avec Dieu, & dans les ſervices que nous rendons au prochain, tant de recherches d'amour propre, que nous aurons un juſte ſujet de nous défier, que nous ne faſſions pas aux autres tout le bien que nous nous imaginons, & que nous ne nous faſſions à nous-mêmes plus de mal que nous ne penſons.

Pour travailler utilement au ſalut des autres, il faut avoir fait de grands progrès dans ſa propre perfection. Juſqu'à ce qu'on ait aquis une vertu parfaite, on ne doit prendre que fort peu d'action au dehors. Que ſi les Superieurs en donnent trop, on peut ſe confier que la providence diſpoſera tellement les choſes, que la charge viendra bientôt à ſe diminuer, & que le tout réüſſira au plus grand bien des inferieurs, s'ils ſont vertueux.

§. V I.

Il faut premierement aquerir les vertus dans un degré ſolide, & enſuite nous nous employerons à procurer le ſalut des ames. Alors l'action exterieure

nous sera une aide pour la vie interieure. Mais jusqu'à ce que nous soyons solidement vertueux, & bien unis à Dieu, l'occupation exterieure nous nuira sans doute.

ARTICLE III.

Que de nous-mêmes nous ne devons pas nous porter aux emplois exterieurs.

CE n'est pas à nous à faire le choix de nos emplois. De nous-mêmes nous ne devons penser qu'à nous, si l'obéïssance ne nous applique aux fonctions qui regardent le prochain. C'est d'elle que doit venir le mouvement qui nous porte au dehors pour aider les autres. Tandis qu'elle nous laisse en repos, demeurons-y volontiers. Dieu sçaura bien nous trouver, quand il voudra se servir de nous pour sa gloire. C'est une grande témérité de nous ingerer de nous-mêmes au gouvernement des ames, que les Saints les plus parfaits, les Ambroises, les Grégoires ont fui, & redouté. Le bienheureux Loüis de Gonzague eut scrupule d'avoir pensé un moment à quoy les Superieurs l'appliqueroient.

CHAPITRE IV.

Avis pour la vie interieure.

ARTICLE I.

Que nous devons plus cultiver la volonté, que l'entendement.

L'Application à l'étude est digne d'un Religieux, sur tout s'il est appellé par sa vocation aux ministeres apostoliques : mais il y en a qui s'y appliquent avec plus de passion & de curiosité, que de zele. On ne songe quelquefois qu'à se remplir l'esprit de connoissances, qui servent plûtôt à endurcir l'esprit, & à l'attiedir, qu'à l'attendrir par la devotion, & à l'enflammer par la ferveur. C'est la volonté qu'il faudroit particulierement cultiver. Nous avons communément assez de science, mais nous n'avons pas assez d'union avec Dieu. Nous devons mettre nôtre principale étude à aquerir l'esprit d'oraison, & à nous remplir d'un grand amour de Dieu.

Le Cardinal du Perron à l'heure de la mort, témoigna se repentir de s'être plus attaché pendant sa vie à perfectionner son entendement par les sciences, que sa volonté par les exercices de la

vie interieure. Quelques-uns de nous auront peut-être le même regret dans ce dernier passage. Malheur à la science, qui ne nous rend pas plus humbles, ni plus vertueux.

ARTICLE II.

Que la voye de la Foy est plus sûre pour la perfection, que celle des graces sensibles.

DIeu mene les ames par deux sortes de voyes : les unes par les lumieres, par les consolations, & par les sentimens de devotion. Et cette voye est la plus dangereuse, parce qu'elle donne occasion à l'amour propre de se repaître de ces sortes de graces, par le goût qu'on y prend, & par la bonne estime qu'on a de soy-même. On trouve dans ce chemin le précipice des mauvais Anges, dont le peché fut l'orgueil, qui les enfla par la consideration des biens spirituels qu'ils avoient reçûs de Dieu.

Les autres sont conduites par la raison, & par la foy, aidées des secours ordinaires des graces actuelles, mais sans consolations sensibles, sinon fort rares. Et cette voye est la plus sûre, & mene plus droit à la perfection, parce que l'on y marche plus dans la pauvreté spirituelle, & dans l'humilité.

Article III.

La meilleure maniere de pratiquer les vertus.

§. I.

Nous devons ſans ceſſe tendre à Dieu ſans nous arrêter à ſes dons, & à ſes graces. Quelques-uns s'arrêtent trop aux objets formels des vertus, leſquels ne ſont que naturels. Il vaudroit mieux agir par un principe qui nous élevât droit à Dieu, comme fait l'amour divin. Il eſt vray que toutes les vertus nous y menent par leurs motifs propres : mais c'eſt plus lentement, & avec moins de perfection.

§. II.

Il y en a qui ſe bandent l'eſprit à chercher pluſieurs motifs de vertu pour en remplir leurs actions, penſant les rendre par là plus agréables à Dieu. Il faut ſeulement tâcher de reconnoître quelle vertu Dieu veut que nous pratiquions dans chaque action, & enſuite faire ſimplement cette action en la preſence de Dieu, ſelon l'intention qu'il nous inſpire, & par le motif, & dans le deſſein d'imiter nôtre Seigneur.

C'eſt pour cela qu'on recommande tant l'amour de nôtre Seigneur, dont

le motif est aisé, propre pour tout le monde, plein de douceur. Et le bien qu'on fait par le principe de cet amour, l'acte de temperance, par exemple, qu'on pratique pour imiter nôtre Seigneur, & pour luy plaire, est bien plus excellent, que celuy qu'on fait précisément pour garder la moderation, que la temperance prescrit.

SIXIEME PRINCIPE.

L'UNION AVEC NÔTRE SEIGNEUR.

L'ame s'unit à nôtre Seigneur en trois manieres, par connoissance, par amour, & par imitation.

SECTION PREMIERE.

De la connoissance de nôtre Seigneur.

CHAPITRE PREMIER.

Du mystere de l'Homme-Dieu.

ARTICLE I.

De l'excellence de l'Incarnation.

§. I.

DIEU a voulu honorer la nature humaine autant qu'il le pouvoit faire

communiquant à un homme la person-ne divine de son Verbe, & à une femme la maternité divine. Dieu ne peut faire rien de plus grand qu'un homme-Dieu, & qu'une Mere de Dieu. Ces deux grands ouvrages bornent la toute-puissance de Dieu, chacun en son genre. C'est là le comble de la grandeur où Dieu peut élever ses creatures.

La grace & la gloire nous ennoblissent: & l'humanité sainte de Jesus-Christ déïfie la grace & la gloire.

§. II.

C'est dans l'Incarnation que Dieu opere les plus rares merveilles de sa puissance.

La premiere est l'union de la divinité avec l'humanité. Union *substantielle* & dans une même personne; d'où vient qu'on l'appelle hypostatique, par laquelle deux natures substantielles, la divinité & l'humanité demeurent toûjours distinctes, & sont unies entre elles dans la personalité du Verbe, pour ne faire qu'une personne. Union la plus étroite, & la plus grande de toutes les unions possibles: union par laquelle Dieu est homme, & un homme est Dieu.

La deuxiéme est l'abaissement de l'Estre au neant. Ce n'est pas merveille, dit S. Grégoire de Nysse, que Dieu

ait tiré du neant tout l'Univers ; qu'il ait étendu les airs ; qu'il marche sur les ailes des vents ; mais c'est un prodige incomprehensible, qu'il se soit réduit à un état, où l'on peut dire qu'il s'est aneanti.

La troisiéme est l'élevation de l'homme jusqu'au Trône de Dieu. On ne doit pas s'étonner que l'homme soit foible, sujet à l'erreur, au péché, aux miseres, à la mort. Mais qu'il soit tout-puissant, infiniment sage, infiniment saint, impeccable, immortel, c'est une merveille de la toute-puissance de Dieu.

Nôtre Seigneur montre aussi dans la sainte Eucharistie, sa toute-puissance, faisant de son corps ce qu'il luy plaît, le mettant dans cet état sacramentel, l'unissant aux especes miraculeusement séparées de leur sujet, & ensuite aux Fideles qui le reçoivent pour la sanctification de leurs ames.

§. III.

Aprés l'incarnation, nous ne devons plus rien admirer. Il est dangereux de donner nôtre admiration aux creatures. Il n'y a qu'un Dieu incarné qui la merite. Admirer quelque chose dans l'ordre de la nature, c'est marquer le peu de vertu qu'on a.

§. IV.

Nous avons peine à croire de certaines graces extraordinaires, que nous lisons dans les vies des Saints. Qui croit la faveur que Dieu a faite aux hommes en se faisant homme, n'en doit plus trouver nulle autre incroyable, ou surprenante. Toutes les communications que Dieu peut faire après celle-là, ne sont rien. Dieu s'étant donné de la sorte aux hommes, ne peut plus leur rien refuser. C'est pour leur donner tout le reste qu'il s'est donné luy-même dans l'incarnation. Nous n'avons seulement qu'à nous disposer par la pureté de cœur, comme fit la Sainte Vierge.

§. V.

Tout ce qui est en nôtre Seigneur Jesus-Christ, nous appartient d'une façon très-particuliere. Sa sainte ame n'a été créée que pour l'amour de nous : son sacré Corps n'a été formé que pour nous : son humanité n'a été unie à la Personne divine du Verbe, que pour les hommes.

**
*

ARTICLE II.

De la Personne du Verbe.

§. I.

DAns l'Homme-Dieu il faut considerer trois proprietés personnelles, qui sont comme la source & le fondement de toutes ses grandeurs. Il est Fils de Dieu. Il est image de son Pere. Il est son Verbe.

I. Il est Fils de Dieu proprement, & veritablement, parce qu'il procede de Dieu le Pere par voie de generation, & qu'il est de même nature que son principe. Il est Fils de Dieu de la maniere la plus parfaite qui puisse être. Il l'est nécessairement, étant nécessairement engendré, & il n'a pas seulement une portion de la substance de son Pere comme les enfans des hommes; mais il a toute la substance de Dieu le Pere, & toute la plenitude de la divinité.

II. Il est l'image de Dieu le Pere, parce qu'il le represente; & qu'il est sa parfaite image, parce qu'il luy est semblable en tout, & qu'il emporte en tout la nature, & la substance de son original, ce qui ne peut convenir à aucune image créée.

III. Il est le Verbe de Dieu. On appelle Verbe la notion, ou la peinture

ſpirituelle que l'entendement ſe forme d'un objet, quand il s'applique à le connoître. Ainſi Dieu ſe connoiſſant ſoy-même, & toutes les creatures poſſibles, le terme de cette connoiſſance eſt ſon Verbe, ſon image, & ſon Fils. Et comme l'entendement eſt de toutes les facultés la plus pure, & la plus dégagée de la matiere, on ne peut pas concevoir une pureté plus parfaite, que celle de la generation du Verbe, qui eſt produit par l'entendement de Dieu le Pere : ainſi en s'uniſſant à nôtre nature, il joint la pureté increée à la chair. Prodige qui ſera éternellement l'admiration des Anges.

§. II.

Nous participons à ces trois qualités de J. C. & c'eſt ce qui fait nôtre veritable grandeur. C'eſt-là le fondement de la perfection où nous devons tendre.

I. Jeſus Chriſt eſt le Fils de Dieu, nous ſommes auſſi ſes enfans. Il eſt le Fils naturel, nous ſommes les enfans adoptifs. Nous devons vivre comme luy de la vie de Dieu, puiſque pour cet effet il nous a rendus comme luy participans de la nature divine.

II. Jeſus-Chriſt eſt l'image de Dieu le Pere. Nous devons être les copies de cette image. Elle eſt nôtre modele

principalement à nous délivrer du péché originel, que nous contractons étant engendrés de la race d'Adam, & à nous faire enfans de Dieu, par la generation spirituelle du Baptême.

IV. Afin que la sainte & toute pure generation de Jesus-Christ sanctifiât celle des hommes. Car tout ce qu'il a pris de nous, il l'a pris pour le sanctifier en nous : une ame, pour sanctifier nos ames; un corps, pour sanctifier nos corps; des sens exterieurs, & interieurs, pour santifier les nôtres; nos travaux, nos peines, nos miseres, hormis le péché, pour sanctifier tout cela dans sa personne adorable.

CHAPITRE II.

Les proprietés de l'Homme-Dieu.

ARTICLE I.

Les aneantissemens de l'Homme-Dieu.

§. I.

Le Verbe s'est aneanti luy-même.

On peut dire que la divinité s'est aneantie en quelque façon dans le Mystere de l'Incarnation, s'unissant personnellement à une nature tirée du neant.

Nous voyons dans le Verbe incarné trois ſortes d'aneantiſſemens.

Le premier, en ce qu'il s'eſt fait homme. Il ſemble qu'il ne pouvoit deſcendre plus bas, ſuppoſé qu'il ne ſe puiſſe unir hypoſtatiquement qu'à la nature angelique, ou à la nature humaine, parce qu'étant les ſeules natures raiſonnables, elles ſont ſeules capables d'être unies à une perſonne divine. Quand le Verbe auroit pris la nature du premier Seraphin, & de toute creature poſſible, la plus excellente qui puiſſe être, il ſe ſeroit toûjours infiniment abaiſſé. Qu'eſt-ce donc que de s'être fait homme ?

La ſeconde, en ce qu'il s'eſt fait enfant, & fils d'une fille d'Adam, le chef des pecheurs. Qui des hommes ayant l'uſage de la raiſon, voudroit retourner en l'état où il étoit pendant la groſſeſſe de ſa mere ? Le Fils de Dieu pouvoit créer un corps d'un âge parfait, & ſe l'unir : mais il a voulu demeurer neuf mois dans les entrailles de ſa mere.

La troiſiéme, en ce qu'il a privé ſon corps des qualités des corps glorieux, & d'une infinité d'effets admirables, qui luy étoient dûs en vertu de ſon union avec la perſonne du Verbe, & de ſon état de gloire ; comme de la clarté, de

la subtilité, de l'impassibilité, de l'immortalité, de l'exercice, du pouvoir qu'il avoit de faire continuellement des miracles. Qui des Bienheureux voudroit revenir à la vie mortelle ? Jesus-Christ a fait plus; il a fait un miracle pour rendre son Corps passible & mortel. Il semble qu'il ne l'avoit pris qu'afin de l'immoler pour nous en la croix; puis de nous le laisser en la sainte Eucharistie pour la sanctification de nos ames, laquelle il opere par l'application qu'il nous fait de ses merites.

L'ame sainte du Verbe incarné voyant cet aneantissement de la divinité, a voulu s'aneantir de son côté autant qu'elle a pû, & s'est abaissée à la crêche, & à la croix, à l'état de l'enfance, à une vie pauvre, laborieuse, cachée; aux persécutions, & à la mort, divinisant en quelque façon tout cela. Il faut que nous nous aneantissions nous-mêmes à son exemple.

§. II.

Jesus-Christ en vertu de l'union hypostatique devoit avoir un corps exempt des bassesses de l'enfance, & doüé des avantages d'un âge parfait, & des qualités de l'état de gloire. Il s'en est privé pour l'amour de nous : & nous que faisons-nous pour l'amour de luy ?

Nous ne l'aimons que pour nôtre interêt. Nous ne cherchons la dévotion que pour contenter nôtre goût. Nous ne desirons la perfection, que par le motif de nôtre propre excellence, comme chacun cherche à exceller dans sa profession; un soldat dans les armes, un artisan dans son métier. Il n'y a que fort peu d'ames qui aiment, & qui servent Dieu purement sans retour sur elles-mêmes. Nos œuvres sont pleines de propre interêt, & d'une infinité de mensonges, par lesquels nous nous déguisons à nous-mêmes, & nous nous trompons. A peine faisons-nous dans toute une année une seule action de pur amour de Dieu.

Il faut sortir de cette miserable servitude de nos interêts, & servir nôtre Seigneur purement pour l'amour de luy. Comme il s'est donné à nous par la consideration de la gloire de son Pere, & de l'amour qu'il nous portoit, nous devons nous donner à luy purement pour son amour, & luy rendre un service désinteressé, par le seul desir de luy plaire.

ARTICLE II.

Les alliances de la sainte humanité de Jesus-Christ avec les trois Personnes de la sainte Trinité.

DAns le Mystere de l'Incarnation, l'humanité sainte contracte d'admirables alliances avec les trois Personnes de la Trinité.

I. Avec le Fils : on ne peut concevoir une union plus étroite que celle-là. Rien ne participe tant à aucune autre chose, que l'humanité participe à la Personne du Fils, & que la Personne du Fils participe reciproquement à la sainte humanité. L'alliance de l'ame & du corps, & la communication qu'il y a entre ces deux parties de l'homme n'est pas si grande. La nature humaine est autant la nature du Verbe, que la mienne est la mienne, quoy-que les deux natures, la divine & l'humaine, demeurent toûjours distinguées.

II. Avec le Pere : parce que ce divin composé du Verbe & de la sainte Humanité, est Fils naturel de Dieu ; & que la filiation est le premier degré de parenté. Le Fils est heritier du Pere. Il a droit à tout ce que le Pere possede. Ainsi Jesus-Christ entant qu'homme, est heritier de tous les biens de Dieu.

Il est Roy. Il est Juge souverain. Nous devons nos adorations à sa Personne, à son Ame, à son Corps, & à son Sang.

III. Avec le Saint Esprit : parce que ce divin Esprit procedant du Fils aussi-bien que du Pere, il a autant de rapport au Fils, que le Fils au Pere, bien que le rapport soit different. On peut dire que JESUS-CHRIST est le principe du Saint Esprit ; & c'est pour cela que la plenitude de ce divin Esprit n'a été donnée à l'Eglise, qu'après la venuë de JESUS-CHRIST au monde.

ARTICLE III.

Des trois couronnes que Jesus-Christ a reçûës de sa sainte Mere dans son Incarnation.

Sortez Filles de Sion, & venez voir le Roy Salomon couronné du Diadême que sa Mere lui a donné le jour de ses épousailles, au jour de la joye de son cœur. *Egredimini, & videte filia Sion Regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua in die desponsationis illius & in die lætitia cordis ejus.* Cant. 5.

Ce jour est celuy de l'Incarnation. En ce jour, la Sainte Vierge donna trois admirables couronnes à son Fils.

La premiere est celle de la vie divinement humaine, qu'on appelle pour cela *Theandrique*, & qui consiste en l'u-

nion de l'essence Divine, & de la Personne du Verbe avec la nature humaine, parce que, selon S. Jean de Damas, & quelques autres Docteurs, la Sainte Vierge coopera même activement avec le S. Esprit, à l'Incarnation du Verbe.

La seconde est celle de la vie glorieuse, qui consiste en la vision béatifique, dont la sainte humanité de Jesus-Christ commença de joüir dès le premier moment de sa Conception. Car cette vie étant une suite necessaire de la precedente, puisque le Fils de Dieu a reçû la premiere de la Sainte Vierge, on ne peut nier qu'il n'en ait aussi reçû la seconde, suivant cette maxime des Philosophes, *que qui donne l'être, est censé donner tout ce qui doit suivre l'être.*

Qui dat esse, dat consequentia ad esse.

La troisiéme est celle de la vie d'influence en ses membres mystiques, par laquelle il leur communique la grace, comme chef; & c'est par l'Incarnation, qu'il est fait le chef des hommes, & la source de toute sainteté pour eux, ayant merité autant de graces que Dieu en peut créer, & autant de sainteté qu'il y en a en Dieu, & avec cela le pouvoir de la communiquer.

***

ARTICLE IV.

De la Royauté de Jesus-Christ.

La Royauté de Jesus-Christ est décrite au Pseaume 71.

I. IL est Roy par toutes sortes de titres ; par droit de nature, & d'heritage ; par droit d'excellence, & de merite ; par droit de conquête ; par droit d'élection. Jamais personne n'a été Roy de la sorte. A peine les Rois de la terre ont-ils un seul juste titre pour regner.

II. Il est Roy de tout le monde, & de tous les êtres. Son Royaume n'a point de bornes sur la terre. Il s'étend jusqu'au dedans de la terre, dans le Purgatoire, & dans l'Enfer, qui sont les prisons de la Justice : & au-dessus de la terre, dans le ciel, qui est la citadelle de son Empire, & le theâtre de sa gloire. Les plus grands Monarques du siecle n'ont qu'une portion de son Royaume terrestre, quelque étenduë qu'ayent leurs états.

III. Il est le *Roy de tous les siécles, le Roy immortel*, & dont le regne ne finira jamais. Les autres Rois sont mortels : ils ne regnent qu'un petit nombre d'années : puis leur puissance va se perdre *Regi sæculorum immortali.* 1. Tim. 1.

dans le neant. Mais JESUS-CHRIST regne dans l'éternité. *Regni ejus non erit finis.* Sainte Therese ne pouvoit entendre ces paroles du Symbole de Nicée, qu'elle ne fût ravie de joye : & nous aurions les mêmes sentimens que cette grande Sainte, si nous avions le même amour qu'elle avoit pour nôtre Seigneur.

Rex Regum & Dominus dominantium. Apoc. 9. *Et adorabunt eum omnes Reges terræ, omnes gentes servient ei.* Psal 71.

IV. Il est *le Roy des Rois, & le Seigneur des Seigneurs. Tous les Rois de la terre l'adoreront, & tous les peuples le serviront.* Il verra un jour l'orgueil des Monarques aneanti à ses pieds, & toutes les nations ou par amour ou par force serviront à sa gloire.

V. Il est le Roy des cœurs, & de la vie même interieure. Les autres Rois n'ont pouvoir que sur les biens, & sur les corps de leurs sujets, ils ne peuvent gouverner l'interieur que par l'exterieur. Leur empire ne s'étend point sur les cœurs. Dieu s'en est reservé à luy seul le domaine ; & il en est si jaloux, qu'il ne veut point que les creatures le partagent avec luy. Toutes nos affections doivent être soûmises à ses loix, & nous luy devons le tribut de tous les mouve-
[illegible] le nôtre cœur.

[illegible] Il est toûjours dans l'exercice [illegible]e sa Royauté. Les Rois de la [illegible] :uvent pas avoir une continuelle

nuelle application à gouverner leurs états. Leur capacité eſt trop bornée, & leurs beſoins perſonnels ne leur permettent pas de donner ſans intermiſſion, leurs ſoins à leurs ſujets. Mais JESUS-CHRIST exerce à tous momens, & dans tout l'Univers toutes les fonctions de ſa Royauté, & il les exercera éternellement dans le ciel, & dans les Enfers.

VII. Ce n'eſt point de ſes ſujets qu'il reçoit ſes richeſſes & ſa puiſſance, comme les autres Rois, qui de leur propre fonds, n'ont rien au-deſſus du reſte des hommes. D'eux-mêmes ils ſont indigens, & foibles; & c'eſt pour cela qu'il faut que leurs ſujets leur payent des tributs, & prennent leurs armes pour les défendre, & pour ſoûtenir leurs interêts. Mais JESUS-CHRIST a de luy-même toute ſa grandeur, ſa puiſſance, ſes richeſſes, ſans que nous y puiſſions rien ajoûter, ſinon un peu de gloire accidentelle.

VIII. Ses Sujets ſont heureux ſous ſon empire, parce qu'il eſt infiniment riche, & infiniment liberal; & que les biens qu'il donne, ſont les ſeuls veritables, & ſolides biens. Les ſujets des autres Rois ſont ſouvent miſerables, & chargés d'impôts, & de ſubſides. Si

leurs Princes sont eux-mêmes pauvres, ils ne peuvent pas leur faire de grandes liberalités ; & quelque riches qu'ils soient, s'ils sont liberaux, leurs largesses épuisent leurs finances. Au reste, les biens qu'ils possedent ne sont que de la bouë, au prix de ceux de JESUS-CHRIST. Ses merites, ses satisfactions, ses graces, qui sont les richesses de son tresor Royal, sont inépuisables. Il en est si liberal, qu'il les offre sans cesse à tout le monde, plus prêt à les donner, que nous ne le sommes à les recevoir. *Venez*, dit-il, *achetez sans argent, & sans aucun échange.* Ce sont-là les seuls biens spirituels, éternels, qui contentent pleinement les cœurs, & dont la possession nous peut rendre parfaitement heureux.

IX. Ce que les Rois de la terre donnent à quelques-uns, ils l'ont ôté à d'autres ; & c'est souvent des dépouïlles du pauvre peuple, qu'ils enrichissent leurs favoris. Mais ce que JESUS-CHRIST donne aux uns, ne diminuë point le partage des autres. Il l'augmente plûtôt, & chacun de ses sujets peut profiter de l'abondance de son prochain.

X. La faveur des Rois de la terre est inconstante, & de peu de durée. Elle

est sujette à mille hazards, & souvent suivie de quelque fâcheuse disgrace, ou de quelque accident tragique. Mais celle de JESUS-CHRIST est sûre, & aussi durable que son regne, pourvû qu'on ne s'en rende pas soy-même indigne. Quiconque a ses bonnes graces, peut, s'il veut, s'assurer de sa bonne fortune pour une éternité. Ses fidéles sujets deviennent autant de Rois, & plus ils luy sont soûmis, plus ils sont grands.

Quel tribut payerons-nous à ce Monarque souverain, qui nous comble de biens? Rendons-luy l'hommage d'un cœur fidéle, dun cœur pur, & brûlant de charité, plein du zele de sa gloire, & d'un desir ardent d'immoler à son amour, & à son service, mille vies si nous les avions.

ARTICLE V.

Des trois principes des actions de Jesus-Christ.

§. I.

JESUS-CHRIST a eu trois principes de ses actions.

Le premier est les puissances de son ame, enrichies de toute la plenitude de la grace; les sens, & les membres de son Corps, ornés de toutes les qualités conformes à la Majesté d'un Hom-

me Dieu. Ainsi ses actions étoient exemptes de toute imperfection, & infiniment saintes, comme provenantes d'une sainteté infinie, & par consequent infiniment nobles, & infiniment précieuses.

Le second est la personne du Verbe, qui rendoit les actions de la sainte humanité, divines, de même que celles des Anges sont angeliques, & celles des hommes sont humaines. Ainsi les actions de JESUS-CHRIST sont adorables, à cause de leur principe, & du sujet dans lequel elles sont reçûës, sçavoir une nature comme deïfiée. D'où nous pouvons juger ce que vaut l'homme, & ce qu'il coûte à Dieu; que le prix qu'il a coûté est infini, & que celuy qu'il vaut est inconcevable, depuis qu'il a été racheté par le sang d'un Homme-Dieu; que par la même raison nous luy sommes infiniment obligés.

Car bien que la grace, & la gloire qu'il nous a meritées ne soïent pas infinies, les actions par lesquelles JESUS-CHRIST nous a merité la grace & la gloire, sont infinies. C'est comme si une personne qui seroit infiniment riche, avoit donné toutes ses richesses pour racheter un captif, celuy-cy seroit infiniment obligé, quoy-que la liberté qu'il luy auroit

renduë, ne ſoit pas un bien infini.

Le troiſiéme eſt le Saint Eſprit, qui a gouverné toute la ſuite, & l'œconomie des actions de Jesus-Christ en general, & chaque action en particulier. C'étoit par ce principe, que la ſainte humanité operoit les mêmes choſes qu'elle voyoit operer à la Divinité. Les mêmes effets de miſericorde, par exemple, de juſtice, de douceur, de rigueur, d'amour, de haine : de ſorte qu'elle a été comme le ſceau de la divinité, où tous les traits de ſon prototype ſe ſont imprimés, autant que l'humanité en a été capable. Ce qui s'eſt fait par la direction du Saint Eſprit, qui a voulu nous tracer dans la vie, & dans les actions de Jesus-Christ, une voye pour nous conduire ſûrement à la gloire, & au ſouverain bonheur de l'éternité.

§. II.

Nôtre Seigneur ayant été conçû du S. Eſprit dans les entrailles de la Sainte Vierge, a voulu être conduit dans toutes ſes actions, non ſeulement par la Perſonne du Verbe, mais encore par celle du Saint Eſprit, pour nous apprendre que comme ce divin Eſprit eſt le principe de nôtre regeneration ſpirituelle dans le Baptême, il doit être auſſi

le principe de nôtre conduite ; qu'il doit nous gouverner en toutes choses, & que nous devons entierement dépendre de sa direction, puisque les membres doivent être animés du même esprit que le chef.

Ce n'est donc ni des sens, ni des passions, ni de la raison précisément, que nous devons recevoir nôtre conduite, c'est uniquement du S. Esprit. Voyons si nous nous laissons gouverner par luy, & si ce n'est point l'esprit de la chair, ou du monde qui nous gouverne. Si c'est le S. Esprit, nous joüirons de la liberté des enfans de Dieu. Si c'est un autre esprit, nous serons veritablement esclaves de cet esprit, dont nous suivons le mouvement & la conduite.

CHAPITRE III.

Les divers états de la vie de Jesus-Christ.

ON considere dans la vie mortelle du Verbe incarné six états, qui doivent faire le sujet ordinaire de nos meditations.

Le premier est sa demeure de neuf mois dans les entrailles de la Sainte Vierge.

Le second, son enfance jusqu'à douze ans.

Le troisiéme, depuis douze ans jusqu'à trente, qui fut une vie cachée.

Le quatriéme, depuis trente ans jusqu'à sa passion, qui fut une vie de zele, de travaux, & de persecutions.

Le cinquiéme, depuis la Cene jusqu'à la Croix, qui fut une vie purement souffrante.

Le sixiéme, le temps qu'il fut sur la Croix, qui fut une vie languissante, & mourante.

A ces états on peut ajoûter celuy de sa vie glorieuse, & celuy de sa demeure dans le Saint Sacrement.

ARTICLE I.

De l'enfance de Jesus-Christ.

§. I.

PEu de personnes ont dévotion à la sainte enfance de nôtre Seigneur. On est un peu touché des douleurs & des opprobres de sa passion, mais on ne pense gueres aux autres mysteres de sa vie, c'est manque d'une vraye & vive foy.

L'enfance de Jesus-Christ, est un état infiniment adorable, & aimable, qui demande nôtre application à l'honorer, & à l'imiter.

Nous y pouvons considerer les vertus qu'il a exercées : son humilité à supporter l'abjection de cet état ; sa patience à souffrir les persecutions, & le bannissement ; sa pauvreté, son mépris du monde. Nous pouvons bien nous humilier pour l'amour de luy, aimer la pauvreté, mépriser le monde, souffrir les contradictions, mais nous ne pouvons pas devenir enfans comme luy, si ce n'est spirituellement, exprimant en nous les qualités propres de l'enfance, la pureté, l'innocence, la simplicité, la douceur, la docilité, l'obeïssance.

L'amour de la pureté est la premiere vertu dont il nous a domné l'exemple à sa venuë au monde, sortant des pures entrailles de sa sainte Mere, sans blesser sa virginité, comme il avoit été conçû de la même maniere : se nourrissant du lait d'une Vierge ; étant luy-même seul Vierge d'extraction, faisant voir que la derniere, & la plus proche disposition pour son Incarnation, étoit la pauvreté, n'operant point d'autre miracle par sa sainte humanité durant trente ans, que celuy de naître d'une Mere Vierge ; d'ailleurs s'étant rendu semblable aux autres enfans en tout le reste.

§. II.

L'innocence est la chose du monde la plus necessaire, & qui oblige le plus Dieu de nous aimer. Rien ne nous approche plus de Dieu. Il n'avoit point donné d'autre commandement à Adam, que de garder l'innocence dans laquelle il avoit été créé. De ce seul point-là dépendoit le salut des hommes.

L'innocence & la pureté, sont la grande disposition aux graces de Dieu.

ARTICLE II.

De la vie cachée de Jesus-Christ.

IL n'est pas concevable combien nôtre Seigneur aime la vie cachée. Il se cache dans tous ses états.

Il est caché dans le sein de son Pere; dans les entrailles de sa Mere; dans sa naissance, dans son enfance, dans son exil en Egypte; dans sa demeure à Nazareth; dans le train de sa vie commune; dans l'ignominie de sa mort; dans le monde après sa Resurrection; dans le ciel après son Ascension; dans la sainte Eucharistie, qu'on peut appeller le grand Mystere de la vie cachée. Quand on aime Jesus Christ, on aime à se tenir avec luy. *Vôtre vie est cachée en Dieu avec Jesus-Christ.*

Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Coloss. 3.

Nôtre Seigneur a donné trente an-

nées à la vie contemplative, & trois ou quatre seulement à celle qu'on nomme *mixte*, parce qu'elle est mêlée d'action & de contemplation. On peut apporter deux raisons de cette conduite.

I. Il ne vouloit pas enseigner avant le temps préscrit par la Loy.

II. Il vouloit instruire par son exemple la Sainte Vierge & S. Joseph, qui luy étoient seuls plus considerables, que tout le reste des creatures.

ARTICLE III.

De la vie glorieuse de Jesus-Christ.

§. I.

La vie glorieuse de nôtre Seigneur se divise en trois parties.

La premiere depuis la Resurrection jusqu'à l'Ascension.

La seconde, depuis l'Ascension, jusqu'au jour du Jugement.

La troisiéme depuis le jugement general jusques dans l'éternité.

§. II.

Dans cet état de gloire, il faut considerer Jesus-Christ comme le Prince de la liberté.

Pendant cette vie nous souffrons trois sortes d'esclavages de la part des creatures.

Le premier est celuy de l'empire que les creatures exercent sur nos facultés; sur l'imagination, & sur l'appetit; sur

l'entendement & sur la volonté, y faisant des impressions que nous ne pouvons empêcher. Si l'on fait du bruit, il distrait l'attention de mon esprit. Le souvenir d'une chose passée m'inquiete. La pensée d'un mal futur me cause de la crainte. Tous les objets me touchent malgré moy, & font jouër mes passions comme des marionnettes. Le démon même a le pouvoir d'émouvoir les humeurs, & de troubler le temperament dans les personnes immortifiées, & dans ceux qui n'ont pas encore aquis une parfaite pureté.

Le second est celuy de la dépendance que nous avons des creatures pour l'entretien de la vie, comme du pain, & des autres alimens, pour nous nourrir; du Soleil & de la lumiere pour nous éclairer; de l'air pour respirer.

Le troisiéme est celuy du pouvoir que les creatures ont de nous faire souffrir. Le froid, le chaud, le vent, la pluie, & mille autres choses nous incommodent, & nous tourmentent.

Nôtre Seigneur n'a jamais eu le premier de ces assujetissemens aux creatures, parce qu'il marque de l'imperfection. Les creatures ne faisoient point d'impression sur son ame, que ce qu'il leur permettoit d'en faire. Le bruit ne

le distrayoit point. Nul des objets qu'il avoit dans l'imagination & dans l'esprit, ne l'émouvoit qu'autant qu'il vouloit. Les injures ne le touchoient point. Rien ne l'empêchoit de faire tout ce qu'il luy plaisoit.

Comme le second assujetissement n'emporte point avec luy d'imperfection morale, nôtre Seigneur l'a bien voulu subir pour l'amour de nous : ainsi il s'est assujeti à boire & à manger.

Quant au troisiéme, il en a été exempt en partie, les creatures ne l'ayant fait souffrir que comme instrumens de la malice des hommes. C'est ainsi que les fouëts luy ont déchiré le corps ; que les épines luy ont percé la tête ; que les cloux l'ont attaché à la Croix. Mais dans son état glorieux, il s'affranchit entierement de ces deux esclavages. Depuis sa Resurrection il n'eut plus besoin du Soleil pour s'éclairer, ni des alimens pour se nourrir. Il fut impassible, & au-dessus des atteintes de toutes les creatures.

Nous devons soûpirer après ce bienheureux état du Prince de la sainte liberté, tâchant de nous délivrer, autant qu'il est possible, de la servitude des creatures. De sorte qu'elles n'excitent plus en nous de mouvemens dereglés, & qu'elles ne troublent plus la paix de

nôtre ame. Que si nous dépendons d'elles pour l'entretien de la vie, n'augmentons pas cette dépendance par nôtre luxe, & par nôtre sensualité, mais plûtôt diminuons-la par l'abnégation, & par la sainte pauvreté.

Si nous sommes obligés de souffrir la douleur, & les incommodités, que les creatures nous causent, supportons-les avec joie en esprit de pénitence, & pour l'amour d'un Dieu qui en a souffert pour nous de bien plus grandes. Mais élevons-nous autant que nous pourrons au-dessus de nos souffrances, & ne nous en occupons que le moins que nous pourrons.

§. III.

Nôtre Seigneur durant sa vie mortelle, n'étoit point sujet aux illusions des sens, qui nous trompent souvent à l'égard de quantité d'objets : comme par exemple, du Soleil, que nous voyons bien plus petit qu'il n'est.

Jesus-Christ voyoit le Soleil, & toutes les creatures dans leur juste grandeur.

Maintenant qu'il est dans la gloire, il voit même des yeux du corps tout ce qui se passe dans le ciel, sur la terre, dans tout l'Univers, soit qu'il le voye par une seule espece qu'il peut créer, soit sans espece, comme estime le Docteur Suarez.

O si nous voyïons les choses de cette vie telles qu'elles sont, basses, passageres, trompeuses : mais nous les voyons dans un fausse apparence, comme quand les nuées nous paroissent toucher le ciel ; en quoy la raison corrige l'erreur des sens. Mais pour le regard du jugement moral que nous portons des choses, comme nous n'avons que fort peu de lumiere surnaturelle pour corriger l'erreur de nos sens, & de nôtre raison, nous nous laissons aisément tromper en toute rencontre.

§. IV.

L'oüie du corps glorieux de Jesus-Christ a autant d'étenduë & de subtilité que la vûë. Comme il voit tout, il entend tout, non seulement de l'esprit, mais encore des oreilles. Il entend nos prieres vocales ; il entend nos plaisanteries, nos railleries, nos murmures, nos médisances ; tant de paroles criminelles, ou inutiles, que nous disons à toute heure. Ah que cette consideration nous devroit rendre circonspects à parler ! avec quelle retenuë, avec quelle modestie devons-nous régler tous nos mouvemens, peser toutes nos paroles devant nôtre Seigneur ? quel respect devons-nous avoir pour la presence de cette adorable humanité, aux yeux de laquelle nous vivons, & dont nous ne pouvons éviter les regards ?

§. V.

L'éclat,& la beauté d'un corps glorieux, surpasse non seulement tout ce que nous voyons, mais encore tout ce que nous pouvons imaginer de beau, & de brillant. Si ce corps étoit mis auprès du soleil, il éclipseroit tellement la lumiere de ce bel astre, qu'elle n'éclaireroit non plus que fait celle d'un flambeau en plein midy.

Ce corps est transparent, c'est un charmant spectacle, dit S. Anselme, que de voir la merveilleuse symmetrie de toutes ses parties, même les plus interieures. Ses yeux n'ont point besoin d'autre lumiere, que de la leur, pour voir toutes sortes d'objets. Il jette la lumiere, & il la retient comme il veut. Si le moindre des corps glorieux a tant d'éclat, & tant de beauté, que faut-il penser du Corps de Jesus-Christ, qui en a infiniment plus que tous les corps glorieux ensemble? Sainte Therese ayant seulement vû pour un moment une des mains du Roy de gloire, en fut si charmée, qu'elle ne trouvoit depuis plus rien de beau sur la terre, & n'y pouvoit plus rien aimer. Si nous avions vû le Fils de Dieu dans la splendeur & la majesté de son état glorieux, nous n'aurions que du mépris & de l'horreur, pour toutes les grandeurs, & les beautés perissables.

ARTICLE IV.

De l'état de Jesus-Christ au Jugement dernier.

Le Pere a donné tout pouvoir de juger au Fils.

Pater omne judiciũ dedit Filio. Joan. 5.

L'Exercice de la Justice de Dieu appartient à l'Homme-Dieu, parce qu'il a infiniment satisfait à la Justice de Dieu. Cette souveraine Justice luy a communiqué le droit de juger les hommes & les Anges.

Les Apôtres, & ceux d'entre les Religieux qui auront excellé en la vertu de pauvreté, & en la perfection de leur état, seront les assesseurs de ce souverain Juge.

Maintenant les hommes sont en deux sortes d'ignorance touchant nôtre Seigneur : l'une qu'on nomme *ignorantia facti*, ignorance du fait. C'est celle des idolâtres, & des infideles, qui ne connoissent point Jesus-Christ ; l'autre qu'on nomme *ignorantia prava dispositionis*, ignorance de mauvaise disposition. C'est celle des Juifs, des Turcs, des Ariens, qui refusent de l'adorer, & ne le veulent point reconnoître pour Dieu.

Ces deux sortes d'ignorances cesseront

au grand jour du Jugement. Les Anges, les démons, tous les hommes connoîtront l'homme-Dieu, Fils de Dieu, égal au Pere, vray Dieu comme le Pere. Ils verront paroître la majesté d'un Dieu sur le front d'un homme, & ils en seront ébloüis. Ils verront éclater la Justice increée dans le trône de cette sainte humanité, à qui Dieu a donné le souverain pouvoir de juger les vivans, & les morts; dans l'appareil de ce Jugement, dans le renversement des élemens, dans l'effroy de toute la nature.

Les Bienheureux le verront dans un nouvel état, où il ne leur avoit point encore paru, dans un état de terreur & d'épouvante. Les reprouvés en seront confondus, & ne pourront supporter son éclat. Ils se voudront cacher dans les abîmes, & s'ensevelir sous les montagnes. Que sera-ce des démons, que sa seule parole chassoit autrefois des corps qu'ils possedoient, & que son seul nom invoqué par les Fidéles, faisoit trembler? Que fera la presence de sa personne adorable? Que feront les éclairs qui sortiront de ses yeux? Que feront les feux de sa colere, qui paroîtront sur son visage?

Alors toutes les creatures luy rendront hommage, & s'aneantiront devant luy

en de profonds respects. Ses ennemis même seront forcés de l'adorer : *Tout genou fléchira devant moy, & toute langue confeßera que je suis Dieu.*

Mihi flectetur omne genu, & omnis lingua confitebitur Deo. Rom. 14.

Que diront alors les Juifs qui l'ont fait mourir ? Les tyrans qui ont persecuté son nom, ce nom adorable par lequel seul nous devons être sauvés ? les apostats qui ont quitté sa foi ? les heretiques qui l'ont combattuë ? les athées qui se sont mocqués de ses mysteres, & de sa Religion ? les impies, qui l'ont outragé ? les mauvais Catholiques, qui l'ont deshonoré ?

Après cette adoration, ou plûtôt dans cet acte même d'adoration, Jesus-Christ *détruira tout empire, toute domination & toute puissance* : Maintenant tout se gouverne par les puissances établies de Dieu. Saint Thomas & les Theologiens, après saint Paul, reconnoissent de la subordination dans les Anges, pour le gouvernement de l'Eglise, & même dans les démons pour le regard de la guerre qu'ils font aux hommes. Mais alors cessera l'exercice de toutes ces puissances humaines, angeliques, diaboliques. Il n'y aura plus de Papes, plus d'Empereurs, plus de Rois, plus de Princes : tous seront vassaux d'un seul souverain Seigneur ; & ce que l'Eglise

Cùm evacuaverit omnem principatum, & potestatem, & virtutem. 1. Cor. 15.

chante à JESUS-CHRIST sera parfaitement accompli. *Vous, ô Jesus-Christ, êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-haut, avec le Saint Esprit en la gloire de Dieu le Pere.* Les hommes n'auront plus le pouvoir de remettre les pechés aux hommes, & d'offrir à Dieu le sacrifice d'un homme-Dieu. Sathan n'aura plus jamais le pouvoir de tenter les ames. Il souffrira seulement ses peines.

Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus Jesu-C. cum sancto Spiritu in gloria Dei Patris.

En même temps se fera la manifestation generale des consciences, qui sera si claire, que personne n'ignorera rien, soit de la sienne propre, soit de celle des autres. On verra les graces que chacun aura reçûës, & leur valeur, avec l'usage ou l'abus qu'il en aura fait; les tentations qu'il aura euës, leur force, leur durée, avec la maniere dont il les aura soûtenuës, les pechés qu'il aura commis, leur griéveté, leurs circonstances, leur nombre, toutes les actions, les pensées, les affections, les desirs, & jusqu'aux moindres mouvemens du cœur. Maintenant nous sommes maîtres du secret de nôtre cœur; nous le pouvons tenir caché, & personne ne le peut connoître, si nous ne voulons bien le luy declarer: mais alors il n'y aura plus de secret. Les plus

profonds replis des cœurs seront mis en évidence devant celuy qui est la lumiere du monde.

Tout se terminera par la sentence que le souverain Juge prononcera sensiblement par la bouche de sa sainte humanité. Sentence irrevocable, & qui fera le partage des Elûs, & des reprouvés. Sentence de vie éternelle pour les uns, & de mort pour les autres.

Après cettte Sentence toutes les creatures prenant le parti de Dieu, s'armeront pour l'execution de ses vengeances; & tous ses desseins étant accomplis, le cours des siecles finira, & le temps ira se perdre dans le sein de l'éternité. Le regne temporel de JESUS-CHRIST cedera la place à son regne éternel; *Et tous les êtres étant absolument soûmis à son pouvoir, il remetira son Royaume à Dieu son Pere, & il s'assujettira luy-même à celuy qui luy aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.*

Cùm autem subjecta fuerint illi omnia, tunc & ipse filius subjectus erit ei qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. 1. Cor. 15.



CHAPITRE IV.

De la ſainte Vierge.

ARTICLE I.

Des grandeurs de la ſainte Vierge.

LA dignité de Mere de Dieu eſt quelque choſe de ſi grand, que la ſainte Vierge ne la comprend pas elle-même. Nous en pouvons concevoir quelque idée par les conſiderations ſuivantes.

I. Quelle preparation la ſainte Vierge apporta à cette auguſte dignité. Ce fut en vûë de la maternité divine que Dieu l'affranchit non ſeulement du peché originel, mais encore de l'obligation de le contracter; & que dès le premier inſtant de ſon être il lui donna plus de graces qu'à tous les Anges & à tous les hommes enſemble. Or à chaque moment multipliant ſes graces, & ſes merites au double, au triple, & en de certaines rencontres, comme dans ſa preſentation, au quadruple, il n'eſt preſque pas concevable combien elle croiſſoit en grace, & en merite en un ſeul jour. A quel comble monta-t-elle donc à quatorze ans? & quelle pureté, quelle

charité, quelles vertus acquit-elle par une si fidéle, & si admirable correspondance à la grace ? Tout cela ne fut que la disposition à la maternité divine, qu'elle devoit meriter *d'un merite de bienseance.*

II. Cette dignité est comme infinie, tout autrement que la lumiere de gloire, puisque celle-cy est plus ou moins excellente selon les divers degrès de merite. Mais il ne peut y avoir de plus ou de moins dans l'union hypostatique, ni dans la maternité divine. Comme l'une & l'autre est unique en son espece, & incommunicable à tout autre qu'à Jesus & à Marie, il ne peut y en avoir d'autres pareilles plus parfaites. On ne peut concevoir d'autre mere plus excellente, que la mere de Dieu, ni d'autre mere de Dieu que Marie.

III. Toutes sortes de grandeurs, de graces, de prérogatives sont dûës à cette Mere Vierge, son Fils qui est Dieu, étant obligé même par un devoir naturel de l'aimer. Or qu'est-ce qu'être naturellement aimé de Dieu ? De là les Theologiens concluent, que toutes les faveurs, qui ont été communiquées à quelque creature que ce soit, ont été faites à la sainte Vierge, hormis celles qui n'étoient pas de la bienseance de

ſon ſexe, ou de ſon état, comme la Prêtriſe, le miniſtere de l'Apoſtolat, le gouvernement de l'Egliſe. Ainſi quelques-uns eſtiment qu'au moment de l'incarnation elle eut une claire viſion de celuy qu'elle concevoit, & de Dieu ſon Pere, & de leur mutuel amour qui eſt le Saint Eſprit.

IV. C'eſt ſur la maternité divine que ſont fondés ces grands titres de Reine, de Dame, de Mediatrice, d'Avocate, qui marquent ou l'autorité ſouveraine qu'elle a ſur les creatures, ou le pouvoir de ſon interceſſion auprès de Dieu.

V. Cette dignité de Mere de Dieu mérite un culte ſingulier, qu'on appelle *hyperdulie*, & qui n'eſt dû qu'à la ſainte Vierge, ne pouvant être rendu à toute autre, qui ſans être Mere de Dieu, auroit autant de grace, & de ſainteté qu'elle, ſi cela étoit poſſible.

ARTICLE II.

Que la ſainte Vierge eſt l'unique en chacune de ſes alliances avec les trois Perſonnes de la ſainte Trinité.

Ma colombe eſt l'unique. *Una eſt columba mea.* Cant. 6.

I. ELle eſt l'unique en qualité de Mere du Fils, puiſqu'elle eſt ve-

ritablement, & proprement sa Mere, & qu'il ne peut y avoir qu'une seule Mere de Dieu.

II. Elle est l'unique en qualité de fille du Pere, puisque son adoption est tout-à-fait singuliere, & qu'elle seule entre les enfans de Dieu a été aussi-tôt adoptée que conçûë.

III. Elle est l'unique en qualité d'Epouse du Saint Esprit, puisqu'elle seule a contracté avec luy au nom de toute la nature humaine, un sacré mariage, pour être Mere d'un Homme-Dieu, sans cesser d'être Vierge.

La ceremonie de ces saintes épousailles se fit publiquement dans le Temple, lorsque la sainte Vierge y fut presentée.

Que cette qualité est grande & qu'elle emporte avec elle de grands avantages! Quelle participation de biens de ce divin Epoux! quelle plenitude de ses dons! quelle sainteté! Jamais cette sainte Epouse n'a résisté aux mouvemens du Saint Esprit. Jamais elle n'a fait une seule action dont le principe ne fût pas le Saint Esprit. Helas, que nous sommes éloignés de cette fidelité! Nous sommes dans de perpetuelles resistances à l'esprit de Dieu. Nous ne suivons que nos inclinations. Nous rejettons

tons chaque jour mille graces, & nous tenons les dons du Saint Esprit dans une honteuse captivité.

ARTICLE III.

La gloire de la sainte Vierge dans l'Incarnation.

§. I.

C'Est dans le chaste sein de Marie, que se sont vûës les plus grandes merveilles du temps, & de l'éternité; un Dieu-homme, un Dieu adorant Dieu, un Dieu serviteur de Dieu, un Dieu enfant, un Dieu revêtu d'un corps mortel, & de toutes les foiblesses des hommes; un Dieu en état de victime, un homme Fils du Dieu vivant, un enfant le fruit d'une mere vierge.

§. II.

Le Verbe incarné a toûjours retenu la substance du corps, que le Saint Esprit luy avoit formé du très-pur sang de la sainte Vierge au moment de l'Incarnation. Ce que les alimens dont il se nourrissoit comme les autres hommes, y ajoûterent depuis, se consumoit, comme dans le reste des hommes. Suarez est de ce sentiment; & la sainte vierge apparoissant un jour à saint Ignace lorsqu'il étoit à l'Autel, luy dit, qu'il y

avoit là une portion de la substance dans le saint Sacrement.

§. III.

Que l'Incarnation du Fils de Dieu est glorieuse à sa sainte Mere ; & que l'union qu'elle eut avec luy pendant les neuf mois qu'il demeura dans ses entrailles, luy a été avantageuse ! Il luy étoit uni comme le fruit à l'arbre, qui le porte. Il ne vivoit que dependamment d'elle, & que de la substance qu'il tiroit d'elle.

Mais quelles communications luy faisoit-il reciproquement ? quels étoient les entretiens mutuels de l'ame du Fils, & de celle de la Mere ? Jesus-Christ la disposoit par une profusion de graces à être la mere de son Corps mystique, comme elle étoit mere de son Corps naturel. Car il vouloit, que nous reçûssions par elle la vie de l'esprit, comme il avoit reçû par elle la vie du corps ; & que nous dépendissions d'elle pour l'entretien, & pour l'accroissement de nôtre vie spirituelle, comme il en dépendoit pour l'entretien, & pour l'accroissement de sa vie corporelle.

Entrons dans les sentimens de nôtre Seigneur à l'égard de sa mere, qui est aussi la nôtre. Agréons la dépendance qu'il veut que nous ayons d'elle ; &

par cette humble & amoureuse dépendance, honorons celle qu'il en a bien voulu avoir luy-même.

SECTION II.

L'amour de nôtre Seigneur.

CHAPITRE I.

Les raisons d'aimer nôtre Seigneur en luy-même.

§. I.

TOutes les raisons imaginables nous portent à aimer, & à honorer la sainte humanité de JESUS-CHRIST, autant que nous en sommes capables. Voici les principales.

I. Cet Homme, qui est uni à la personne du Verbe, est le Fils de Dieu, & *surpasse d'autant plus les Anges en excellence, que le nom qu'il a reçû est different du leur. Car qui est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit: Vous êtes mon fils, je vous ay engendré aujourd'huy ..... asseyez-vous à ma droite.* Il doit donc être honoré du même honneur qui se rend à Dieu. Le culte de Dieu, & celuy de l'Homme-Dieu ne sont point deux

Tantò melior angelis effectus quantò differentius præ illis nomen hæreditavit. Cui enim dixit aliquando angelorum: Filius meus es tu; Ego hodie genui te ... Sede à dextris meis. Hebr. 1.

cultes differens ; ce n'est qu'un même : aussi depuis que le Fils de Dieu s'est incarné, l'Eglise joint par tout au culte de Dieu, celuy de l'Homme-Dieu. Saint Paul met presque toûjours ensemble dans ses Epîtres, *Dieu & Jesus-Christ*, *Dieu le Pere, & le Seigneur Jesus* ; & saint Ignace dans nos Constitutions, dit sans cesse, *Dieu & nôtre Seigneur.*

II. Il a demandé à Dieu son Pere d'être honoré : *Mon Pere, l'heure est venuë, glorifiez vôtre Fils, afin que vôtre Fils vous glorifie.* Sa requête a été exaucée ; Dieu luy a promis le respect & les adorations des peuples. C'est à nous à accomplir cette promesse de Dieu le Pere. Elle dépend de nous en son execution.

Pater venit hora : clarifica filiũ tuum, ut filius tuus clarificet te. Joan. 17.

III. Dieu le Pere l'a luy-même le premier honoré ; avant sa venuë au monde, par les ceremonies de l'ancienne Loy instituées pour representer les Mysteres de l'Homme-Dieu ; pendant sa vie mortelle, par l'éclat de ses miracles, & par les preuves incontestables de sa divinité ; après sa mort, par la manifestation de sa gloire dans tout l'univers, par la predication de son Evangile, & par la fondation de son Eglise ; par le sang des Martyrs répandu pour la confession de sa foy, par les plus

grands & les plus saints Personnages de la loy nouvelle, qui tous sont les images des grandeurs, & de la sainteté du Fils de Dieu, comme ceux de l'ancienne loi en avoient été les figures.

IV. Dieu veut que nous l'honorions; & c'est pour cela qu'il luy a mis entre les mains tout son pouvoir, & tous ses droits; qu'il l'a établi Chef des Anges, Mediateur & Sauveur des hommes, Juge des vivans & des morts; qu'il a rendu nôtre salut dépendant de luy, & qu'il l'a fait arbitre de nôtre sort pour une éternité. Quand Dieu eut creé les Anges, il leur manifesta le dessein de l'incarnation, & leur proposa l'Homme-Dieu à adorer, voulant que leur éternelle felicité fût dépendante de luy. La gloire des bons Anges, est la recompense des hommages qu'ils rendirent au Verbe incarné. La damnation des mauvais Anges, est le châtiment du refus qu'ils firent d'Adorer un Dieu fait homme.

Tout est à vous, dit saint Paul aux Corinthiens, *& vous êtes à Jesus-Christ, & Jesus-Christ est à Dieu.* Voilà l'ordre du service & de la gloire que Dieu veut tirer des creatures pour être dignement servi & glorifié. Il veut que son Fils le serve & l'honore; que les hom-

Omnia vestra sunt. Vos autem Christi. Christus autem Dei. 1. Cor. 3.

mes servent & honorent son Fils ; que tout l'univers s'employe au service des hommes. Le Fils de Dieu rend à son Pere un honneur éternel & infini. Toutes les creatures de l'univers nous rendent sans cesse une infinité de services, & se consument à nos usages. Voilà le modele & la mesure de ce que nous devons faire pour nôtre Seigneur ; nous le devons honorer à proportion comme il honore Dieu. Nous le devons servir comme toutes les creatures nous servent; & nous nous devons consumer dans son service comme elles se consument dans le nôtre.

V. Dieu ne nous aime qu'en JESUS-CHRIST ; & s'il nous regarde hors de son Fils, comme il ne voit en nous que des pechés, il ne nous prepare que des supplices.

VI. JESUS-CHRIST est la porte & la voye pour aller à Dieu. Plus nous nous attachons à luy, plus nous avançons dans la perfection. Le premier des Martyrs *voyant les Cieux ouverts, & Jesus qui étoit debout à la droite de Dieu*, s'adresse au Fils de Dieu, & non pas au Pere, parce que le Fils est la voye & l'unique voye pour aller au Pere.

Ainsi nous ne parviendrons jamais à une grande perfection, sans une grande

dévotion à nôtre Seigneur ; parce que Dieu a resolu, par un decret éternel, que personne n'entreroit dans ses grandeurs, que par JESUS-CHRIST, qui en est la porte. Mais quand une ame s'est bien exercée dans l'amour & dans l'imitation du Verbe incarné, Dieu l'attire aux degrès les plus éminens des vertus, & des communications divines : & quand il a une fois pris possession de l'interieur, & qu'il y a établi sa demeure, de-là il gouverne tout l'homme interieur & exterieur, l'esprit, le cœur, l'imagination, l'appetit, les yeux, la langue, tous les sens. Plus JESUS-CHRIST est au-dedans, plus il paroît au dehors, l'exterieur se revêtant des perfections de l'interieur ; ou plûtôt la grace interieure rejaillissant jusques sur le corps, de même à proportion que dans le mystere de la transfiguration, la gloire de l'ame bienheureuse rejaillit sur le corps d'une maniere sensible & merveilleuse.

VII. Tout le bien que nous faisons, c'est JESUS-CHRIST qui le fait en nous. On peut dire, qu'il a fait en quelque façon, toutes les bonnes œuvres des Saints, puisqu'il leur en a donné la pensée, qu'il l'a euë le premier, & qu'il l'a euë pour eux ; & qu'ils ne les ont entreprises, que par le mouvement de son

esprit, qu'ils ne les ont executées, que par le secours de la grace. Ainsi quand on fait la fête de quelque Saint, on fait la fête de JESUS-CHRIST, qui est l'auteur de toute la sainteté des Saints.

Enfin nous sommes Chrétiens, & nôtre profession est d'adorer JESUS-CHRIST, & de luy dévoüer nos respects, nôtre amour, & nôtre obéïssance.

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christũ sit anathema. 1. Cor. 16.

Que celuy donc qui n'aime pas nostre Seigneur Jesus-Christ soit anatheme.

§. II.

Nous devons consulter nôtre Seigneur sur toutes les choses qui se presentent à nôtre choix, & considerer quel prix elles ont dans son cœur : car il faut bannir de nôtre cœur tout ce que nous trouverons qui n'a point de lieu dans le cœur de JESUS.

§. III.

Le Saint Esprit a parlé par les Prophêtes, & par les Apôtres ; mais comme il peut parler à l'infini toûjours plus excellemment & plus fortement, ayant pour organe le Verbe incarné, il a parlé de la maniere la plus parfaite, & la plus forte. Ainsi nous devons avoir une estime & une affection toute particuliere pour les paroles de nôtre Seigneur, qui sont rapportées dans l'Evangile.

CHAPITRE II.

Les raisons d'aimer nôtre Seigneur au saint Sacrement de l'Autel.

ARTICLE I.

Les merveilles de l'Eucharistie, & en particulier des especes sacramentelles.

§. I.

NOstre Seigneur nous a laissé son Corps dans la sainte Eucharistie, pour y être le memorial de sa Passion, le sacrifice de nos Autels, & la nourriture de nos ames. Dans ce mystere de foy, Jesus-Christ se donnant à nous, cache à nos yeux & à nos sens le present qu'il nous fait; cet éclat de beauté, de Majesté, de gloire, qui ravit les Bienheureux; ces tresors, ces richesses, & ces infinies perfections, que les Anges admirent; cette odeur de son Corps glorieux, qui embaume tout le Paradis: mais la foy suppléant au défaut de nos sens, doit faire que nous demeurions aussi ravis d'étonnement, aussi transportés d'amour & de joie à la vûë de ce divin mystere, que si ce qu'il cache nous étoit sensible.

Nous ne devrions vouloir, ni voir, ni admirer autre chose sur la terre, que

le ſaint Sacrement. Si Dieu même étoit capable d'admiration, il n'admireroit que ce myſtere, & celuy de l'Incarnation. Pour nous, qu'admirons nous? l'honneur, les talens humains, d'autres bagatelles viles & mépriſables, qui nous rempliront un jour de confuſion, quand à l'heure de la mort nous verrons comment nous aurons traité nôtre Seigneur dans la ſainte Euchariſtie. Les Prêtres ſur tout ne devroient reſpirer que cet adorable Sacrement, dont ils ſont les Miniſtres; ils ne devroient penſer à autre choſe, autant que cela eſt poſſible.

§. II.

Ce miracle des eſpeces ſeparées de leur ſujet dans la ſainte Euchariſtie, eſt inoüi. Jamais il n'y en eut de pareil dans l'ancienne loi. Ce miracle en doit produire en nous un ſemblable, ſçavoir, la ſéparation de nos mauvaiſes inclinations, & de nos habitudes vicieuſes, d'avec nôtre ame, à laquelle on peut dire qu'elles ſont en quelque maniere auſſi attachées, que les accidens à leur ſubſtance. La parole de Dieu opere tous les jours ſur nos Autels dans le ſaint Sacrement ce premier miracle; & elle opereroit auſſi en nous le ſecond, qui eſt la fin du premier, ſi nous luy étions obeïſſans, & ſi nous cooperions avec la

grace, dont nous avons la plénitude dans le saint Sacrement.

Cet effet miraculeux s'est operé dans plusieurs Saints, qui par la Communion se sont admirablement dégagés de leurs défauts, & de la corruption du vieil homme. Nos chûtes & nos miseres ne nous doivent pas empêcher d'esperer qu'il s'operera en nous.

Dieu nous laisse quelquefois succomber sous le poids de nos foiblesses, & sentir les plus dangereuses plaïes du peché, pour nous faire connoître ce que nous sommes de nous-mêmes. De sorte que nous voyant ensuite délivrés de nos miseres, nous soyons convaincus, que c'est à la grace, & à la pure misericorde de nôtre Seigneur, que nous en sommes redevables, & non pas à nôtre travail. Ainsi nous ne devons jamais desesperer d'arriver à la perfection, ny mettre de bornes aux desseins de Dieu, nous contentant d'un certain degré, sans aspirer à un plus haut.



ARTICLE II.

L'excellence du Corps de N. Seigneur.

L'Amour que nôtre Seigneur nous témoigne dans le saint-Sacrement, nous oblige à considerer souvent avec plaisir les merveilleuses excellences de ce Corps sacré, qu'il nous a donné pour être la nourriture de nos ames.

La premiere est fondée sur l'union hypostatique, en vertu de laquelle il est adorable ; & tout ce qui peut orner un corps dans l'ordre de la nature, & dans celuy de la grace, dans le temps & dans l'éternité, luy est dû.

La deuxiéme se tire de la grandeur & de la dignité de l'ame, qui étant pleine de toutes les graces, & de toutes les perfections que l'union hypostatique emporte avec elle, doit annoblir le corps à proportion.

La troisiéme provient des actions de l'ame, desquelles ce sacré Corps a été l'organe, mettant même à part l'union hypostatique. Car si les Corps & les Reliques des Saints nous sont venerables pour avoir servi à leurs saintes actions, que dirons-nous de ce Corps divin, qui a été l'instrument d'une infinité d'actions, dont la moindre rendoit à Dieu un honneur infini ?

La quatriéme ſe prend de la maniere toute miraculeuſe dont ce Corps fut formé par le Saint Eſprit, dans les chaſtes entrailles de la ſainte Vierge ; & de la maniere dont il eſt produit ſur nos Autels par la toute-puiſſance de Dieu.

La cinquiéme eſt d'avoir été animé d'une vie divine, & d'une vie glorieuſe & beatifique.

La ſixiéme, de ce qu'en luy ſe ſont accomplis les grands myſteres de nôtre Redemption, & que par ſa mort Dieu a ſauvé le monde.

La ſeptiéme, de ce qu'il eſt maintenant, à proprement parler, le ſeul ſacrifice de la nouvelle Loy ; & que tous les ſacrifices de l'ancienne Loy n'ont été agreables à Dieu, que par le rapport qu'ils avoient à celuy-cy, comme en étant les figures.

La huitiéme, de ce qu'il eſt le principal inſtrument de la ſanctification des ames, ſoit entant que victime offerte à Dieu en perpetuel ſacrifice pour tout le genre humain, ſoit entant que Sacrement inſtitué pour entretenir en nous la vie de la grace, & pour nous conduire à celle de la gloire. *Celuy qui mange ma chair, & boit mon ſang, a la vie éternelle, & je le reſſuſciteray au der-*

nier jour ; car ma chair est veritablement viande, & mon sang est veritablement breuvage. Paroles admirables dont le sens ne sera jamais parfaitement entendu que dans le Ciel.

ARTICLE III.

Que la presence eucharistique de nôtre Seigneur nous est plus avantageuse, que sa presence sensible ne fut aux Juifs.

IL est vray, que la presence corporelle & sensible de nôtre Seigneur pendant qu'il vivoit au monde, étoit une grace inestimable ; voir un Dieu conversant visiblement avec les hommes, l'entendre parler, luy voir faire des miracles, voir éclater sur son visage les traits de la majesté divine, sa bonté, sa douceur, le loger, luy donner à manger, traiter familierement avec luy, c'étoit un bonheur qui pouvoit, ce me semble, causer de la jalousie aux Anges. Mais j'ose dire, qu'il nous est bien plus avantageux de l'avoir avec nous de la maniere que nous l'avons invisiblement present dans la sainte Eucharistie ; & c'est en ce sens que quelques Peres expliquent ces paroles de saint Jean, *Que Jesus ayant aimé les siens qui étoient dans le monde, il les aima jusques à la fin.* C'est-à-dire, que l'amour qu'il

marqua à ses Disciples instituant le saint Sacrement la veille de sa mort, surpassa celuy qu'il leur avoit témoigné en les retenant auprès de luy durant sa vie.

Car premierement dans le Mystere de l'Eucharistie, il semble étendre celuy de l'Incarnation à un chacun des Fideles ausquels il s'unit, & il nous rend cette même nature qu'il a daigné prendre de nous; mais avec cet avantage, que l'ayant prise dans sa bassesse, & dans ses miseres, il nous la rend singulierement élevée & unie à Dieu, pour nous y unir aussi, & pour nous élever au plus haut point de grandeur & de gloire où nous puissions monter.

Il est icy jour & nuit comme une hostie vivante devant les yeux de son Pere, appaisant sa colere, & satisfaisant à sa Justice, communiquant la vie de la grace, & la semence de celle de la gloire, à ceux qui s'approchent dignement de luy. De sorte que nous devons nous le representer sur nos Autels, comme étant encore attaché à la croix, & continuant d'offrir à Dieu le sacrifice de sa mort, pour les mêmes fins pour lesquelles il l'offrit sur le Calvaire, le sacrifice de l'Autel étant la figure de celuy de la Croix : mais une figure qui est

elle-même ce qu'elle repreſente. N'eſt-ce pas là pour nous un avantage bien plus conſiderable, que ne le fut pour les Juifs la preſence viſible de Jeſus-Chriſt, de laquelle, à cauſe de leur mauvaiſe diſpoſition, ils tirerent ſi peu de fruit?

II. Ils ne l'avoient qu'en un lieu. S'il étoit à Jeruſalem, il n'étoit pas à Nazareth; & même à Jeruſalem, ſi on le voyoit dans le Temple, on ne le voyoit pas dans un autre endroit de la Ville. Icy nous l'avons en même temps par tout dans toutes nos Egliſes.

III. Ils ne l'avoient qu'en de certains temps pour quelques jours, pour quelques heures. Tout le temps qu'ils l'eurent ne fait pas trente-quatre années complettes, & encore pendant trente années entieres il fut ignoré preſque de tout le monde. Icy nous l'avons à toute heure, jour & nuit: depuis combien de ſiecles? Ajoûtez-y ceux qui viendront dans la ſuite des temps.

IV. Ils ne le voyoient qu'exterieurement des yeux du corps, & ordinairement ſans fruit. Nous voyons icy des yeux de l'eſprit, ſon corps, ſon ſang, ſon ame, ſa divinité, & toûjours avec le merite des actes de foi, d'adoration, & des autres vertus que ſa preſence nous inſpire.

V. Il ne leur paroiſſoit qu'en état de nature. Nous l'avons icy preſent en état de pure grace, & pour operer en nous tous les effets de la grace, qu'il eſt auſſi peu poſſible de compter, que les étoiles du ciel, les feüilles des arbres, & les grains de ſable de la mer.

VI. Ils ne joüiſſoient de luy, que par les ſens ; nous en joüiſſons icy d'une maniere bien plus intime, qui eſt au-deſſus des ſens. Il vient en nous, il unit ſon corps & ſon ame à nôtre corps & à nôtre ame. L'union qui ſe fait entre nous & luy, dit un Pere, eſt ſemblable à celle de deux cires fonduës, qui ſe mêlent & ſe confondent enſemble. Que ſi nos ſens n'ont point de part à cette joüiſſance, bien loin d'y rien perdre, c'eſt-là ce qui fait le merite de nôtre foi ; & d'ailleurs, ni Dieu ſon Pere, ny les Anges, ny les ames bien-heureuſes ne joüiſſent point de ſa preſence par les ſens. *Cyrill. Alex.*

VII. De tous ceux qui le virent, & qui l'entendirent pendant qu'il converſoit viſiblement avec les hommes, combien y en eut-il, qui ſe rangerent à ſa ſuite ? un fort petit nombre. Il n'avoit pas plus de cinq cens diſciples, lorſqu'il monta au ciel. Comparez cette petite troupe avec la multitude innom-

brable de peuples qui l'adorent dans le ſaint Sacrement par toute la terre, trouvant par la foy dans ce myſtere, au lieu de ſa preſence corporelle, & ſenſible, ſon corps & ſon ſang réellement preſens ſous les eſpeces du pain & du vin; & par concomitance, comme parlent les Theologiens, ſon ame, & ſa divinité avec le treſor de tous les biens de la grace & de la gloire.

Qu'eſt-ce que les Juifs qui le voyoient guerir les malades,& reſſuſciter les morts, eurent jamais de pareil? Les Apôtres même, & les Diſciples, avant l'inſtitution de ce divin Sacrement, ne poſſedoient pas un ſi grand avantage.

Qui peut dire ce que nôtre Seigneur opere par la Communion dans une ame pure? Il n'y a que Dieu qui le ſçache. L'ame même en qui ces merveilles s'operent, ne les connoît pas. Une ame bien diſpoſée reçoit dans une Communion une faveur incomparablement plus grande que n'ont été toutes celles de toutes les viſions, & les revelations que tous les Saints enſemble ont jamais euës.

Après cela comment ſe peut-il faire, que nous ſoyons ſi peu touchés de cet admirable Sacrement? Comment pouvons-nous aimer autre choſe que luy

ſur la terre ? Comment pouvons-nous penſer à autre choſe plus ſouvent qu'à luy ? Nous voyons par la foy les merveilles qu'il contient, le corps & le ſang de JESUS-CHRIST, la majeſté d'un Dieu, & le plus grand excès de ſon amour envers les hommes. Et cependant nous n'avons preſque point d'autres ſentimens pour ſa preſence, que ceux que les ſens, & l'imagination nous en donnent. Nous ſommes ſans dévotion, tiedes & ſtupides à ſon égard ; de ſorte qu'il n'opere quelquefois gueres davantage par ſa preſence dans les ames de toute une Communauté Religieuſe, que dans les murailles de l'Egliſe, où il demeure, parce qu'il ne trouve pas en nous de diſpoſition aux effets de ſa grace. Et d'où vient cela ? Qu'y a-t-il en nous qui empêche les operations de ce myſtere d'amour ? des bagatelles, des riens, qui nous occupent ; cependant nous en rempliſſons nôtre eſprit, nous y attachons nôtre cœur, & nous en faiſons nôtre plaiſir. Une miſerable petite attache nous privera des merveilleux effets que le ſaint Sacrement opereroit en nous ſi nous étions bien diſpoſés.

⁂

ARTICLE IV.

De nôtre union avec nôtre Seigneur dans le saint Sacrement.

Qui manducat meã carnem & bibit meum sanguinem, in me manet & ego in eo. Joan. 6.

Celuy qui mange ma chair, & boit mon sang, demeure en moy, & moy en luy.

CEs paroles marquent l'union admirable, que nous avons avec nôtre Seigneur dans le saint Sacrement. Il est de la foy que nous y sommes réellement unis avec son corps. Mais quelle est cette union ? en quoy consiste-t-elle ? On en apporte de quatre sortes.

La premiere n'est qu'une presence locale de la sainte humanité de JESUS-CHRIST en la personne qui communie. Cette union est la moindre, & se trouve même en ceux qui communient indignement, & en état de peché mortel.

La seconde, qui presuppose la premiere, est morale, & se fait par l'amour reciproque qui lie JESUS-CHRIST avec nous, & qui nous lie avec luy dans la Communion. Telle est la liaison de deux amis, dont les cœurs sont unis ensemble par l'affection mutuelle qu'ils se portent. Celle-cy est plus parfaite que l'autre, & ne convient qu'aux ames

qui ſont en état de grace ; mais elle ne ſuffit pas pour expliquer la force des paroles de nôtre Seigneur, & la maniere dont il ſe communique à nous comme aliment pour nourrir nos ames.

La troiſiéme bien plus excellente, conſiſte en des effets extraordinaires, que le ſaint Sacrement produit dans l'ame & dans le corps : de ſorte qu'il ſemble qu'on touche la chair ſacrée, & qu'on goûte le ſang précieux de Jesus-Christ avec des douceurs & des tranſports de joye, qui raviſſent l'ame, comme il arrivoit à S. Philippe Neri. Cette union n'explique pas encore aſſez les paroles de nôtre Seigneur, leſquelles s'étendent à tous ceux qui communient, au lieu que cette union n'eſt propre que d'un petit nombre d'ames parfaites : outre que cette maniere d'expliquer les paroles du Sauveur, marque plûtôt les effets de l'union, que l'union même.

La quatriéme eſt une union, non pas à la verité ſubſtantielle ou eſſentielle, mais accidentelle, la plus parfaite qui puiſſe être en ce genre. Par elle nous ſommes unis immediatement au corps & au ſang de Jesus-Christ, & par le moyen de ſon corps & de ſon ſang, à ſon ame, & à ſa divinité. Son corps ſe mêle avec nôtre corps, ſon ſang avec

damnée depuis comme héretique.

Les plus chastes d'entre les Docteurs ont été les plus éclairés : témoin S. Jean l'Evangeliste, Saint Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, le bienheureux Albert le Grand, le Cardinal Bellarmin.

La troisiéme troupe est celle des Vierges, qui par leurs états, honorent celuy de l'humanité de JESUS-CHRIST sanctifiée par l'onction de la divinité, qui luy est unie en la Personne du Verbe. L'aureole qui les distingue dans le ciel, marque leur union avec le divin Epoux, & l'étroite familiarité qu'ils ont avec luy. Ce sont ceux-là qui *suivent l'Agneau par tout où il va.*

CHAPITRE V.

Imiter nôtre Seigneur en son obéïssance.

Jesus-Christ s'est fait obéïssant pour nous jusqu'à la mort.

L'Excellence de l'obéïssance consiste en ce que par elle on est assuré d'accomplir la volonté de Dieu. C'est ce que nôtre Seigneur a fait de la maniere du monde la plus parfaite en qualité de chef & de réparateur du genre humain. Sur cela nous pouvons faire trois considerations pour nous exciter à l'imita-

tion de son obéïssance.

I. Considerons quelle estime nous devons faire de la volonté de Dieu, que nous sommes assurés d'accomplir quand nous obéïssons. La volonté de Dieu n'est pas comme la nôtre. La volonté humaine est d'elle-même indifferente au bien & au mal. La vertu ne luy est pas essentielle. Elle panche plus du côté du vice : elle est aveugle, & elle a besoin des lumieres & de la direction de l'entendement, pour connoître les objets, & pour regler sa conduite. Elle est foible, inconstante, pleine d'imperfections. La volonté de Dieu au contraire, étant essentiellement & necessairement droite, juste, sainte; elle l'est aussi infiniment & sans borne. Elle est la droiture même, l'équité, la sainteté; & par consequent comme l'éloquence, si elle parloit elle-même, ne pourroit parler qu'éloquemment; de même la volonté de Dieu ne peut rien vouloir que justement & saintement. Or nous sommes assurés par la Foi, que c'est la volonté de Dieu qui nous est manifestée par l'obéïssance.

Jesus-Christ le sçavoit infiniment mieux que nous. Il connoissoit parfaitement que la volonté de son Pere dans les choses même les plus petites, est in-

finiment précieuse. Il l'estimoit infiniment, & c'est ce qui luy a fait priser l'obéïssance plus que sa vie.

II. Considerons avec quelle affection nous devons nous attacher à la volonté de Dieu, avec quelle fidelité nous la devons suivre. C'est ce qui n'est pas concevable. Premierement, elle a des perfections & des attraits qui la rendent aimable, & digne d'être préferée à tout ce qui n'est pas Dieu. Les douleurs, les opprobres, tout ce qu'il y a de plux affreux dans la nature, devient doux & agreable, quand la volonté de Dieu s'y rencontre. Secondement, nous sommes plus obligés, s'il est permis de parler ainsi, à la volonté de Dieu, qu'à nul autre de ses attributs; qu'à son immensité, qu'à sa sagesse, qu'à sa puissance. C'est la volonté de Dieu qui nous a donné l'être; c'est par elle que nous sommes; que nous pouvons ce que nous pouvons; que nous possedons ce que nous possedons; que nous esperons ce que nous esperons. Troisiémement, la volonté de Dieu est la regle de tous nos devoirs. Elle en est même l'origine, & nous n'avons aucune obligation à quoi que ce soit, qui ne soit fondée sur la volonté de Dieu, & qui n'en tire toute sa force.

Jesus-Christ connoissoit parfaitement tout cela, & c'est dans ces vûës, que dès le premier moment de sa vie, il fit ce grand sacrifice de soûmission à la volonté de son Pere. Et que n'a-t-il pas fait pour nous donner exemple d'obeïr à cette divine volonté? Elle luy parut si charmante dans le supplice même de la Croix, qu'elle le luy fit desirer avec ardeur, & souffrir avec joye.

III. Considerons en nôtre Seigneur la qualité de Chef & de Réparateur des hommes. Ce fut cette qualité qui l'obligea de les racheter par son obéïssance, comme Adam leur premier Pere les avoit perdus par sa désobéïssance. Ainsi l'on peut dire que l'obéïssance nous a sauvés, & qu'elle est la cause de tous nos biens, & du bonheur que nous attendons, comme la désobéïssance avoit été la cause de tous nos maux, & du malheur où nous étions tombés.

Cette vertu est donc pariculierement propre des hommes apostoliques, qui s'employent à procurer le salut des ames. Et c'est pour cette raison que S. Ignace nous la recommande tant, & qu'il veut qu'elle soit le caractere spécifique de sa Compagnie, & la marque qui la distingue des autres Religions.

CHAPITRE VI.

Imiter nôtre Seigneur en son humilité.

Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur.

IL n'y a que JESUS-CHRIST qui puisse nous apprendre à être humbles. Pour le devenir nous devons faire une étude particuliere de son humilité, entrant dans ses sentimens, & imitant ses exemples.

I. P. La mesure de l'humilité de nôtre Seigneur, est l'aneantissement où le Verbe s'est reduit en se faisant homme. Nous pouvons remarquer cinq principales qualités de cet aneantissement.

I. Il est infini : car il y a une distance infinie de Dieu, qui est l'être universel & necessaire, à la creature, qui, quelque parfaite qu'elle soit, n'est toûjours de soi qu'un pur neant.

II. Il est aussi grand, & aussi profond, qu'il le pouvoit être, supposé, ce qui est vrai, que Dieu ne peut pas s'unir hypostatiquement à une créature irraisonnable. Car entre celles qui sont doüées de la raison & de la liberté, l'homme est la plus basse. De plus, en

prenant un corps, il a pris tout ce qu'il y a de plus bas dans la nature, & il s'est assujetti à mille bassesses, qui sont attachées à la condition des hommes.

III. Il est substantiel, & non pas seulement accidentel, comme nos aneantissemens. Quand nous nous humilions, ou que nous sommes humiliés, nous ne perdons que quelques avantages, dont la privation ne nous degrade pas pour cela de nôtre être. Souvent même nos aneantissemens ne sont qu'imaginaires; mais celuy du Verbe le ravale, à un degré d'être inferieur au sien, l'abaissant à devenir veritablement homme.

IV. Il est entier & total : c'est ce que marque saint Paul, quand il dit, *que toute la plenitude de la divinité habite corporellement en Jesus-Christ.* Car on peut dire que la divinité s'aneantit selon qu'elle se communique à l'humanité.

V. Il est éternel, & il ne cessera jamais, le Verbe demeurant éternellement homme.

Merveilleux aneantissement ! mystere incomprehensible ! aneantissement qui est la cause de toute la grandeur, & de toute la gloire des Anges, & des hommes.

II.P. Jesus-Christ en sa sainte humanité voyant l'aneantissement du Verbe, s'est

s'eſt aneanti à ſon exemple en toutes les manieres poſſibles, & ſur tout dans la ſainte Euchariſtie, qui a de merveilleux rapports avec l'Incarnation. Les fondemens de ſon humilité ſont, premierement, la continuelle vûë de l'aneantiſſement du Verbe; ſecondement, la claire connoiſſance de ce qu'il eſt en tant qu'homme; que cette nature humaine, qu'il a priſe, & que ſon union avec la perſonne du Verbe rend impeccable, & infiniment ſainte, eſt d'elle-même ſujette au peché, à toutes ſortes de miſeres, & à la damnation. Troiſiémement, l'infinie droiture de ſa volonté, qui fait que connoiſſant que rien n'eſt dû à la creature, que la baſſeſſe, l'abjection, la pauvreté, les travaux & les peines, il n'a deſiré que cela; & c'eſt-là ce qu'il a choiſi pour ſon partage ſur la terre.

III. P. Nous ſommes bien éloignés d'avoir ces humbles ſentimens de nous-mêmes. Nous ne ſongeons qu'à nous élever, & à nous aggrandir. Nôtre propre excellence eſt le centre où aboutiſſent toutes nos penſées, tous nos deſirs, tous les mouvemens de nôtre cœur; & neanmoins devant Dieu, qui eſt la verité même, les ſentimens avantageux, que nous avons de nôtre mé-

rite, ne sont qu'erreur, & que mensonge : les desirs, que nous avons d'être estimés, loüés & honorés, ne sont qu'injustice : & cette vaine gloire, cette élevation où nous aspirons, est le centre de la vraye bassesse ; cet éclat, & cette grandeur mondaine, que nous cherchons, n'est que misere, & que pauvreté. Comme au contraire la veritable grandeur est de s'humilier, d'aimer l'abjection, de ne desirer que le mépris. Les SS. Anges se sont élevés à la gloire par leur humilité : les Anges rebelles sont tombés dans l'enfer par leur orgueil.

Chapitre VII.

Imiter nôtre Seigneur en sa vie interieure.

Un des premiers traits de nôtre modele, que nous devons exprimer en nous, c'est sa vie cachée, sa vie de retraite & de recueillement, & sur tout sa vie interieure.

Elle consistoit en son application à Dieu, en ses vûës, en ses connoissances, en son amour, en son zele, & en ses desirs, qui alloient à l'infini ; de sorte, que l'on peut dire, que tout ce qu'il a fait, & ce qu'il a souffert au de-

hors, n'est rien au prix de ce qui se passoit au dedans de luy-même.

Pour nous exciter à l'imiter en cela, nous devons supposer, comme une chose très-certaine, que toute nôtre perfection dépend de la vie interieure. Nous acquerrons la perfection par la communication que Dieu nous fait de ses graces, & par nôtre fidele cooperation aux graces que nous recevons de Dieu. Or cette communication se fait particulierement aux ames qui ont une intime familiarité avec Dieu, & par consequent c'est par le moyen de la vie interieure, que nous faisons de plus grands progrès dans la perfection.

Premierement, parce que nous y exerçons les vertus les plus sublimes, & les dons du Saint Esprit les plus excellens, la Foi, l'Esperance, la Charité, qui sont les vertus Theologales; la Religion & la Pénitence, qui sont les plus nobles entre les vertus morales; la sagesse, l'intelligence & la science, qui sont les dons du S. Esprit les plus parfaits.

Secondement, parce que non seulement nous y traitons avec Dieu, mais que Dieu y travaille avec nous, & se fait connoître à nous; de sorte, qu'ayant une plus parfaite connoissance de ses

perfections & de ses vertus, & en étant comme tout imbus, nous les pratiquons ensuite à l'égard du prochain. Un jour Dieu fit voir à sainte Catherine de Sienne, dans une de ses oraisons, quelques effets de sa divine misericorde envers une ame pécheresse : de quoy la sainte demeura toute ravie avec un merveilleux accroissement de zele pour le salut des ames.

Troisiémement, parce qu'il nous donne quelquefois dans une oraison, par l'effusion de son esprit, plus de graces & plus de secours, que nous n'en acquerrons en plusieurs années dans les actions exterieures, même de zele & de charité. Rien n'aide plus à nôtre avancement spirituel, que ce que nous donnons de temps & d'application aux exercices de la vie interieure. C'est comme si un Gentilhomme, qui seroit en faveur, au lieu de s'appliquer à faire valoir ses terres, se tenoit à la Cour auprès du Roy, il avanceroit plus sa fortune en un mois par les liberalités du Prince, qu'il n'eût fait en vingt ans demeurant en Province.

Les Saints sont arrivés à la perfection par la voie de la vie interieure, traitant familierement avec Dieu. Saint Ignace veut, dans nos Constitutions, que nous

regardions cette familiarité avec Dieu, comme le principal instrument de nôtre salut, & de celuy du prochain ; à quoy nôtre vocation nous oblige de travailler.

CHAPITRE VIII.

Combien le Mystere de l'Incarnation nous est utile pour la perfection.

L'Incarnation du Fils de Dieu sert à nôtre perfection, premierement, en ôtant les empêchemens de la perfection : secondement, en nous donnant des moyens plus puissans & plus abondans pour nous y conduire.

Les empêchemens de la perfection, sont les diverses attaches que nous avons aux créatures. Car nôtre perfection consiste en nôtre union avec Dieu, laquelle fait aussi nôtre beatitude. Or ce qui nous porte à nous attacher aux creatures, au lieu de tendre à Dieu pour nous unir à luy, c'est que nous ne connoissons pas assez, ny la dignité de nôtre nature, ny les biens infinis que nous pouvons acquerir par nôtre union avec Dieu ; mais l'Incarnation nous retire de cette erreur, nous faisant connoître, & l'estime que Dieu

de la Sainte Vierge & de S. Joſeph. Depuis qu'il commença de converſer avec les hommes, il ne vécut que d'aumônes, & il ne poſſeda jamais rien en propre. *Les renards*, dit-il, *ont leurs tannieres, & les oiſeaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où repoſer ſa tête.* Il ne choiſit pour ſes premiers Diſciples que de pauvres pêcheurs. Il ſouffrit toute l'abjection, & toutes les incommodités qui ſuivent ordinairement la pauvreté, & il mourut enfin dans la nudité de la Croix, ayant tout perdu, amis, honneur, eſtime, crédit; dépoüillé de tous ſes habits, & de tous ſes biens temporels; privé même des conſolations divines qui appartenoient à ſon état de gloire; n'ayant plus rien des choſes de la terre, que des opprobres & des douleurs.

Troiſiéme Point. Voyons comment nous imitons nôtre Seigneur dans la pratique de cette vertu. Quelle eſtime faiſons-nous de la pauvreté? quelle affection avons-nous pour elle? ſommes-nous bien-aiſes d'en reſſentir les effets? ne les apprehendons-nous pas? nous confions-nous entierement en Dieu pour l'entretien de la vie, & pour tous nos beſoins temporels? ne priſons-nous pas ſes richeſſes, & ne les cherchons-

Secondement, l'Esperance, puisque Dieu nous ayant donné son Fils de la maniere qu'il nous l'a donné, il ne peut plus rien nous refuser. Troisiémement, la Charité, puisque Dieu nous ayant prévenus par cet excès d'amour, qu'il nous témoigne dans l'incarnation, jusqu'à se rendre semblable à nous, & à devenir nôtre frere, il exige nôtre amour par toutes sortes de titres, & nous avons toutes les obligations imaginables de l'aimer.

CHAPITRE IX.

Pratique pour honorer solidement le Verbe incarné, la sainte Vierge, & saint Joseph.

§. I.

LA plus solide dévotion, que nous puissions pratiquer en l'honneur du Verbe incarné, de la sainte Vierge, & de saint Joseph, c'est,

I. De nous proposer pour modele du mépris de nous-mêmes, le Verbe dans son aneantissement, dans lequel il s'est abaissé à nos miseres par le mystere incomprehensible de l'Incarnation.

II. De prendre pour modele de pureté la sainte Vierge, qui a été si pure d'es-

prit & de corps, qu'elle a merité que le Fils de Dieu voulant se faire homme, la prît pour mere.

III. De nous mettre sous la conduite de saint Joseph, à qui Dieu le Pere ayant confié la direction & le gouvernement des actions exterieures de son Fils, & de celles de la sainte Vierge, il a eu en cela un employ infiniment plus relevé, que s'il avoit eu le gouvernement de tous les Anges, & la direction de l'interieur de tous les Saints.

Nous devons donc nous adresser à luy dans nos fonctions & dans nos charges; & luy demander instamment sa conduite, non seulement pour l'interieur, mais encore pour l'exterieur; car il est certain que ce grand Saint a un pouvoir particulier pour aider les ames dans les voies interieures, & qu'on reçoit de luy beaucoup d'assistance pour se bien conduire dans ce qui paroît au dehors.

§. II.

Toute ame qui veut s'avancer dans les voies interieures, doit tâcher d'exceller en la dévotion de nôtre Seigneur, & en celle du Saint Esprit, y joignant encore celle de la sainte Vierge, & de saint Joseph, avec esperance d'obtenir par le mérite de l'aneantissement du

Verbe incarné, l'humilité; par la faveur de la ſainte Vierge, la plus pure des pures creatures, la pureté; & par l'interceſſion de ſaint Joſeph, la conduite du Saint Eſprit: car ce ſaint Patriarche ayant eu la charge de gouverner ſous le Saint Eſprit, le Fils de Dieu, & ſa ſainte Mere, par le merite de cet emploi, il s'eſt acquis comme une eſpece de droit, de diriger interieurement les ames fideles. En effet on voit ſenſiblement, que celles qui le prennent pour directeur, font de merveilleux progrès ſous ſa conduite.

SEPTIEME PRINCIPE.

L'ordre & les degrés de la vie ſpirituelle.

DE tout ce que le Pere Loüis Lallemant traitoit de l'ordre & des degrés de la vie ſpirituelle, on ne trouve que ce qui regarde l'Oraiſon mentale. Il parle de l'Oraiſon en general & en particulier de trois ſortes d'oraiſons, qui conviennent aux trois degrés de la vie ſpirituelle, & s'étend plus ſur celle des parfaits.

CHAPITRE I.

De l'Oraison en general.

ARTICLE I.

Combien il est avantageux d'être homme d'oraison.

§. I.

UN homme d'oraison ne s'attache à rien : car il n'estime ni les talens, ni les emplois, ni les honneurs, ni l'amitié des personnes puissantes, ni les autres avantages temporels. Il n'a d'estime ni d'amour, que pour le tresor qu'il porte au dedans de luy-même, & que nulle force étrangere ne luy peut ravir. Au prix de ce tresor il méprise tout le reste ; & pourvû que ce seul bien luy demeure, il ne se soucie point de perdre tout. C'est comme si quelqu'un, qui se connoîtroit en pierreries, en avoit entre les mains une fausse, qui passeroit neanmoins communément pour vraie ; il la donneroit de bon cœur à qui la voudroit, parce qu'il sçait qu'elle n'est d'aucune valeur, quoi qu'elle soit fort estimée de ceux qui ne s'y connoissent pas, & qui ne jugent que selon les apparences.

Quand on s'est parfaitement donné à Dieu par une vie d'oraison, l'on ne se met plus en peine ni des calomnies, ni de tout ce qui peut arriver de plus fâcheux. On est comme ceux qui sont armés à l'épreuve du mousquet : qu'on leur jette un peloton de neige, une pierre, une balle, le coup va bien jusqu'à eux, mais il ne perce pas la cuirasse, il ne leur fait point de mal. De même un homme d'oraison, lorsqu'il est attaqué par la médisance, il s'examine, & s'il se trouve coupable, il se confesse, & satisfait à qui il appartient. S'il est innocent, il benit Dieu d'avoir occasion de souffrir pour Jesus-Christ.

ARTICLE II.

Avis pour l'oraison mentale en general.

I. L'Esprit de dévotion & d'oraison ne nous viendra jamais, que nous n'ayons aneanti les idées de la vie passée, les images & le souvenir d'une infinité d'objets qui nourrissent nôtre amour propre & nôtre vanité.

II. Dans l'oraison nous ne devons avoir pour but, que de perfectionner la volonté, & non pas seulement de devenir plus éclairés.

III. Il n'y a que nos pechés & nos mauvaises habitudes qui empêchent

dans l'oraiſon la volonté de ſe porter incontinent au bien, & de s'enflammer. Cet obſtacle étant ôté, la volonté s'enflammera toute ſans beaucoup de diſcours.

IV. La choſe qui nous aura le plus frappé l'eſprit hors de l'oraiſon, ne manquera pas de nous revenir à l'oraiſon, plûtôt que dans nos autres actions. Cela vient de ce qu'au tems de l'oraiſon l'eſprit étant calme, il a plus de diſpoſition à recevoir ces ſortes d'impreſſions de trouble, que pendant le tumulte des autres actions qui l'occupent davantage.

V. Avant l'oraiſon il faut regler & diſpoſer ſes puiſſances; l'imagination par la repreſentation d'un lieu où elle ſe fixe; la memoire par la diſtribution des points; l'entendement, & la volonté en prévoyant quelque choſe en particulier, qu'on ſe propoſe pour but de ſa méditation, comme de bien pénétrer quelque verité, de s'affectionner à quelque vertu, de combattre quelque vice.

VI. C'eſt une bonne maniere de prier, ſelon le ſaint Evêque de Geneve, que de ſe mettre devant Dieu en ſilence au commencement de l'oraiſon, & là, ſans diſcourir, ſe tenir en la preſence de

Dieu comme l'écoutant, bien que nous ne meritions pas qu'il nous parle. Il nous fera cette grace, quand nous aurons en quelque façon ſatisfait à ſa juſtice, pour avoir manqué tant de fois d'obeïr à ſes inſpirations.

VII. Quelques-uns dans leur oraiſon laiſſant la ſainte humanité; volent à la contemplation de la divinité. Cette conduite eſt ordinairement témeraire & mauvaiſe; & ſi l'on ſonde ces perſonnes juſqu'au fond de leur ame, on trouvera qu'ils ſont pleins d'imperfections, d'attache à leurs ſens, d'orgueïl, & d'amour propre, pour ne s'être pas aſſez appliqués à la connoiſſance d'eux-mêmes, & à la pureté de cœur, avant que de monter ſi haut. Le chemin le plus ſûr pour eux, eſt de les ramener à la méditation des myſteres de J. C. & des vertus, ſur tout de la mortification, & de l'humilité.

VIII. L'oraiſon préſuppoſe une ame tranquille & recueillie, qui ne ſoit point agitée de violentes paſſions, ou poſſedée de quelque affection dereglée, ni chargée de trop d'occupations, ni embarraſſée de ſoins, & Dieu ne ſe communique ordinairement, qu'après qu'on s'eſt fidelement exercé à prier durant quelque temps, ſelon la methode

qu'on donne aux commençans.

IX. Chacun doit se tenir fidelement à l'oraison propre du degré, & de l'état où il est dans la vie spirituelle. Il y en a de trois sortes. La méditation ou l'oraison de discours convient aux commençans qui sont dans la vie purgative; l'oraison affective à ceux qui avancent, & qui sont dans la vie illuminative; la contemplation & l'oraison d'union aux parfaits, qui sont dans la vie unitive.

CHAPITRE II.

De la Méditation.

I. POur la méditation qu'on appelle autrement l'oraison de discours, on doit préparer dès le soir les points sur lesquels on veut méditer, & garder exactement les regles que Saint Ignace prescrit.

II. Dans l'exercice actuel de l'oraison, l'on médite sur le sujet qu'on s'est proposé: on en tire des conclusions, on fait des reflexions sur le passé, un examen sur la disposition presente, des résolutions pour l'avenir. On s'affectionne, on s'encourage, on demande le secours du ciel. Par fois Dieu inspire quelque verité; la memoire suggere les

autres ; l'heure se passe dans le recueïllement avec peu de distractions, qui ne durent gueres. Cette sorte d'oraison appartient à la vertu de religion ; & quand elle est accompagnée de la pureté de cœur, c'est la voie la plus courte & la plus sûre pour parvenir à l'autre don d'oraison.

III. Dans la méditation, les commençans doivent user de la maniere de discourir la plus aisée, qui est de raisonner du plus au moins, ou du moins au plus. Si le premier Ange, par exemple, est tombé, si une creature si parfaite, exempte de la concupiscence & de la corruption du peché originel, ayant plus de grace que je n'en auray jamais, sans être combattuë d'aucune tentation, s'est neanmoins malheureusement perduë, combien dois-je craindre de tomber, à quelque degré de perfection que je sois élevé ? Si Dieu n'a pas pardonné à une creature si noble, & dont il pouvoit tirer tant de gloire, dois-je penser que si je tombe entre ses mains avec un peché mortel, il me pardonnera ?



CHAPITRE III.

De l'Oraison affective.

DAns la seconde sorte d'oraison, qu'on nomme affective, l'on donne plus aux affections de la volonté, qu'aux considerations de l'entendement. L'on y envisage un mystere, une sentence de l'Ecriture : ces mots, par exemple, *Verbum caro factum est.* Sur cela on fait des actes de foy, d'esperance, & de charité, d'admiration, d'action de graces, &c. L'on prend une des perfections de Dieu, comme sa sagesse, sa bonté, sa sainteté. On considere comme elle a été communiquée à Jesus-Christ & à la Sainte Vierge, aux Anges, à quelque Saint ; on en louë Dieu, on en demande la participation, & l'on s'arrête autant qu'on peut à l'affection dont on est le plus touché.

CHAPITRE IV.

De la Contemplation.

ARTICLE I.

Qu'il y a deux sortes de Contemplation.

I. L'On doit distinguer deux sortes de contemplation, l'une ordinai-

re, & l'autre extraordinaire.

II. La contemplation ordinaire est une habitude surnaturelle, par laquelle Dieu éleve les puissances de l'ame à des connoissances, & des lumieres sublimes, à de grands sentimens, & des goûts spirituels, quand il ne trouve plus en l'ame de peché, de passions, d'affections, de soins qui empêchent les communications qu'il luy veut faire.

III. Ceux qui ont cette habitude prient aisément, & ont comme en leur disposition la grace particuliere du Saint Esprit pour l'exercice des vertus theologales : si bien que quand ils veulent, ils en font des actes, après avoir élevé leur cœur à Dieu pour obtenir son secours qui est toûjours prêt.

IV. Il y a une autre sorte de contemplation plus relevée, qui est dans les ravissemens, dans les extases, dans les visions, & dans les autres effets extraordinaires. Celle-là conduit à celle cy, & l'on y fait bien plus de chemin en peu de temps, que dans la méditation en beaucoup d'années, c'est-à-dire, qu'on y acquiert plus de vertu, & plutôt. Par la méditation l'ame marche à pied avec travail. Par la contemplation, l'ame vole sans peine. Ainsi Sainte Therese disoit que quand Dieu l'eut intro-

duite dans cette sorte d'oraison, toutes ses difficultés cesserent tout d'un coup, & qu'elle sentit un puissant attrait pour les actes de toutes les vertus, avec un goût & une suavité merveilleuse.

Ceux qui ont ce dernier don d'oraison, prient ordinairement sans sçavoir qu'ils prient, & sans s'en appercevoir, & c'est pour lors que l'oraison est parfaite.

Dans cette oraison l'on se met devant Dieu. On se tient ainsi sans faire d'actes distincts & multipliés, s'occupant ou du simple regard de Dieu avec respect & amour, ou de quelque pieux sentiment que Dieu donne, & qui dure quelquefois une heure, deux heures, un jour, deux jours, selon la disposition de l'ame, & selon l'état de perfection & de pureté où elle est arrivée : la presence de Dieu se rend presque continuelle dans les ames bien pures.

On dit que dans cette sorte d'oraison l'on ne fait point d'actes. Cela n'est pas vray à la rigueur, car on en fait toûjours quelques-uns, mais d'une maniere plus relevée, plus simple, & comme imperceptible. Une entiere suspension de tout acte est une pure oisiveté très-dangereuse.

Les Directeurs commettent deux fau-

tes à l'égard de la contemplation. Les uns peu ſpirituels, ou trop timides, en ferment entierement la porte aux ames qu'ils conduiſent, les empêchant d'y entrer, quoy que Dieu les y appelle. Les autres au contraire y portent indifferemment tout le monde, & ne parlent que d'oraiſon de ſimple vûë, que de graces extraordinaires, que de paroles interieures, que de viſions, que de revelations, & d'extaſes.

ARTICLE II.

Du don de preſence de Dieu. Entrée à la Contemplation.

§. I.

QUand après une longue étude de la pureté de cœur, Dieu vient à entrer dans une ame, & à s'y montrer ouvertement par le don de ſa ſainte preſence, qui eſt le commencement de ſes dons ſurnaturels, l'ame ſe trouve ſi charmée de ce nouvel état, qu'il luy ſemble qu'elle n'avoit encore jamais connu ni aimé Dieu. Elle s'étonne de l'aveuglement & de la ſtupidité des hommes. Elle condamne la pareſſe & la langueur où nous vivons communément; elle déplore les pertes qu'elle croit avoir faites par ſa lâcheté; elle eſtime que la vie qu'elle a mené juſques-là, ne merite

pas le nom de vie, qu'elle ne fait que commencer à vivre.

§. II.

En vain nous efforçons-nous d'avoir la preſence de Dieu, ſi luy-même ne nous la donne. C'eſt un pur don de ſa miſericorde. Mais quand nous l'avons reçû par cette preſence & en cette preſence, nous voyons Dieu & la volonté de Dieu dans nos actions, ainſi que nous voyons en même temps la lumiere & les corps qu'elle nous fait voir. Cette grace eſt le fruit d'une grande pureté de cœur, & conduit l'ame à une étroite union avec Dieu. Il nous la donne quand nous faiſons de nôtre côté ce que nous pouvons, & ce que nous devons faire.

§. III.

Si nous étions pleinement poſſedés de Dieu, nous pourrions avoir une continuelle oraiſon. Il arrive quelquefois qu'une paſſion, qu'un reſſentiment, une aigreur d'eſprit nous poſſede tellement, que nous en ſommes tout occupés les deux ou trois jours de ſuite, nous ne penſons preſque qu'à cela. Il ne ſe paſſe point d'heure dans la journée, que nous ne reſſentions ce déplaiſir; & quoy-qu'il nous ſemble que nous y reſiſtons, cependant ſi Dieu nous montroit la veri-

table disposition de nôtre cœur, nous verrions que nous ne voudrions pas être sans cette passion, & que nous luy donnons quelque sorte de secret consentement.

De même si nous avions une tendre dévotion à nôtre Seigneur, au Saint Sacrement de l'Autel, nous penserions à luy mille fois le jour. Si l'amour de Dieu possedoit bien nôtre cœur, nous aurions sans cesse le souvenir de Dieu, nous n'aurions point de peine à nous tenir en sa presence. Tous les objets nous serviroient pour nous élever à Dieu, & les moindres occasions échaufferoient nôtre ferveur.

Persuadons-nous que nôtre Seigneur & la Sainte Vierge nous voyent du plus haut des cieux, même des yeux corporels, l'excellence de leur vûë, suppleant à l'éloignement de l'objet. Ainsi nous devons faire toutes nos actions comme en leur presence, & c'est le moyen d'arriver à la plus haute presence de Dieu, dans laquelle marchoient les Prophêtes Elie & Elisée, & qui leur faisoit dire, *vive le Seigneur devant lequel je suis.* Presence qui est plus vive & plus penetrante, que celle que nous avons par la Foy.

Vivit Dominus, ante quem sto.

ARTICLE III.

Les avantages de la contemplation.

§. I.

LA contemplation est la vraye sagesse. C'est ce que les livres de la Sagesse, de l'Ecclesiaste, & de l'Ecclesiastique recommandent tant. Ceux qui la dissuadent font une grande faute. Elle n'est point du tout dangereuse, quand on y apporte les dispositions requises. Il est vray qu'il y a danger d'illusion dans les ravissemens, & les extases, sur tout quand la grace est encore foible, & que l'ame n'est pas encore accoûtumée à ces sortes de choses : mais dans la contemplation il n'y a nul danger.

§. II.

On voit dans la premiere Epître de S. Paul aux Corinthiens, que les dons de Dieu les plus merveilleux, étoient ordinaires aux premiers Chrétiens : le don de langues, celuy de guerir les malades, celuy de faire des miracles, celuy de prophétie, celuy de discernement des esprits : & le saint Apôtre exhorte les Fideles à desirer ces dons spirituels, & particulierement celuy de prophétie, qui ne consiste pas seulement à prédire les choses à venir, mais encore à entendre les Ecritures, à les expliquer, & à instruire les peuples.

Maintenant si quelqu'un aspire à quelque don d'oraison un peu au-dessus du commun, on luy dit nettement que ce sont-là des dons extraordinaires, que Dieu ne donne que quand, & à qui il luy plaît, & qu'il ne faut ni les desirer, ni les demander : ainsi on luy ferme pour jamais la porte de ces dons. C'est un grand abus. Il est vray que de soy-même il ne faut pas s'ingerer dans ces sortes d'oraisons. Mais il ne faut pas aussi les refuser, quand Dieu les presente, ni rien faire positivement qui empêche que Dieu ne nous y introduise quand il luy plaît.

§. III.

La méditation lasse, & fatigue l'esprit, & ses actes sont de peu de durée. Mais ceux de la contemplation, même de la commune, durent les heures entieres, sans travail, & sans ennui ; & dans les ames les plus pures, la contemplation peut durer aisément plusieurs jours de suite, au milieu même du monde, & dans l'embarras des affaires. Dans l'état de la gloire, le premier acte de la vision beatifique d'une ame sainte durera éternellement sans dégoût, sans lassitude, toûjours le même, & toûjours nouveau. Or la contemplation est une participation de l'état de gloire. Elle

l'imite en sa facilité, & dans sa durée. Elle ne ruine point la santé ni les forces.

§. IV.

La contemplation montre à l'ame un monde nouveau dont la beauté la ravit. Sainte Therese sortant de son oraison, disoit qu'elle venoit d'un monde sans comparaison plus grand & plus beau que mille mondes comme celuy-cy.

Saint Bernard venant de s'entretenir avec Dieu, ne retournoit qu'à regret à l'entretien des hommes, & craignoit comme un enfer l'attache aux creatures. Ce saint Prêtre, le Pere Jean Avila sortant de l'Autel, ne pouvoit presque supporter le commerce du monde.

Dans la contemplation, une ame pure découvre sans peine, & sans aucun effort de ses puissances, des verités qui la font pâmer, & la retirant de toutes les operations des sens, luy font goûter au dedans d'elle un paradis anticipé.

§. V.

La contemplation porte les ames à des actes heroïques de charité, de zele, de penitence, & d'autres vertus, comme par exemple au martyre. Les Saints qui avoient reçû de Dieu ce don, desiroient souffrir dix fois davantage qu'ils ne souffroient; & pour former ces desirs, ils

ils ne ressentoient point les combats, & les difficultés que nous ressentons communément dans nos bons propos. Ils ne trouvoient en cela que de la consolation.

§. VI.

Par la contemplation l'on connoît parfaitement les choses humaines, & temporelles, & les surnaturelles & célestes. On voit celles-là si basses, & si méprisables, qu'on est convaincu que de les estimer, c'est la plus grande illusion du monde ; & que d'y attacher son cœur, c'est le plus grand de tous les desordres. On juge sans erreur du prix des unes, & des autres, & l'on en fait la distinction aussi aisément, & avec autant de certitude, qu'un homme qui connoît les monnoies, ayant diverses pieces devant les yeux, à les voir seulement, ou à les toucher, peut dire: *celle-là est de bon or, celle-cy n'en est pas.*

§. VII.

Quand Dieu a fait entrer une ame dans la contemplation, elle découvre en elle-même des défauts & des imperfections qu'elle ne voyoit point auparavant: comme d'arrêter ses yeux sur le visage d'une personne bien faite ; se trouver, & s'entretenir volontiers avec cette personne; l'aimer à cause de sa bon-

ne grace. Ces sortes de regards, ces conversations, ces tendresses particulieres passent devant Dieu pour des especes d'impureté, & leur principe est vicieux.

ARTICLE IV.

Que la contemplation est nécessaire pour la vie apostolique, bien loin de luy être opposée.

§. I.

LA contemplation n'empêche point le zele des ames : au contraire, elle l'augmente par trois considerations qu'elle fait vivement penetrer.

La premiere, que les ames sont capables de posseder Dieu, & qu'en cette vûë il n'y en a pas une qui ne soit incomparablement plus précieuse que le ciel & la terre avec toutes leurs grandeurs, & leurs richesses.

La seconde, que les ames appartiennent au Fils de Dieu ; qu'il a donné sa vie pour les racheter ; qu'il les a lavées dans son sang ; & qu'étant son heritage & son Royaume, il n'y a point de travaux qu'il ne faille entreprendre, ni de peines qu'il ne faille souffrir pour leur salut, & pour leur avancement.

La troisiéme, quel est l'état d'une ame dans le peché, combien elle est

malheureuſe, & proche de l'enfer?

Ces conſiderations faiſoient ſouhaiter à S. Paul d'être anathême pour ſes freres, & à pluſieurs Saints de ſouffrir, ſi Dieu le leur eût permis, les peines de l'enfer ſans peché, pour empêcher la perte d'une ame.

C'étoient-là les ſentimens d'une Sainte Catherine de Sienne, d'une Sainte Catherine de Boulogne, d'un Alphonſe Rodriguez.

§. II.

Sans la contemplation, jamais on n'avancera beaucoup dans la vertu, & l'on ne ſera jamais bien propre à y faire avancer les autres. On ne ſortira jamais entierement de ſes foibleſſes, & de ſes imperfections. On ſera toûjours attaché à la terre, & l'on ne s'élevera jamais beaucoup au-deſſus des ſentimens de la nature. Jamais on ne pourra rendre à Dieu un ſervice parfait. Mais avec elle on fera plus, & pour ſoy & pour les autres en un mois, qu'on ne feroit ſans elle en dix ans. Elle produit des actes excellens, & dégagés des impuretés de la nature, des actes d'amour de Dieu très-ſublimes; qu'on ne fait que très-rarement ſans ce don; & enfin elle perfectionne la foy & toutes les vertus, les élevant au plus haut degré, où elles peuvent monter.

§. III.

Si l'on n'a reçû cet excellent don, il est dangereux de s'épancher trop dans les fonctions qui regardent le prochain. On ne doit s'y employer que par maniere d'essay, si ce n'est qu'on y fût engagé par l'obéïssance. Mais à moins que de cela, il ne faut prendre que peu d'employ au dehors, l'esprit étant alors assez occupé à se reconnoître interieurement, à purifier sans cesse les productions de la nature, & à regler ses voyes pour marcher toûjours devant Dieu.

Article V.

Ce que c'est que la contemplation.

§. I.

La contemplation est une vûë de Dieu, ou des choses divines, simple, libre, penetrante, certaine, qui procede de l'amour, & qui tend à l'amour.

I. Cette vûë est simple. Dans la contemplation l'on ne raisonne point, comme dans la méditation.

II. Elle est libre, parce que pour la produire, il faut que l'ame soit affranchie même des moindres pechés, des affections déréglées, de l'empressement, & des soins inutiles, & inquiétans. Sans cela l'entendement est com-

me un oiſeau qui a les pieds liés, & qui ne peut voler, ſi on ne le met en liberté.

III. Elle eſt claire & penetrante, non pas comme dans l'état de gloire, mais au prix des connoiſſances de la foy, qui ſont toûjours obſcures. Dans la méditation l'on ne voit les choſes que confuſément, comme de loin, & d'une maniere plus ſeche. La contemplation les fait voir plus diſtinctement, & comme de prés. Elle les fait toucher, ſentir, goûter, experimenter dans l'interieur. Mediter ſur l'enfer, par exemple, c'eſt voir un lion en peinture; contempler l'enfer, c'eſt voir un lion vivant.

IV. Elle eſt certaine, parce que ſon objet ſont les verités ſurnaturelles, que la lumiere divine luy découvre, & lorſque cette manifeſtation ſe fait immediatement à l'entendement, elle n'eſt point ſujette à l'erreur. Quand elle ſe fait ou par les ſens, ou par l'imagination, il s'y peut quelquefois mêler quelque illuſion.

V. Elle procede de l'amour, & tend à l'amour. C'eſt l'employ de la plus pure, & plus parfaite charité. L'amour en eſt le principe, l'exercice, & le terme.

§. II.

Suarez tient que l'acte de contemplation eſt un acte ou de foy, ou d'un raiſonnement theologique : mais il ſemble que ce ſoit un acte de ces habitudes ſurnaturelles, qu'on appelle dons du Saint Eſprit, & qui perfectionnent la foy & les autres vertus infuſes.

C'eſt une maxime reçûë parmi les Theologiens, que Dieu ne revele plus de nouveaux articles de foy, mais qu'il fait ſeulement connoître plus clairement, & plus diſtinctement ceux qu'il a déja revelés ; & d'ailleurs on peut avoir par la contemplation des connoiſſances qui ſuppoſent ſeulement la foy, & qui ne viennent d'aucun raiſonnement Theologique, bien qu'elles en viennent par fois.

§. III.

Les dons du Saint Eſprit qui ſervent à la contemplation, ſont particulierement ceux d'intelligence, de ſageſſe, & de ſcience, pour le regard de l'entendement ; & ceux de pieté & de crainte pour la volonté.

Par le don de ſcience on connoît les creatures, & on les mépriſe voyant leur fragilité, leur brieveté, leur neant. Par le don de ſageſſe on connoît la grandeur de Dieu, & des choſes céleſtes ; &

dans cette vûë, l'on ſe dégage entierement de l'affection des creatures, pour ne s'attacher uniquement qu'à Dieu. En quoy il arrive à peu près comme quand quelqu'un vient de voir le louvre, ou un merveilleux tableau. L'eſprit rempli de ces belles idées, ne daigne pas ſeulement jetter les yeux ſur la cabane d'un païſan, ou ſur le crayon d'un apprentif. Ainſi une ame à qui Dieu ſe manifeſte dans l'oraiſon, ne trouve plus rien de grand dans le monde. Saint Antoine qui avoit un ſi rare don de contemplation, qu'il paſſoit les nuits dans ce ſaint exercice, ſans s'appercevoir qu'il y eût paſſé un moment, ayant reçû des lettres de l'Empereur Conſtantin, ne daignoit pas ſeulement luy faire un mot de réponſe.

§. IV.

Ceux qui diſent ou qui donnent à entendre que l'objet de la contemplation n'eſt proprement que Dieu ſeul, ſe trompent. Toutes les choſes qui ſe rapportent à Dieu, en peuvent être l'objet. Par le don de contemplation, Sainte Thereſe vit l'enfer d'une vûë ſi efficace, qu'elle n'eut jamais depuis de difficulté aux actes de mortification, & des autres les plus difficiles. Et une autre fois elle vit d'une vûë imaginaire, la ſainte hu-

manité de nôtre Seigneur qui luy ôta pour tout le reste de sa vie l'affection des choses de la terre ; de sorte qu'elle ne pouvoit plus rien aimer que la beauté divine qu'elle avoit vûë : par où l'on voit combien les visites de Dieu ont de vertu, puisqu'elles opérent des effets si merveilleux, & qu'il ne faut souvent qu'une seule vûë surnaturelle pour changer entierement un cœur.

ARTICLE VI.

Des proprietés, & des effets de la Contemplation.

LEs proprietés & les effets de la Contemplation, sont l'élevation, la suspension, l'admiration, le ravissement, & l'extase.

I. La Contemplation éleve l'esprit au-dessus de sa maniere ordinaire d'operer, & l'attire surnaturellement à des operations sublimes, soit à l'égard de Dieu purement, soit à l'égard de quelque autre objet qui se rapporte à Dieu. Cette élevation se fait, ou par le don de sagesse, ou par celuy de science : par le premier, si la Contemplation est des grandeurs de Dieu : par le second, si la Contemplation est de quelque autre objet par rapport à Dieu. Le don d'in-

telligence y contribuë aussi, en ce qu'il sert à penetrer intimement ce qui appartient à la sagesse ou à la science.

II. L'esprit ainsi élevé demeure comme suspendu dans la connoissance de la verité qui le charme. Ceci s'explique par la comparaison du vol des oiseaux qui ne montent pas toûjours en haut, mais après s'y être élevés, se tiennent par fois suspendus en l'air sans agitation des aîles, & sans aucun mouvement sensible. Dans cette suspension, tantôt c'est l'entendement, tantôt c'est la volonté qui agit le plus, selon que Dieu communique à l'ame ou plus de lumiere, ou plus d'affection.

Quand on dit que la volonté agit plus que l'entendement, cela veut dire que son action est plus forte & plus sensible, & non pas qu'elle agisse; l'entendement n'agissant point, comme prétendent quelques-uns, avec peu de probabilité. La volonté donc dans cette rencontre est tellement penetrée, tellement enflammée de son objet, que l'action de l'entendement est imperceptible. Il semble que la volonté absorbe toutes les forces de l'ame, tant elle est prévenuë & possedée de l'Esprit de Dieu.

III. La suspension est suivie de l'ad-

miration, qui peut naître de deux principes, sçavoir ou de l'ignorance de l'esprit, ou de la grandeur de l'objet.

IV. Quelquefois l'admiration est si forte, que l'esprit n'a plus d'action à l'exterieur; ce qui cause des ravissemens & des extases. Le ravissement, à proprement parler, est un transport subit des puissances que l'Esprit de Dieu éleve tout d'un coup. L'extase est l'état & le repos où se trouve l'ame ainsi élevée au-dessus d'elle-même. Quelques-uns veulent que l'extase soit cette sorte de transport qui se fait peu à peu & doucement, & que d'autres appellent *vol de l'esprit.*

Les ravissemens sont des marques d'imperfection, & de quelques restes d'impureté, quand ils arrivent à une ame précisément, parce qu'elle n'est pas encore accoûtumée aux objets qui la ravissent; mais quand ils viennent de la grandeur & de l'excellence extraordinaire des connoissances que Dieu donne, ils ne sont pas des marques d'imperfection.

Dans les premiers ravissemens, l'impression que les objets surnaturels font sur l'ame & sur le corps, est si forte, qu'on ne la peut supporter sans alienation des sens; mais dans la suite l'ame

s'y accoûtume & se fortifie peu à peu, de telle sorte que les connoissances divines qu'elle reçoit ne font plus leur impression avec violence, sinon quand Dieu, qui est infiniment liberal, luy donne quelque nouvelle connoissance fort extraordinaire : car pour lors quoyque l'ame soit accoûtumée aux objets qui luy causoient autrefois des ravissemens, elle ne laisse pas de se trouver encore ravie.

Enfin quand l'ame étant parfaitement forte & habituée aux plus rares communications de la grace, n'est plus sujette à être ravie hors d'elle-même, elle a sans ravissement les effets du ravissement. Les impressions de la grace sont alors purement spirituelles, & n'agissent plus sur le corps, comme quand il n'étoit pas parfaitement soûmis à l'esprit, & aussi pur qu'il est à present.

Car c'est une maxime des Philosophes, que *tout ce qui est reçû dans un sujet, y est reçû selon la disposition du sujet*. Ainsi quand l'ame est encore un peu sensuelle, & que le corps n'est pas entierement purifié, les operations de Dieu y trouvant cet obstacle en sont plus foibles, moins suaves, & moins parfaites.

Sainte Therese dit qu'après ces for-

tes des graces, c'est un martyre que de vivre parmi les creatures; l'ame revenant à soy sent plus vivement que jamais son exil, & ses miseres.

Ces merveilleux effets de la grace ne se peuvent expliquer par ceux mêmes qui les exprimentent, & beaucoup moins par ceux qui n'en ont pas l'experience. Ils remplissent ordinairement l'ame de tant de douceur, & d'un contentement si solide, que Saint François Xavier disoit, que pour la moindre de ces consolations il eût volontiers entrepris un second voyage du Japon, sans apprehender les travaux qu'il avoit soufferts dans le premier.

C'est toute autre chose que les douceurs & les larmes d'une dévotion sensible, que Dieu donne par fois au commencement.

D'où nous pouvons voir combien nous sommes malheureux de passer nôtre vie en des bagatelles, & en des satisfactions sensuelles, qui nous privent des faveurs de Nôtre Seigneur: & qu'il y a incomparablement plus de plaisir à servir Dieu dans l'abnegation de soy-même, qu'en demeurant toûjours attaché à soy, & aux creatures, n'arriver jamais à l'union divine. Ce qui est une participation de la peine du

dam, qui fait le malheur éternel de l'enfer.

Dieu donne par fois à des ames de si admirables connoissances, & de si charmans sentimens de quelques-uns des objets de la Foy, qu'ensuite le seul souvenir, la seule pensée, le seul nom des objets est capable de leur causer des extases, comme il arrivoit au Bienheureux Gilles d'Asie, quand il entendoit prononcer le mot *de Paradis.*

Les ravissemens, & les extases arrivent d'ordinaire plûtôt aux femmes, & aux personnes qui sont le moins dans l'action, qu'aux autres, parce que leur vie a plus de disposition pour cela, & que leur santé qui s'affoiblit extremement par ces sortes de graces, n'est pas si necessaire pour procurer la gloire de Dieu. Au contraire les hommes Apostoliques, qui doivent travailler au salut des ames ont une dévotion moins sensible, plus spirituelle, & plus solide. Dieu ne leur donne pas ordinairement la grace des extases, si ce n'est qu'il prétende autoriser par là leurs ministeres, comme il fait quelquefois, témoin Saint Vincent Ferrier, & Saint François Xavier : & il se communique plûtôt à eux par la voie de l'entendement qui peut recevoir les plus excellentes

lumieres, que par celle de l'imagination, où les lumieres divines sont plus sensibles, & dont les effets éclatent plus au dehors.

Quand une personne se trouve dans une aliénation des sens où l'esprit n'agit point, & ne reçoit aucune opération de Dieu, ce n'est pas une extase, mais une illusion manifeste du démon, ou un assoupissement dangereux.

L'ame ne se retire jamais des sens, hormis dans le sommeil, que cela ne nuise beaucoup à la santé : car cette séparation est comme la mort des sens; c'est un commencement de ce détachement géneral de l'esprit qui arrive à la mort.

Il y a danger à desirer des ravissemens, & des extases; à vouloir avoir dans les ravissemens des visions & des révélations; & à souhaiter d'autres voies que celles par où il plaît à Dieu de nous conduire : mais il n'y a nul danger à demander les dons du Saint Esprit & sa conduite; les vertus solides, & une excellente oraison.



ARTICLE VII.

Diverses divisions des degrès de la Contemplation.

§. I.

LEs degrès de la Contemplation, selon quelques-uns, sont premierement, le recueïllement des puissances, secondement le demi-ravissement, troisiémement le parfait ravissement, quatriémement l'extase. Mais cette division n'exprime pas tant l'essence de la Contemplation, que ses accidens; car une ame aura par fois sans ravissement une lumiere plus sublime, une connoissance plus claire, une operation de Dieu plus excellente qu'une autre avec des ravissemens extraordinaires, & des extases. La Sainte Vierge étoit plus élevée dans la Contemplation, que tous les Anges & tous les Saints ensemble; & cependant elle n'avoit point de ravissemens. Nôtre Seigneur joüissoit de la vision beatifique sans extase. Les Bienheureux dans le Ciel auront l'usage de leurs sens parfaitement libre.

D'autres distinguent les degrès de la Contemplation par divers actes de la volonté, ou par divers états de la charité fervente. Richard de Saint Victor

en compte quatre. 1. Les blessures d'amour, *charitas vulnerans*. 2. La captivité d'amour, *charitas ligans*. 3. Les langueurs d'amour, *charitas languens*. 4. Les défaillances d'amour, *charitas deficiens*. Dans le premier, l'amour perce le cœur, & se rend maître de toutes les affections ; dans le second, il lie l'esprit, & s'attache toutes les pensées ; dans le troisiéme, il interdit l'action des sens exterieurs & des puissances interieures ; dans le quatriéme, il cause à l'ame des défaillances, & comme une espece de mort par les desirs immenses de son zele, qu'elle ne peut soûtenir, voyant que tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle peut faire n'est rien, & que ce qu'elle ne peut faire est infini. Quelques Docteurs mystiques ajoûtent à cela le tombeau de l'ame, où elle est réduite comme en poussiere & aneantie pour ressusciter ensuite, & devenir une nouvelle creature en Jesus-Christ, une creature toute transformée en Dieu.

Voici comment se fait le progrès de ces degrès.

I. Il arrive qu'après qu'on s'est appliqué durant quelque temps à la garde du cœur, à l'amour de nôtre Seigneur, & à d'autres semblables exerci-

ces demeurant constamment fidele à Dieu, on reçoit du Ciel des lumieres d'une grace plus abondante, qui font connoître à l'ame son état, & ses miseres; que ce qu'elle a fait jusqu'à present pour Dieu n'est comme rien; qu'elle luy doit tout, & qu'il merite que tous les cœurs brûlent de son amour, que tous les êtres se consument pour son service.

Dans ces vûës, elle se confond, elle s'anime, elle se livre à l'amour, qui la voyant abandonnée à son pouvoir, luy perce le cœur de ses traits embrasez. Elle se sent blessée, & la playe qu'elle porte luy cause également de la douleur & du plaisir.

II. Le cœur étant ainsi gagné, l'esprit ne peut plus penser qu'à l'objet qu'on aime. L'amour lie les pensées, les ramenant de leur égarement parmi les creatures pour les attacher à Dieu, sans qu'elles puissent plus s'en divertir qu'avec violence: ce qui n'empêche pas pourtant qu'on ne fasse encore des actions indifferentes. Le Marchand pourra vaquer à son commerce, le Juge, l'Avocat à leurs procès, les personnes mariées aux soins de leur famille.

III. L'ame déja blessée & captive recevant sans cesse de nouvelles impres-

sions de l'amour divin, ne fait plus que languir, & devient incapable d'aucune action qui ne soit ou de Dieu, ou pour Dieu. Si elle voit, si elle entend quelque chose qui n'ait point de rapport à Dieu, c'est comme si elle ne la voyoit, ou ne l'entendoit pas. Dans les deux degrez précedens, l'amour se rend maître des affections & des pensées; dans celuy-cy, il se rend maître des actions, n'en permettant plus que de divines, c'est-à-dire que celles qui ont Dieu pour principe & pour fin; & même dans cet état on ne peut que fort peu agir, & l'on n'est capable que de certains exercices conformes à son attrait.

IV. L'ame étant de cette sorte pleinement possedée de Dieu, quoy qu'elle fasse pour son service, quoy qu'elle souffre pour sa gloire, elle n'est jamais contente. Elle desire toûjours faire & toûjours souffrir davantage, & ne mettant point de bornes à ses desirs, elle se perd dans leur immensité, voyant qu'il y a encore une infinité d'autres choses qui se pourroient faire pour Dieu, mais qu'elle ne peut faire, elle se sent défaillir. Ainsi nôtre Seigneur, bien qu'il fît, & qu'il souffrît, tant pour la gloire de Dieu son Pere, il n'es-

timoit tout cela que peu ou rien au prix de ce que Dieu merite : & les Martyrs pleins de l'estime, & de l'admiration de la majesté divine, ne pouvoient contenter leurs desirs de glorifier un Dieu si grand & si aimable. C'étoit aussi la disposition où se trouvoient ces Saints heros, qui étoient insatiables de travaux, & de souffrances.

§. II.

Quelques-uns changent l'ordre de ces degrés, mettant pour le second l'état de langueur qui suit une profonde & longue blessure : & pour le troisiéme, celuy de captivité qui arrive, disent-ils, quand l'ame ne ressentant plus les operations de Dieu est comme abandonnée à elle-même, & à ses ennemis, dans le trouble, & dans les peines, toute prête à offenser Dieu, si ce n'est qu'elle se trouve comme liée, & qu'une puissance secrette la retient.

Dans cette mort mystique, qui selon quelques Docteurs arrive à l'ame avant la déïfication, la personne qui porte cet état, souffre même dans le corps des douleurs sensibles, parce qu'on la sépare de sa corruption naturelle, de ses affections vicieuses, & de ses mauvaises habitudes, qui luy étant intimement unies, ne peuvent être arrachées sans

de vives douleurs. Il les faut suppor-ter courageusement, & se réjoüir de ses pertes puisqu'on ne perd que ses miseres pour arriver au souverain bonheur de cette vie.

Il y a encore un état que les mystiques appellent amour brûlant, où l'ame souffre une espece de fiévre avec des accès, & des redoublemens qui passent jusqu'au corps, & le mettent tout en feu, avec des alterations, des transports, & des effets merveilleux, comme il arrivoit à sainte Catherine de Gennes, au Bienheureux Stanislas, & à quantité d'autres Saints.

§. III.

Quelques-uns mettent quatre degrez de la Contemplation en cette sorte.

Le premier, disent-ils, c'est lorsqu'ayant une grande pureté de cœur on reçoit un nouvel accroissement de connoissance & d'amour de nôtre Seigneur par des lumieres infuses, & des operations extraordinaires de la grace.

Le second, que quelques-uns appellent oraison de presence de Dieu, est quand l'ame se trouve ordinairement occupée d'une simple attention à Dieu, qu'elle se voit devant Dieu avec un profond respect pour cette adorable

majeſté, & une ſainte horreur d'elle-même.

Le troiſiéme, eſt une connoiſſance de Dieu plus claire & plus penetrante, qui fait voir Dieu d'une maniere toûjours plus parfaite : car Dieu ne fait que donner & ôter, comme s'il diſoit : *ce n'eſt pas encore cela, ni cela, c'eſt quelque choſe de plus.*

Dans cet état l'ame peut dire comme l'Epouſe : *Je me ſuis repoſée ſous ſon ombre*, cette connoiſſance étant comme l'ombre de Dieu. Il y a des ames qui demeurent ainſi pluſieurs années, & ce qu'elles voyent de Dieu leur laiſſe un deſir ſi ardent de le voir en luy-même, qu'il ſemble qu'elles veüillent ſe détacher du corps pour s'envoler vers Dieu. On ſouffre alors comme les ſimptômes de la mort ; les membres demeurent froids, roides, immobiles, ſans ſentiment, comme dans les morts : & cet amour pourroit aller juſqu'à un tel excès qu'il cauſeroit la mort. Sainte Thereſe ſe trouva un jour de Pâques dans cette diſpoſition, qui penſa luy ôter la vie. Il y auroit danger de mort, ſi l'on ne tâchoit de diſſiper la force de cette impreſſion, & de ſe divertir à quelque objet exterieur.

Le quatriéme degré eſt nommé par

les mystiques l'embrassement de Dieu, le chaste baiser de l'Epoux. C'est ici que l'ame est actuellement unie à Dieu en qualité d'épouse. Quelques-uns veulent qu'en ce degré elle aime déja Dieu aussi parfaitement que dans la gloire, mais cela est faux. Tandis qu'on ne le croit que dans l'état de la foy, & dans un miroir, quel qu'il soit, on ne l'aime jamais autant qu'on fera dans la gloire, où l'ame bienheureuse étant élevée au plus haut degré de la Contemplation voit Dieu face à face, & tel qu'il est en luy-même.

ARTICLE VIII.

Autre division des degrès de la Contemplation.

QUelques-uns reduisent ce qui regarde l'essence de la Contemplation à quatre degrès:

Le premier, est la connoissance & l'amour de nôtre Seigneur, avec les effets surnaturels, que sa dévotion opere dans les ames pures.

Plusieurs se trompent dans le chemin de la vie spirituelle, pretendant arriver à l'union divine, & aux plus sublimes oraisons sans s'attacher à nôtre Seigneur: Il est cependant *la voie*, & c'est

par luy que nous devons aller à Dieu. Il faut ſe remplir de la connoiſſance de ſes grandeurs & de ſes myſteres, de ſa doctrine, de ſon eſprit, & de ſon amour, y joignant une exacte étude de ſa pureté de cœur : à meſure qu'on s'avance dans ce chemin, on s'aproche de la divinité.

Les progrès qui ſe font dans l'étenduë de ce degré ſont, premierement, un certain recueillement de toutes les puiſſances interieures, au commencement, ſans grandes connoiſſances, mais avec une douce paix qui tient l'ame toûjours tranquille. En ſecond lieu, un ſecret ſentiment de l'approche & de la preſence de Dieu, qui fait que les puiſſances de l'ame ſe recueillent encore davantage, & ſe ſerrent de plus près pour s'unir à Dieu : de même que pluſieurs aiguilles qui ont touché l'aiman, ſe tournent toutes du même côté, & joignent enſemble leurs pointes pour s'unir à leur centre.

Troiſiémement, une preſence de Dieu plus expreſſe, & plus formelle que tout ce qui a precedé, mais qui n'égale pas neanmoins celle des plus hauts degrez : & elle dure plus ou moins ſelon la diſpoſition, & la cooperation de l'ame.

Le ſecond, que les myſtiques, appel-

lent *l'état de la divine obscurité*, est lorsque Dieu dépouille l'ame de tous les sentimens qu'elle avoit auparavant, de toutes ses connoissances, & de ses affections, & de tous ses goûts, & que par ce dépouillement il la dispose à des connoissances plus parfaites, à un amour plus pur, & plus ardent, la faisant toûjours monter par la voye du retranchement, luy donnant sans cesse, puis luy ôtant pour luy donner toûjours quelque chose de meilleur.

Quand Dieu met une ame dans cet état de tenebres mystiques, & de retranchement des premieres connoissances, il luy dilate l'entendement & la volonté, les rendant capables de produire des actes d'une éminente perfection.

Pour parvenir à ce degré, il faut une vertu genereuse, une fidelle correspondance à la grace, se dégager entierement de soy-même, s'abandonner à Dieu sans reserve : & comme nous sommes infiniment lâches, il n'y a que fort peu de personnes qui ayent assez de courage pour en venir là, & très-peu qui passent outre, parce qu'on ne peut se resoudre au parfait dénuëment des creatures.

Saint Denis exhorte saint Timothée à se séparer entierement de toutes les choses

choses créées ; à se dépoüiller de leur affection, de leur pensée, de leur souvenir, de leurs images, & de leurs idées ; à s'élever au-dessus des sens, & de la maniere ordinaire de connoître & d'operer, afin que s'étant mis dans ce vuide, & dans cette parfaite nudité d'esprit, il puisse entrer dans *le rayon des tenebres divines, & dans l'obscurité lumineuse de la divinité*, où il n'entre que les ames libres & dégagées de tout ce qui n'est pas Dieu. Ces tenebres mystiques sont une participation de celles qui environnent le Trône de Dieu dans la gloire, & qui étoient figurées par cette fumée & ces nuages, au milieu desquels Dieu parut à Moyse lorsqu'il luy parla sur la Montagne.

Le troisiéme, est quand Dieu éleve l'ame à une maniere d'agir extraordinaire à l'égard des objets surnaturels, luy communiquant par la voye de l'imagination des lumieres & des connoissances qui font sur elle une si puissante impression, qu'elles l'emportent hors d'elle-même. C'est ainsi que se font les ravissemens & les extases, lorsque les lumieres que l'ame reçoit sont si grandes & si charmantes qu'elles l'absorbent, & la retirent des sens, & des actions exterieures pour l'appliquer à

l'objet present, qui par fois est tel que toutes les forces de l'ame ramassées ensemble sont encore trop foibles pour le soûtenir & le penetrer. Ces ravissemens & ces extases durent tant que l'operation de Dieu est en sa vigueur, ou qu'à une operation il en succede d'autres, ou qu'une seule par sa grandeur & par sa nouveauté arrête l'ame & la tient charmée.

Dans cet état on aime Dieu d'un amour pur, & l'on fait des actes de vertu très-simples, qui n'étant point mêlés des recherches de l'amour propre, & des impuretés de la nature rendent plus de gloire à Dieu en un quart-d'heure, que nous ne faisons communément en plusieurs années.

La quatriéme, est quand l'ame n'agit plus par l'imagination qui sert aux ravissemens & aux extases, mais que Dieu l'éclaire admirablement par des especes, ou par des lumieres purement intellectuelles & indépendantes de l'imagination & des phantômes.

Pour lors il n'y a que la plus haute pointe de l'esprit qui agisse, ou pour mieux parler, qui reçoive l'operation de Dieu, & cette divine operation n'empêche point l'action exterieure des sens.

Ce degré est exprimé par ces paro-

les de David au 2. Livre des Rois, où il dit, *Que Dieu luy a parlé de la même maniere que le soleil levant brille le matin quand le ciel est serein, & sans nuages, & que les herbes poussent, quand la terre a été arrosée par la pluie.* Le soleil brillant dans le ciel sans nuages signifie l'operation de Dieu dans l'ame sans mélange des especes sensibles, & des phantômes de l'imagination.

Sicut lux auroræ oriente sole manè absque nubibus rutilat, & sicut pluviis germinat herba de terra. 2. Reg. 23.

Quelques-uns disent que les ames qui sont élevées à ce degré, sont confirmées en grace. Il est certain qu'elles y exercent des actes de vertus si purs, & si parfaits, qu'il n'est pas concevable combien ils honorent Dieu, & augmentent le merite de l'ame.

Dans cet état Dieu donne quelquefois pour un temps, quelquefois pour toûjours, des connoissances si penetrantes, que sans voir des yeux les personnes avec qui l'on traite, on les voit de l'esprit, & on sçait ce qu'ils veulent dire, avant qu'ils ouvrent la bouche. On sçait ce qu'il faut répondre en toute occasion; & sur toutes les affaires qui se presentent, on reçoit des lumieres surnaturelles pour se conduire toûjours, & en tout par l'esprit de Dieu.

C'étoit-là le degré d'union divine où étoient ordinairement les Apôtres, mê-

me au milieu du monde, & parmi leurs plus grandes occupations. Saint Ignace y fut aussi dès la premiere année de sa conversion depuis une vision intellectuelle qu'il eut à la vûë d'un ruisséau, sur le bord duquel il se promenoit à Manrese. Il fut ensuite si éclairé sur toutes les verités de la Foy, qu'il disoit que quand elles ne seroient pas écrites dans l'Evangile, il seroit prêt de donner pour les défendre, jusqu'à la derniere goute de son sang; & que si les saintes Ecritures étoient perduës, il n'y auroit rien de perdu pour luy.

ARTICLE IX.

Jugement sur ces divisions des degrez de la Contemplation.

§. I.

DE toutes ces divisions des degrès de la contemplation, la plus juste est celle qui se prend du côté de l'entendement, & de ses diverses manieres de connoître Dieu, & les choses divines. La premiere, par les connoissances qu'on a par les sens. La seconde, par celles qu'on a par l'imagination, & par les phantômes. La troisiéme, par celles que Dieu met luy-même immédiatement dans l'entendement sans le ministere, ni la cooperation des facultés plus basses.

Ce ſont-là comme trois ſources de la Contemplation. La premiere répond au premier degré, où l'étude des ames eſt l'amour & la connoiſſance de nôtre Seigneur. La ſeconde répond au ſecond degré, qu'on appelle d'obſcurité divine, où l'on s'avance à la derniere par la voye du retranchement; & au troiſiéme degré où les ames ſont dans les raviſſemens, & les extaſes. La troiſiéme répond au quatriéme degré, où les ames marchent dans la plus pure région de l'eſprit, & dans la plus haute perfection qu'on puiſſe aquerir ſur la terre.

§. II.

Dans les degrez même les plus bas de contemplation, Dieu ſe communique avec tant de douceur, que mille ans de tous les plaiſirs du monde ne ſont rien au prix de ce que l'ame goûte en Dieu. Les grandeurs & les délices qu'elle y trouve la charment tellement, qu'il luy eſt comme impoſſible d'aimer autre choſe que Dieu, & de chercher de ſatisfaction hors de Dieu.

On n'arrive aux plus hauts degrez, que quand les pechés ſont pardonnés, non ſeulement quant à la coulpe, mais auſſi quant à la peine: & ſi l'on en commet encore dans les ſublimes états (comme il n'y a point d'état ſi parfait, où l'on

ne péche toûjours) ce ne sont plus que des pechés legers, de surprise & de fragilité, que l'on pleure amerement, & qui se pardonnent incontinent.

Comme il est impossible de parvenir à ces suprêmes degrez, que par une excellente pureté de cœur, il n'est pas possible non plus de s'y maintenir sans une très-grande fidelité à la grace. Et comme Dieu fait alors à l'ame des largesses immenses, aussi l'ame réciproquement est-elle obligée de correspondre à Dieu avec la derniere exactitude ; autrement Dieu retire ses graces, & l'ame ne persevere pas dans le degré où elle avoit été élevée.

Depuis qu'une ame a reçû de Dieu ces dons si extraordinaires, & particulierement depuis qu'elle est parvenuë au dernier degré de la Contemplation, c'est merveille combien elle est détachée des creatures, elle ne s'empresse plus pour quoy que ce soit, rien ne la touche que l'amour de Dieu.

Dans ces derniers degrez d'oraison l'on n'agit que fort peu par le motif formel des vertus particulieres. Comme on est alors uni à Dieu par l'amour, on fait tout par le principe de l'amour, & dans la conduite de l'amour, sans se mettre en peine, pour l'ordinaire, des motifs

des autres vertus, qui pourroient distraire l'ame de son union avec Dieu.

Quand Dieu fait la grace à une ame de l'élever au dernier degré de la Contemplation, il ne luy refuse plus rien, elle obtient ordinairement tout ce qu'elle demande. Si on la prie de demander à Dieu quelque faveur, aussi-tôt qu'elle se met en devoir de presenter à Dieu sa requête, elle sent que l'Esprit de Dieu l'emporte en des secrets admirables, où elle se perd, ne pensant plus au sujet de sa priere, & ne se souvenant plus de ce qu'elle vouloit demander, & cependant Dieu le luy accorde, & ses vœux ont leur effet sans qu'elle y pense. Une ame qui est arrivée à ce point de perfection, peut elle seule soûtenir par ses prieres & par son crédit auprès de Dieu, toute une Religion, tout un Royaume.

L'union de l'ame avec Dieu est differente dans ces quatre degrez de Contemplation, chacun ayant la sienne propre.

§. III.

La premiere & la plus excellente où tendent tous les exercices de la vie active, & de la Contemplative, est une union habituelle par laquelle les principales puissances de l'ame demeurent constamment unies à Dieu en tout tems, en tout lieu, dans le tracas même des oc-

cupations exterieures, & dans les affaires les plus empressées, sans qu'on en soit ni plus abstrait, ni moins capable d'agir au dehors.

La seconde sorte d'union avec Dieu n'est pas si parfaite, ni si universelle, ni si durable : c'est quand la volonté est unie à Dieu, mais non pas toutes les autres puissances, de telle sorte neanmoins que l'imagination ne fait point de peine non plus que dans la premiere.

La troisiéme, est lorsque la volonté est unie à Dieu, mais non pas de telle maniere qu'elle n'en soit quelquefois divertie, & troublée, ou en danger de l'être par l'évagation, & le libertinage des autres facultés. C'est ce qui nous arrive assez souvent à la Messe, que nôtre volonté est à la verité unie à Dieu, mais que cependant la legereté de nôtre imagination, le bruit, & les objets exterieurs qui frappent nos sens nous troublent.

Ceux qui étant sujets à cette foiblesse, ne s'étant pas encore établis dans le recueillement interieur, courent après leur imagination, & leurs pensées vagabondes pour les arrêter, se fatiguent en vain, & leur peine ne sert qu'à leur faire perdre le peu d'union qu'ils avoient avec Dieu, & à remplir leur ame de trouble, & d'empressement, qui est un déréglé-

ment pire que le premier. Cet avis est de sainte Therese, qui en avoit l'experience.

On remarque à ce propos qu'après la Communion, s'efforcer de faire des actes pour s'entretenir avec nôtre Seigneur, ce n'est pas la meilleure maniere d'action de graces, & plusieurs se donnent en cela bien de la peine, & sans beaucoup de fruit : c'est alors le tems de joüir, & non pas de chercher. Car s'il est vray que les actes des vertus n'ont point d'autre fin que de nous unir à Dieu ; l'ayant une fois en nous, & le possedant de la maniere que nous le possedons dans le saint Sacrement, que cherchons-nous davantage ? Cela n'empêche pas que nous ne luy devions representer nos miseres, & nos besoins, mais sans long discours. Le meilleur est de demeurer alors recueillis en sa presence & de le laisser agir en nous selon son bon plaisir, l'écouter, recevoir ce qu'il nous donne, tenant toûjours l'esprit dans le respect, & dans les autres devoirs du recueillement interieur, sans luy permettre ses évagations ordinaires, ni le laisser tomber dans l'inaction, & la fausse quiétude des illuminés.

Il faudroit nous mettre dans la même disposition où sainte Therese dit

qu'elle étoit : cette grande Sainte ne cherchant que Dieu en toutes choses, & ne trouvant son repos qu'en Dieu, ne se soucioit pas même des vertus, quand il s'agissoit de Dieu, de sa presence, & de sa joüissance. Elle laissoit tous les actes des vertus pour joüir de Dieu, quand il luy faisoit la faveur de se communiquer à elle, & il n'y a point en cela d'illusion : car que pouvons-nous avoir sans Dieu, & si nous l'avons, quelles vertus nous peuvent manquer ? C'est les avoir toutes éminemment d'une maniere plus excellente, que quand on les a formellement, comme l'on parle en Theologie, puis qu'elles ne tendent toutes qu'à nous unir à Dieu.

§. IV.

Il arrive par fois à des ames pures, que se presentant devant nôtre Seigneur dans quelque visite du saint Sacrement, elles ressentent aussi-tôt un transport de leur esprit dans le cœur de Jesus ; où elles demeureront ensuite les heures & les journées entieres.

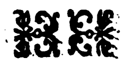
§. V.

On compare ceux qui ont quelque union avec Dieu aux enfans qui sont à la mammelle ; par fois ils se collent plus fortement contre le sein de leur mere & le pressent davantage. Ainsi les ames

ſe recueillent quelquefois davantage en Dieu, & s'y écoulent plus intimement, ſelon que le mouvement de la grace les y attire, & que les occaſions exterieures les y portent.

§. VI.

Dans les diverſes communications que Dieu fait aux ames de ſes dons, & de ſes viſites, il n'y a point d'ordre certain, & limité : de maniere qu'on puiſſe dire : après cette operation, par exemple, ſuivra cette autre ; ou d'un tel degré d'oraiſon l'on paſſe à celuy-cy. Sainte Thereſe donne cet avis, & dit que l'ordre qu'elle met entre les faveurs qu'elle reçût de Dieu n'eſt que pour elle, & marque ſeulement ce qu'elle avoit experimenté.



ADDITION A LA DOCTRINE SPIRITUELLE DU PERE LOUIS LALLEMANT.

Quelques-unes de ses pensées recueïllies par le Pere Jean-Joseph Seurin de la Compagnie de Jesus pendant son second Noviciat, l'an 1630.

CHAPITRE I.

De la perfection en general.

ARTICLE I.

Motifs qui nous excitent à la perfection.

IL faut aquerir la perfection. Les motifs qui nous y excitent, sont 1. Les grands biens qu'elle apporte avec elle, la paix de l'âme, la parfaite liberté d'esprit, les délices de l'amour de Dieu,

l'abondance des richesses de la grace. 2. L'assurance de nôtre salut, laquelle ne se trouve point hors de là. Mais dans la pratique de la perfection, le salut est moralement infaillible.

C'est une grande sagesse de se hâter d'aquerir la perfection, parce qu'ensuite l'on est en repos pour toute sa vie, & l'on joüit d'un solide contentement, de cette joye interieure que le monde ne connoit point, & qu'on ne sçauroit ravir à ceux qui la possedent.

ARTICLE II.

En quoy consiste la perfection, & quelles dispositions il y faut apporter.

LA perfection consiste dans les operations produites par la grace interieure, qui vient de Dieu seul : & comme Dieu est toûjours prêt d'operer en l'ame selon ses desseins, tout ce que doit faire celuy qui veut devenir parfait, c'est d'ôter les empêchemens de l'operation divine.

On les ôte en purifiant le fond de l'ame, & formant les actes interieurs qui regardent Dieu, & par lesquels on le cherche purement à l'exclusion de tous les interêts de la creature, étant persuadé que rien n'est considerable que Dieu seul; que rien n'est important que

l'accomplissement de la volonté de Dieu, d'où resulte sa gloire, & que tout le reste n'est rien.

Pour être en état de former des actes si purs, il faut ôter toutes les impuretés de l'ame ; rendre la volonté souple aux mouvemens de l'esprit de Dieu ; retrancher les desirs de nos propres commodités & de nos satisfactions naturelles.

Il y a trois sortes d'impuretés notables, l'amour des choses de la terre, le desir d'être dans les bonnes graces des hommes, & les plaisirs du corps illicites, ou excessifs.

Pour aquerir la sainteté, trois choses sont requises. 1. En avoir une grande idée & un grand desir. 2. Y apporter un grand soin qui ait trois conditions, sçavoir, qu'il soit fervent, continuel, unique. 3. Avoir un grand courage pour résister aux oppositions, qui se rencontrent dans la poursuite de son dessein.

Le fondement de la vie spirituelle consiste à concevoir une grande idée de Dieu, & des choses divines, & une fort basse idée de toutes les choses creées : & ensuite à regler sa vie selon ces deux idées.

Trois sortes de dispositions sont nécessaires à celuy qui aspire à la perfec-

tion. 1. Une grande vigilance, & une exacte application à toutes choses, tenant toûjours les yeux ouverts à toutes les occasions de son avancement. 2. Un grand courage pour surmonter toutes les difficultés, & se vaincre soy-même quand il en est question. 3. Une grande perseverance dans l'étude de la perfection; de sorte qu'on ne se relâche point, qu'on ne s'ennuie point, & qu'on ne se lasse jamais de veiller, & de travailler jusqu'à la fin.

ARTICLE III.

De la pratique de la perfection.

TOute la pratique spirituelle consiste en deux choses. La premiere est de veiller continuellement sur soy-même, d'un côté pour faire le bien, & de l'autre pour ne point faire le mal. La seconde est d'avoir du courage, & de la force pour faire le bien, & pour fuir le mal que l'on connoît.

Veiller sur soy-même dit trois choses. 1. Penser à Dieu presque toûjours pour empêcher les pensées inutiles. 2. Eviter toutes sortes de pechés, & tout ce qui peut soüiller l'ame. 3. Se mortifier interieurement, résistant à toutes ses propres inclinations.

L'ordre de la vie spirituelle demande

que l'on commence par la purgation de son interieur, corrigeant ce qu'il y a de déreglé. Cela est tellement necessaire, que sans cela, si l'on s'adonne à l'exercice de la vertu, l'on y mêlera mille effets d'amour propre : l'on se cherchera toûjours soy-même dans les pratiques les plus saintes ; & le bien qu'on recevra de Dieu, on le possedera par un esprit de proprieté, & ainsi l'on demeurera toûjours novice.

Il y a quatre choses excellentes à pratiquer dans la vie spirituelle. 1. Purifier son ame par la continuelle recherche & déteftation de ses vices. 2. Ne prendre aucun contentement qu'en Dieu seul. 3. Vivre dans une grande fidelité, ne faisant pas la moindre chose qui puisse déplaire à Dieu. 4. Pratiquer continuellement l'exercice de la presence de Dieu, & l'amour de N. S. méditant sans cesse ses grandeurs & ses mysteres.

Toute personne qui entre dans la voye spirituelle, doit être soigneuse de se remplir de trois sortes d'esprits, sçavoir de celuy de componction, de celuy de mortification, & de celuy d'oraison.

La componction renferme quatre ou cinq choses excellentes : un esprit se-

rieux, & grave, une douleur & un gémissement continuel, une humilité profonde, une dévote solitude.

La componction a pour objet particulierement trois choses. 1. La vanité, ou la miserable condition de l'homme en cette vie, & la folie de la plûpart des Chrétiens. 2. Nos propres péchés, & ceux du prochain. 3. La sanglante Passion de N. S. Ce sont-là les trois sujets, qui obligent les ames dévotes, comme de pieuses tourterelles, de s'éloigner des vaines joyes du siecle, & des legeretés de la vie, pour passer leurs jours en de continuels gemissemens.

CHAPITRE II.

De la pureté de cœur.

AFin que l'ame soit libre pour converser avec Dieu, elle a besoin d'être délivrée de trois sortes d'empêchemens. 1. Des péchés. 2. Des passions. 3. Des distractions importunes. Ce sont trois sortes de degrez bien differens.

La vraye pureté de l'ame a trois degrez. Le premier, de ne rien faire où il y ait apparence de péché. Le second, de n'attacher son affection à rien, ni de mauvais, ni de bon, qui puisse em-

pêcher l'entiere liberté du cœur, mais s'étudier au parfait dégagement de toutes les choses creées. Le troisiéme, de ne faire aucune action inutile, ni admettre aucune pensée vaine, ou basse, mais s'occuper toûjours en ce qui est de la gloire de Dieu. Voilà une excellente pratique, qui peut subsister même dans l'état des secheresses, & des peines interieures, une ample matiere de vertu, & une belle preuve de fidelité au service de Dieu.

Les fautes les plus legeres, & les moindres imperfections, quand elles sont volontaires, font quatre sortes de maux à l'ame. 1. Elles l'obscurcissent, & l'aveuglent de plus en plus. 2. Elles la souillent. 3. Elles l'inquietent, & la gênent. 4. Elles diminuënt ses forces, & l'affoiblissent. L'exercice des vertus produit quatre effets contraires.

La résolution de demeurer dans quelque défaut que ce soit, bien que tacite, & non pas expresse : bien que plâtrée par des excuses & des raisons plausibles en apparence, empêche les grandes operations de Dieu dans l'ame, & les effets de la sainte Eucharistie.

Une des choses qui retarde le plus le progrès qu'on pourroit faire dans la perfection, qui retient l'ame dans sa

basseſſe, & de quoy l'on s'apperçoit le moins, c'eſt de ſe laiſſer aller à mille choſes inutiles. Il faudroit éviter toutes les pertes de temps, & ne jamais rien faire, ni rien penſer, qui ne fût à la gloire de Dieu. Faute de cela, l'on avance fort peu, & l'on attache ſon cœur à mille objets qui l'inquietent, & le diſtrayent dans l'oraiſon. Un des vrais efforts de la ferveur eſt de veiller ſur ſoy, & de ne rien faire d'inutile.

Juſqu'à ce que nous combattions auſſi fort contre les premiers mouvemens déreglés, que contre les péchés, nous ne corrigerons jamais bien nos vices. Et ce qui eſt cauſe qu'il y a ſi peu d'amendement en nous, c'eſt que nous croyons avoir la vertu, nonobſtant que nous ſentions les mouvemens contraires : ne faiſant pas reflexion que ces mouvemens procedent des principes du péché que nous ne tâchons pas de détruire. Ainſi nous demeurons lâches, ſous prétexte qu'on ne peut empêcher les premiers mouvemens, au lieu de travailler tout de bon à en arracher la racine. Il ne ſe peut dire combien cette erreur ; & cette indulgence que nous avons pour nous-mêmes nous fait de tort.

Il y a trois ſortes de venins dange-

reux, qui se répandent imperceptiblement dans le cœur. 1. Celuy du plaisir de la vaine gloire. 2. Celui de la sensualité, & de l'amour deshonnête. 3. Celuy de la colere, & de l'aigreur d'esprit.

Chapitre III.

En quoy consiste le fidele service de Dieu.

Servir Dieu fidelement c'est le servir, 1. avec exactitude en toutes choses, même dans les plus petites. 2. Dans la foy nuë, sans l'aide des consolations, sans une grande abondance de lumieres. 3. Sans assurance que nos services luy soient agreables, & sans admettre de réflexions qui nous puissent donner cette assurance. 4. Sans esperance de récompense, & sans penser à nos interêts, sans regarder si nous faisons nos propres affaires, en faisant celles de Dieu. 5. C'est nous contenter du peu que Dieu nous donne, quand ce ne seroit que la derniere place du Paradis : de même qu'un pauvre qui demande l'aumône à une porte, après avoir long-temps attendu, reçoit avec joie un morceau de pain sec, qu'on luy donne.

Chapitre IV.

Avis important pour l'avancement des ames.

VOicy quelques ſecrets qu'il eſt important de ſçavoir dans la vie ſpirituelle. Le premier eſt de demeurer conſtant, paiſible, & comme ſuſpendu entre Dieu & la nature, lorſqu'il eſt queſtion de changer de principe dans nos actions. Le ſecond eſt d'entrer dans les choſes de Dieu, plûtôt par un amour aſſujetiſſant, que par la force du raiſonnement. Le troiſiéme eſt de s'adonner au recueïllement interieur. Le quatriéme eſt de ne pas s'élever avant que l'interieur ſoit purifié, ſe portant à une maniere d'operer pour laquelle l'on n'a pas encore la diſpoſition requiſe. Le cinquiéme eſt de ne lire les livres myſtiques qu'avec uné grande précaution.

Dans la voye illuminative, il faut perfectionner de plus en plus les idées que l'on a conçûës de nôtre Seigneur, afin que la volonté agiſſe là-deſſus plus noblement.

Il y a dans la vie ſpirituelle de longues nuits à paſſer, & de grands deſerts à traverſer, qui donnent un bon exercice de patience, & de fidelité.

Celuy qui ne peut souffrir quelque chose qui est en luy, ou qui desire quelque chose hors de luy, n'a pas une parfaite résignation.

Entre les vertus interieures, il y en a trois qu'il faut particulierement tâcher d'aquerir : une vraye humilité ; un parfait dénuëment de toutes choses, & de nous-mêmes ; & une parfaite obeïssance ou résignation à Dieu.

CHAPITRE V.

De l'Humilité.

IL n'y a pas une vertu solide sans l'humilité.

Un homme vrayment humble, se doit comporter comme un petit enfant, comme un esclave public, comme un imposteur convaincu : c'est-à-dire, qu'il doit marcher avec simplicité comme un enfant ; dépendre de tout le monde comme un esclave ; se confondre soy-même, comme feroit un imposteur dont les fourberies seroient découvertes.

L'humilité & la patience sont, pour ainsi dire, les épaules de la charité, d'autant qu'elles portent ses charges.

La racine de l'humilité est la connoissance de Dieu : car il est impossible de connoître, & de sentir nôtre bassesse,

que par rapport à quelque grandeur avec laquelle nous la comparions. Nous avons beau penser au peu qui est en nous, nous n'en serons jamais plus humiliés, si nous ne le comparons avec les perfections infinies de Dieu. C'est ainsi que les sauvages qui habitent les forêts, ne peuvent sentir la misere de leur condition, que quand ils viennent à connoître la maniere de vie des hommes polis, qui demeurent dans les Villes avec toutes sortes de commodités; & un pauvre qui est au village n'aura la vraye idée de sa pauvreté, que quand il aura vû les maisons des riches, & les Palais des Princes.

On peut souffrir le mépris par divers motifs. 1. Par le motif de la verité, parce que veritablement l'honneur, & l'estime des hommes n'est que vanité. 2. Par le motif de l'humilité, parce que nous meritons toutes sortes d'opprobres 3. Par le motif de la fidelité qui nous oblige de rendre à Dieu ce qui luy appartient. Or à luy seul appartient l'honneur & la gloire. 4. Par le motif de l'amour & de la reconnoissance, d'autant que N. S. s'est revêtu des ignominies, & a consacré le mépris & l'abjection en sa personne adorable.

rieurement que de luy. Elles ont une pleine liberté, un parfait domaine ſur le monde, ſur la chair, & ſur le démon. Elles marchent tête levée; elles ne craignent rien; elles ont un courage à l'épreuve de tout ce qui peut arriver dans la vie. Joſephe appelle le gouvernement des Iſraëlites avant qu'ils euſſent des Rois, *Theocratie*, qui veut dire gouvernement de Dieu. C'eſt ainſi qu'on peut nommer le gouvernement des ames dans le royaume de la grace.

II. Les richeſſes de ce royaume ſont incomprehenſibles. *Inveſtigabiles divitias Chriſti*, dit S. Paul, qui les repreſente admirablement en divers endroits de ſes Epîtres: elles ſont de deux ſortes, une abondance de ſageſſe, de ſcience, & de lumieres, & une plenitude de grands ſentimens de Dieu, & des choſes divines. Dans ce royaume les ames ſont tellement remplies de la plenitude de Dieu, comme dit S. Paul, qu'elles ne deſirent point d'autres biens. Ce qui eſt proprement être riche.

III. Les plaiſirs, les délices, les douceurs, les conſolations, la paix que l'on goûte dans le Royaume de Dieu, ſurpaſſent tout ce que le cœur peut deſirer, & tout ce que l'eſprit peut concevoir.

Ces biens du royaume interieur de Dieu ont deux qualités qui les relevent merveilleusement. La premiere, qu'ils sont éternels, ou fondés en l'éternité. Car la splendeur du Royaume de la grace est l'ombre de la lumiere de gloire. Les richesses de la grace sont les arrhes de la gloire. Les délices des Saints dans la vie presente, sont un avant-goût du Paradis. Voilà pourquoy S. Paul appelle la grace, *vie éternelle.*

La seconde est, que ces grands biens sont compatibles avec les maux contraires, ce qui ne se rencontre point dans les biens temporels. La gloire, les richesses, les plaisirs du royaume de Dieu subsistent avec les opprobres, avec la pauvreté, avec les douleurs; & cette alliance est une source de merites pour les Saints.

Voilà les biens que nous pouvons posseder dès cette vie, une royauté, des trésors immenses, des torrens de délices. Voilà ce que nous perdons pour des bagatelles qui nous menent à l'enfer. Car toute attache aux choses de la terre met nôtre ame en danger de se perdre.



ARTICLE IV.

De la pratique du royaume interieur de Dieu, ou des moyens de l'établir en nous.

POur établir en nous le royaume de Dieu, nous devons faire trois choses.

I. Il faut bannir de nôtre cœur toute autre domination, que celle de Dieu, & nous rendre interieurement libres des affections qui nous assujettissent aux creatures. On veut d'ordinaire joindre ensemble le royaume de la grace, & celuy du peché. On cherche des temperamens pour accorder les loix de l'un avec celles de l'autre, & l'amour propre suggere pour cela mille inventions. De là vient que l'état commun des hommes est plein de troubles, & fort divisé. *Personne*, dit J. C. *ne peut servir deux maîtres*. Dieu veut regner seul dans le cœur: il n'y peut souffrir de compagnon. Ainsi pour l'en rendre le seul paisible possesseur, il en faut chasser les tyrans qui luy en disputent la souveraineté, c'est-à-dire, les objets qui par une affection dereglée y dominent à son préjudice. Le moyen de les reconnoître, est d'observer à quoy nos pensées se portent ordinairement, &

quel est le ressort des quatre passions que nous ressentons le plus, la joie, la tristesse, le desir & la crainte. Quand nous l'aurons reconnu, nous nous appliquerons fortement à l'arracher, & à le détruire par des inclinations contraires.

II. Après avoir secoüé la domination des creatures, il faut nous lier à la conduite de Dieu par une étroite dépendance, qui demande que nous nous abandonnions à luy sans réserve, & sans souci de l'avoir; que nous hazardions nos affaires & nos interêts entre les mains de Dieu, sur tout en ce qui concerne l'obéïssance, ne nous donnant aucun mouvement par nous-mêmes, & nous laissant gouverner comme de petits enfans; que nous nous offrions liberalement à toutes les volontés de Dieu futures, & que nous nous résignions pleinement aux presentes, acceptant tout de sa main, sans nous plaindre, & sans nous permettre de desirer autre chose.

III. En tout cela il faut proceder d'une maniere interieure, & mener une vie non seulement bonne, mais vrayment interieure, reglant tous les mouvemens de nôtre cœur par l'instinct de Dieu. Conduite qui comprend trois

actes

actes. Le premier, de consulter en toutes choses l'oracle interieur, & l'esprit divin, de peur que l'esprit humain ne le prévienne. Le deuxiéme, d'accomplir avec fidélité ce qu'il ordonne; autrement il se retire & se cache. Le troisiéme, de faire tout en la vûë de Dieu, par hommage à son être souverain, & en union avec son esprit. Si l'on ne s'habituë à operer ainsi, l'on n'agit que par des principes bas & immortifiés, même dans les actions les plus saintes, & l'on va toûjours à soy-même : on se cherche & on se trouve en tout.

Concluons donc qu'il faut s'adonner à l'interieur. *Aprenez*, dit le livre de l'Imitation de J. C. *à mépriser les choses exterieures; entrez en vous-mêmes, & vous verrez venir en vous le royaume de Dieu.* Soyons tout à Dieu. Vive Dieu. Pour moy je suis à Dieu, suive qui voudra le monde. Helas, mon Dieu, ne suis-je pas à vous? n'êtes-vous pas mon Roy? Cependant les hommes ne veulent point de vous, & ils disent dans leur révolte : *Nolumus hunc regnare super nos.* Et moy, Seigneur, je dirai hautement, je dirai sans cesse : *adveniat regnum tuum. Veni Domine Jesu, aufer scandala de regno tuo.* Ainsi soit-il.

FIN.

PERMISSION.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay reçû de nôtre Reverend Pere General, Je permets au Pere Champion de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qui a pour titre, *La Vie & les œuvres spirituelles du Pere Lallemant*; & qui a été vû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie : en foy & témoignage de quoy j'ay signé la presente. Fait à Paris le quinziéme de Janvier de l'année mil six cens quatre-vingt-quatorze.

LOUIS GENEVRAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos Amés & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Nôtre bien-amé PIERRE VALFRAY nôtre Imprimeur Libraire ordinaire de la Ville de Lyon & du Clergé ; Nous ayant fait remontrer qu'il luy auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre : *La Vie & la Doctrine spirituelle du Pere Lallemant Jesuite*, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilêge sur ce necessaires ; offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée, & attachée pour modele sous le contrescel des presentes : A ces Causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant ; Nous luy avons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre cy-dessus specifié, conjointement ou separément, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous nôtredit Contrescel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de six années consecutives à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons defenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre cy-dessus exposé, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un

